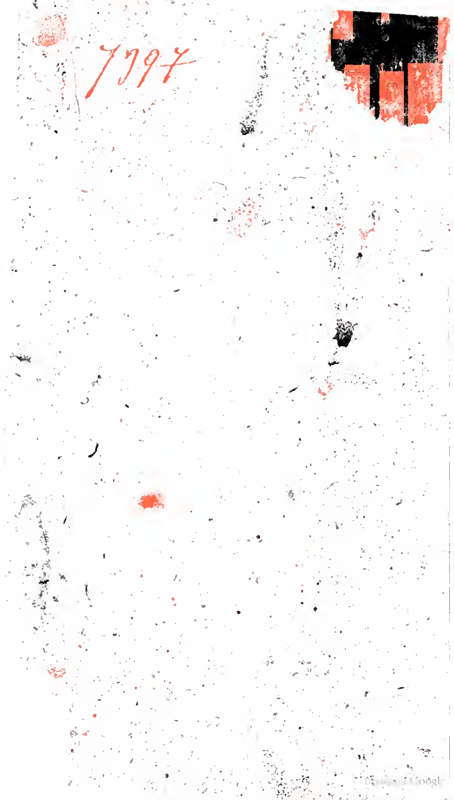





V.b


1797

RECUEIL

DE

NOUVEAUX CONTES.

RECUEIL

DE

NOUVEAUX CONTES

AMUSANTS.

SEGONDE PARTIE.





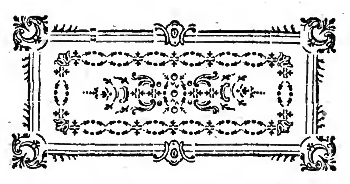
A LONDRES;

Et se trouve

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, Rue Saint-Jacques, près celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXI.



LES QUIPROQUO,

ou

TOUS FURENT CONTENS.

NOUVELLE.

A peine *Damon* fut épris de *Lucile*, que déjà il lui avoit dit cent fois : *Je vous aime.* Six mois après que *Lucile* aimoit *Damon*, elle ne le lui disoit pas encore. D'où provenoit une conduite si opposée ? D'une opposition de caractère encore plus grande. *Damon* étoit vif, impétueux, impatient, plûtôt tourmenté qu'occupé de ce qu'il projetoit. *Lucile* étoit douce, modérée, timide, asservie à certains conseils qui la dirigeoient impérieusement. Elle étoit née tendre, mais elle sçavoit ne paroître que sensible ; elle sçavoit même encore mitiger ces apparences de sensibilité. Tant de retenue

mettoit *Damon* hors de lui-même. Non; disoit-il, jamais on ne porta l'indifférence aussi loin; c'est un marbre que rien ne peut échauffer : oublions *Lucile*, & formons quelque intrigue beaucoup plus satisfaisante qu'un amour métaphysique & suivi. Il étoit fortifié dans ces idées par *Sainval*, jeune homme à-peu-près de même âge, mais infiniment plus expérimenté que lui. *Sainval* étoit devenu petit-maître par systême autant que par goût : il en préféroit le ton à tout autre, parce qu'il le croyoit le plus propre à tout faire passer : il aimoit à donner un air d'importance à des bagatelles, & un air de bagatelles aux choses les plus importantes. Il s'occupoit aussi volontiers des unes que des autres; & étoit capable, tout à la fois, d'actions sublimes, de procédés bizarres & de menues tracasseries. Il conservoit une humeur toujours égale, parce qu'il ignoroit les passions vives; &, ce qui n'est pas moins rare, il excusoit le contraire dans autrui. *Damon* étoit plus réflechi en apparence, & peut-être au fond moins solide. Son extérieur étoit plus triste que philosophique. Une seule passion suffisoit pour absorber toutes ses idées; & ses idées n'étoient souvent que frivoles. En un mot, il restoit peu de chemin à faire au Philosophe pour devenir Petit-maître, & au Petit-maître pour devenir Philosophe.

C'étoit auſſi ce dernier qui dirigeoit l'autre. Quoi! lui diſoit ce prétendu Mentor, tu te laiſſe gouverner par un enfant? Pour moi je gouverne juſqu'aux douairières les moins dociles & les plus ruſées. Le temps n'eſt plus où l'on vieilliſſoit à ébaucher une intrigue. Les rives de la Seine différent en tous points de celles du Lignon. Crois-moi, voltige quelque temps & me laiſſe le ſoin de former l'innocente *Lucile*. Mais *Damon* ne vouloit point d'un pareil précepteur auprès de ſa Maîtreſſe. Il aimoit, &, par cette raiſon, étoit un peu jaloux. Il avoit d'ailleurs aſſez bonne opinion de lui-même, pour eſpérer de vaincre enfin la timidité de *Lucile*; car il avoit peine à ſe perſuader qu'elle pût être indifférente. Mais la timidité vaincue, *Damon* eût encore trouvé d'autres obſtacles. *Lucile* vivoit à une petite diſtance de Paris, ſous la tutelle d'une Tante qui, à quarante ans, conſervoit toutes les prétentions qu'elle eut à vingt, & vouloit que ſa niéce n'en eût aucune à ſeize. Tout homme eſt trompeur, lui diſoit-elle, ou ne peut manquer de le devenir. Croyez-en mon expérience, & fuyez-en la triſte épreuve. Ce diſcours, ou quelqu'autre équivalent à celui-là, étoit ſi ſouvent répété, qu'il impatientoit *Lucile*, toute modérée que la nature l'eût fait naître. Cependant il faiſoit une vive impreſſion ſur ſon ame,

Il faut bien en croire ma tante, disoit-elle tristement ! elle est plus instruite que moi sur ces sortes de matières. Elle a sans doute été bien des fois trompée, (ce qui étoit vrai) ; mais, sans doute, ajoutoit *Lucile*, qu'elle ne le sera plus. Or, en cela, *Lucile* se trompoit elle-même.

Cinthie (c'est le nom qu'il faut donner ici à cette tante) avoit des vues secrettes sur *Damon* ; je dis secrettes, par la raison qu'elle ne vouloit point que *Sainval* en prît ombrage. Elle croyoit tenir ce dernier dans ses liens, parce qu'il avoit la complaisance de le lui laisser croire ; mais elle le trouvoit un peu trop dissipé. Elle se fût mieux accommodée du sérieux apparent de *Damon* : c'est-là ce qui la portoit à envier cette conquête à sa niéce ; aussi leur laissoit-elle rarement l'occasion de s'entretenir seuls. Elle étoit présente à presque toutes leurs entrevûes ; ce qui mettoit l'impatient *Damon* hors de lui-même. A peine répondoit-il aux questions qu'elle se plaisoit à lui faire. Il ne parloit que pour *Lucile* & ne regardoit qu'elle : mais *Lucile*, les yeux baissés, n'osoit pas même regarder *Damon*. Elle écoutoit, se taisoit, trouvoit *Damon* fort aimable & sa tante fort ennuyeuse. Les pauvres enfans ! disoit un jour *Sainval*, en lui-même : ils ont mille choses à se dire, & ne peuvent se parler. Peut-être n'en diront-ils pas davan-

tage ; mais n'importe, il faut, du moins, les mettre à portée de soupirer à leur aise. Il y réussit. Ayant imaginé un prétexte qui oblige *Cinthie* à s'éloigner, il laisse lui-même les deux amans tête-à-tête.

Lucile étoit contente, mais interdite. Pour *Damon*, il ne perdoit pas si facilement la parole. Il vouloit déterminer *Lucile* à s'expliquer nettement ; & de son côté, elle se proposoit bien de n'en rien faire. Elle parut même vouloir s'éloigner aux premiers mots que *Damon* lui adressa. Il la retint & ne fit qu'accroître son trouble. Serez-vous donc toujours insensible, ou dissimulée, lui disoit-il ? Quoi ! pas un mot qui puisse me satisfaire, ou me rassurer ? Vous rassurer, reprit naïvement *Lucile !* Eh mais !... croyez-vous que je sois bien assurée moi-même ? — Dites-moi le sujet de vos craintes ? — Je l'ignore : mais quel peût être celui des vôtres ? — Je crains que vous ne m'aimiez pas. *Lucile* rougit & ne répondit rien. Parlons sans feinte, ajoutoit *Damon*, & souffrez que je m'explique sans détour : je vous aime, charmante *Lucile*..... Oh ! reprenoit-elle, je ne veux pas que vous me le disiez. — Mais, ingrate ! vous ne m'aimez donc pas ? — Je ne suis pas ingrate. — Vous m'aimez donc ? — Je n'ai point dit cela. Ciel !... s'écria l'emporté *Damon*, je le vois trop, ma présence vous est à charge,

il faut vous en délivrer : il faut renoncer à vous pour jamais. A ces mots *Lucile* changea de couleur, baissa la vûe, & resta interdite. Son silence étoit très-éloquent. Tout autre que *Damon* fût tombé à ses genoux, mais il vouloit quelque chose de plus qu'un aveu tacite ; il vouloit que la timide, la douce, la tendre *Lucile* s'expliquât sans réserve, & mît dans ses discours autant d'impétuosité que lui-même. Heureusement *Cinthie* vint la tirer d'embarras. Ce fut peut-être là l'unique fois que son arrivée causa quelque joie à sa niéce. Pour *Damon*, il ne put dissimuler la mauvaise humeur qui le dominoit : ce qui donna beaucoup de satisfaction à *Cinthie*. En vérité, disoit *Lucile* en elle-même, *Damon* se comporte singulièrement. Que veut-il de plus ? n'en ai-je pas déjà trop dit ? ne peut-il deviner ? Ah ! sans doute, il veut m'entendre lui dire que je l'aime, pour ne plus l'écouter par la suite. Hé bien ! il l'apprendra si tard, que du moins il le desirera long-temps. Ma tante me l'a dit cent fois, les hommes n'aiment qu'eux & ne veulent être aimés que pour eux, que pour satisfaire leur amour-propre. En vérité, ma tante a bien raison.

Sainval s'étoit bien apperçu que le tête-à-tête qu'il avoit procuré au jeune couple avoit été perdu à disputer. C'est toujours un pas vers la conclusion, disoit-il ; une

rixe, en amour, vaut mieux que le ſilence. Mais *Damon* ne calculoit pas ainſi. Obligé de ſe contraindre en préſence de *Cinthie*, il ne put long-temps ſoutenir cette épreuve. Il part ſous un faux prétexte & ſe retire chez lui. Là, il ſe livre aux réflexions les plus emportées. Un obſtacle étoit pour lui un ſupplice: il lui ôtoit le repos, l'appétit & la raiſon. Celui-ci lui ôta juſqu'à la ſanté. Il n'auroit pas été aſſez patient pour ſupporter trois jours de maladie; il fut réellement ſaiſi d'une fiévre qui le retint beaucoup plus long-temps chez lui. *Sainval* le trouva dans cette ſituation, & fut très-ſurpris d'en apprendre la cauſe. N'eſt-ce que cela? lui dit-il, d'un ton ironique; j'entreprends cette cure. J'irai parler à ton inhumaine; je lui peindrai ton amoureux déſeſpoir. Ce n'eſt plus de nos jours l'uſage d'être inexorable. Je ſuis sûr que *Lucile* fera des vœux pour ta ſanté & ta perſévérance. *Damon* fut plûtôt piqué que conſolé par ce diſcours. Je ne veux point de toi pour médiateur, diſoit-il à *Sainval*: de pareils agens ne travaillent guères que pour eux-mêmes. Continue à voltiger, & laiſſe-moi aimer à ma mode, ſur-tout point de concurrence. Oh! ne crains rien, reprit *Sainval*. *Lucile* eſt fort aimable; mais je n'aime que quand & autant que je veux. Je te promets de ne devenir ton rival, qu'au cas que tu

ayes beſoin d'un vengeur. *Damon* voulut répondre; mais *Sainval* avoit déjà diſparu.

L'abſence de *Damon* étonnoit beaucoup *Cinthie*, & affligeoit encore plus ſa niéce. *Lucile* regardoit cette abſence comme une preuve de légèreté; elle s'applaudiſſoit triſtement de n'avoir point laiſſé échapper l'aveu que *Damon* avoit voulu lui arracher. Que ſeroit-ce, diſoit-elle, s'il étoit certain de ſon triomphe, puiſque n'en étant sûr qu'à demi, il vole déjà à de nouvelles conquêtes ? En vérité, ma tante a bien raiſon ! L'inſtant d'après ſurvient *Sainval*, qui lui apprend que *Damon* eſt aſſez enfant pour être malade, qu'il ſéche, qu'il languit, conſumé par l'amour & la fiévre. Ce récit allarme & touche vivement la tendre *Lucile*. Elle paroît un inſtant douter du fait; mais ce n'eſt que pour mieux s'en aſſurer, & *Sainval* le lui affirme de manière à l'en convaincre. Il n'eſt pourtant pas vrai, diſoit *Lucile* en elle-même, que *Damon* ſoit inconſtant & qu'il n'aime que lui; on n'eſt point touché de la ſorte de ce qu'on ne deſire que par vanité. Mais ces réflexions ne ſervoient qu'à rendre ſa perplexité plus grande. Elle n'entrevoyoit d'ailleurs, aucun moyen de raſſurer *Damon* : elle continuoit à garder le ſilence. *Sainval*, que rien n'embarraſſoit, & qui prenoit toujours le ton le plus propre à ſauver aux autres tout embarras, exhorte

Lucile à réparer le mal qu'elle a fait. Quel mal, lui demanda-t-elle ? — Celui d'avoir conduit le fidèle *Damon* au bord de la tombe. — Qui ? Moi ! — Vous-même. C'eſt un homicide dont vous voilà chargée. Croyez-moi, écrivez à ce pauvre moribond, ordonnez-lui de vivre. Il eſt trop votre eſclave pour oſer vous déſobéir ! — Oh ! pour moi, je n'écrirai point. — Il le faut. — Mais, Monſieur, ſongez-vous bien à la démarche que vous faites ? — N'en doutez pas. C'eſt un trait d'héroïſme qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité. Je voudrois pouvoir y tranſmettre vos charmes, elle jugeroit encore mieux de la grandeur du ſacrifice. Au ſurplus, je ne prétends pas faire de tels prodiges en vain. Ou déterminez-vous à aimer, à conſoler *Damon*, ou ſouffrez que je vous aime.

L'alternative parut des plus ſingulières à *Lucile*. Cependant elle n'héſitoit pas ſur le choix ; elle ne balançoit que ſur la démarche où *Sainval* prétendoit l'engager. Ce ſeroit, diſoit *Lucile* en ſon ame, ce ſeroit bien mal profiter des avis de ma tante. Quoi ? écrire tandis qu'elle me défend de parler ? Mais, après tout, ſi le doute où je laiſſe *Damon* eſt la ſeule cauſe de ſa maladie ? ſi un mot peut le guérir ? ſi faute de ce mot ſon mal augmente ? Que n'aurois-je pas à me reprocher ? Que ne me reprocherois-je pas ?... En vérité, ma tante

pourroit bien avoir tort. *Sainval* devinoit une partie de ce qui se passoit dans l'ame de *Lucile*. Le temps presse, lui dit-il; chaque minute pourroit diminuer mon zèle, & augmente à coup sûr le mal de *Damon*. Mais, Monsieur, reprenoit *Lucile*, que voulez-vous que j'écrive? — Ce que le cœur vous dictera : que la main ne fasse qu'obéir, & tout ira bien. — Oh! je vous proteste que mon cœur ne s'est encore expliqué pour personne. — Il s'expliquera. — Point du tout, reprit *Lucile* toute troublée : je ne sçais par où commencer. — Je vois bien, s'écria *Sainval*, qu'il faut m'immoler sans réserve. Hé bien! écrivez, je vais vous dicter. *Lucile* prit la plume en tremblant, & *Sainval* lui dicta ce qui suit :

Votre absence m'inquiétoit, & cependant, j'en ignorois la vraie cause. Maintenant que je la sçais, cette inquiétude redouble...

Mais, Monsieur, interrompit *Lucile*, après toute fois avoir écrit, cela n'est-il pas bien fort? Point du tout, reprit froidement *Sainval*, il n'y a point de prude qui voulût se contenter d'expressions si mitigées. Continuez, sans craindre. — Mais cela doit du moins suffire. — Laissez-moi faire. — *Lucile* continua donc à écrire, & *Sainval* à dicter. *On m'a dit que vous vous croyez malheureux ; sçachez qu'il n'en*

eſt rien... En vérité, Marquis, interrompit encore *Lucile*, vous me faites dire là des choſes bien ſurprenantes! Bagatelle! reprit *Sainval*; rien de plus ſimple que cette manière d'écrire. Encore une phraſe, & nous finiſſons. — De grace, Monſieur, ſongez bien à ce que vous allez me dicter? — Repoſez-vous-en ſur moi. Voici quelle fut cette phraſe : *Ceſſez d'être ingénieux à vous tourmenter, & conſervez-vous pour la tendre Lucile...*

Oh! je vous jure, s'écria-t-elle, que je n'écrirai jamais ces derniers mots. Il le faut cependant, répliqua *Sainval.* — Je vous proteſte que je n'en ferai rien. — Il le faut, vous dis-je; autrement le ſecours ſera trop foible, & demain je vous livre *Damon* trépaſſé. — Comment, Monſieur! vous prétendez m'arracher un aveu de cette nature? — Eh quoi! Mademoiſelle, qu'a donc cet aveu de ſi extraordinaire? Sçavez-vous que je ménage prodigieuſement votre délicateſſe? Avec plus d'expérience, vous me rendriez plus de juſtice. Je vous jure qu'on ne s'eſt jamais acquitté ſi facilement envers moi; j'exige en pareil cas, les expreſſions les plus claires, les plus propres, les plus authentiques. Pour moi, répliqua *Lucile*, je ne veux point écrire des choſes de cette eſpéce. Belle *Lucile*, dit alors *Sainval*, de l'air du monde le plus férieux, je ſens que ma fermeté chancele, ne pré-

ſumez point trop de mes forces. Encore un peu de réſiſtance de votre part, & je croirai que *Damon* n'a plus rien à prétendre ; je renoncerai à ſes intérêts pour m'occuper des miens. Oui, pourſuit-il, je tombe à vos genoux, & c'eſt encore pour lui que j'y tombe ; mais ſi vous perſiſtez dans vos refus ; j'y reſterai pour moi. *Lucile*, quoique très-agitée, avoit peine à garder ſon ſérieux. Elle craignoit, d'ailleurs, que ſa tante, occupée alors à conférer avec un célébre avocat ſur un procès prêt à ſe juger, & dont le gain ou la perte devoit accroître ou diminuer conſidérablement ſa fortune ; *Lucile*, dis-je, craignoit que *Cinthie* ne vint les ſurprendre, & ne trouvât *Sainval* dans cette attitude. C'eſt de quoi elle avertit ce dernier : mais il parut inébranlable. Il fallut donc ſe laiſſer vaincre en partie ; c'eſt-à-dire, que des quatre mots *Lucile* conſentit à en écrire trois. *Sainval* diſputa encore beaucoup avant de ſe relever. Il ne put, toutefois, empêcher que l'épithete de *tendre* ne fût ſupprimée. La lettre finiſſoit ainſi : *Conſervez-vous pour Lucile.* C'en étoit bien aſſez ; mais pour l'inquiet *Damon* c'étoit encore trop peu. *Sainval* entra chez lui avec cet air de ſatisfaction qui annonce le ſuccès. Tiens, lui dit-il, voilà qui vaut mieux pour toi que tous les aphoriſmes d'Hypocrate. *Damon* étonné ſe ſaiſit avidement

de la lettre, & la dévore plûtôt qu'il ne la parcourt. Un mouvement de joie avoit paru le transporter : quelle fut la surprise de *Sainval*, en voyant cette joie se rallentir tout-à-coup ! Quoi ? lui dit-il, quel est cet air morne & glacial ? Espérois-tu qu'au lieu d'une lettre, je t'amenasse *Lucile* en personne ? Je doute que de tous les héros de l'amitié, aucun ait porté le zèle jusques-là. Ah ! mon cher *Sainval*, s'écrie *Damon*, je ne vois que de la pitié dans cette lettre : j'y voudrois de l'amour. Un *je vous aime*, est ce que j'exige, & ce que je n'ai encore pu obtenir ; ce qu'il ne m'est pas même permis de prononcer. Eh, qu'importe, reprit *Sainval*, que *Lucile* s'effraye du mot, pourvu qu'elle se familiarise avec la chose ? combien de femmes à qui la chose est inconnue & le mot trop familier !

Tandis que *Sainval* rassuroit ainsi *Damon*, *Cinthie* questionnoit & impatientoit sa niéce. Elle vouloit juger de l'effet que l'absence & la maladie de *Damon* produisoient sur son ame. Mais *Lucile*, qu'elle avoit instruite à dissimuler, usa de ce secret contre elle-même. Elle se garda bien sur-tout, d'avouer qu'elle eût écrit à *Damon*. Ce n'est pas qu'elle n'eût quelque inquiétude de s'être ainsi fiée à *Sainval* ; mais cette réflexion lui étoit venue trop tard. Elle résolut d'attendre l'événement. *Damon*, au bout de quelques jours, repa-

rut chez *Cinthie.* Il avoit l'air extrêmement abattu. *Lucile* en fut vivement touchée. Elle ne douta presque plus de la sincérité de son amour. Une seule preuve de cette espéce fait plus d'impression sur une ame tendre, que des protestations sans nombre. Il étoit naturel que *Damon* témoignât sa reconnoissance à *Lucile*; mais lui-même s'y croyoit peu obligé. Ses réflexions n'avoient fait qu'accroître ses doutes. Il ne regardoit la lettre de *Lucile* que comme l'effet d'une simple politesse, ou des persécutions de *Sainval.* De son côté, *Lucile* se reprochoit d'en avoir trop fait. Elle attribuoit cette froideur de *Damon* au trop d'empressement & de sensibilité qu'elle avoit laissé voir, à la lettre qu'elle avoit écrite. C'est à ce coup; disoit-elle, que l'inconstant ne va plus se contraindre : sa vanité est satisfaite; il va lui chercher de nouvelles victimes. Ainsi *Lucile* reprend un air timide & composé, qui disoit beaucoup moins que n'avoit dit la lettre, & infiniment plus encore qu'elle n'eût souhaité. Ah, Dieu! disoit à son tour en lui-même l'impatient *Damon*, ne l'avois-je pas deviné? Cette lettre est-elle autre chose qu'une froide politesse? une démarche qui ne signifie rien, ou qui peut-être signifie trop? *Lucile* n'a fait que céder aux persécutions de *Sainval.* Qui sçait même si ce n'est point un jeu concerté entre elle &

? A l'inſtant même ſurvient *Sainval.* Eh
oi ! dit-il, au couple conſterné, vous
ilà froids comme deux ſimulacres ! N'a-
:-vous plus rien à vous dire, ou ſuis-je
:ore néceſſaire ? De tout mon cœur.....
yez moins zèlé, reprit *Damon*, avec
: ſorte d'impatience. Sois donc toi-même
:s ardent, répliqua vivement *Sainval* :
ne prétends pas qu'on gâte ainſi mon
/rage. Qu'eſt-ce que cela veut dire, re-
t *Damon* ? Que ſi vous n'êtes d'accord
ı & l'autre, ajouta *Sainval*, je me croi-
par honneur obligé de vous ſéparer. Ma
thode n'eſt pas de rien entreprendre en
ı : j'ai décidé que *Lucile* deviendroit ſen-
e ; elle le ſera, ou pour toi, ou pour
i.
.ucile ſourit malgré elle : *Damon* fré-
de la voir ſourire. La déclaration n'eſt
mal-adroite, dit-il avec dépit. Elle n'eſt
nouvelle, reprit *Sainval* ; je ne fais que
:ter en ta préſence, ce que j'ai déjà dit
ucile en particulier. On ne m'a jamais
lérober la victoire : je veux bien cepen-
: ne te la diſputer, qu'autant que tu
:inueras d'attaquer comme quelqu'un
ne veut pas vaincre. Ah ! c'en eſt trop,
ia *Damon*... L'arrivée de *Cinthie* l'em-
ıa d'en dire davantage. *Cinthie* venoit
ıever ſa toilette, à laquelle depuis quel-
années perſonne n'étoit plus admis.
ıval, qui ne ſe laſſoit ni de perſifler

ni de ſervir *Damon*, crut l'obliger en propoſant d'aller l'après dîné aux *François*. Il avoit accoutumé *Cinthie* à ne jamais le contredire ; elle ſouſcrivit à ce qu'il vouloit. *Lucile* applaudiſſoit tacitement ; mais *Sainval* fut bien ſurpris de voir *Damon* s'y refuſer. Cet amant biſarre méditoit un projet qui ne l'étoit guères moins. Peu aſſuré que *Lucile* ſoit ſenſible, il veut éprouver ſi elle ſera jalouſe. C'eſt ce qui le porte à rejeter la partie qu'on lui propoſe, ſous prétexte qu'il eſt engagé avec la Marquiſe de N..... Cette Marquiſe étoit une jeune veuve, débarraſſée depuis peu d'un mari vieux & jaloux : elle uſoit très-amplement de la liberté que cette mort lui avoit laiſſée. Elle ne manquoit ni d'agréments, ni d'envie de plaire ; auſſi ſa cour étoit-elle nombreuſe. *Cinthie* & ſa niéce la connoiſſoient. A peine *Damon* l'eut-il nommée, que la première rougit de dépit, & que la ſeconde ſoupira de douleur. *Damon* s'applaudit en voyant *Lucile* s'allarmer : il s'affermit de plus en plus dans ſon deſſein, & partit pour ſon prétendu rendez-vous. Ce départ étoit pour *Sainval* un problême, une ſource de conjectures. Sans doute, continuoit-il, que *Damon* rectifie ſa manière d'aimer, qu'il ſe produit, qu'il ſe partage, en un mot qu'il ſe forme : il a raiſon. Mais la triſteſſe de *Lucile* laiſſoit facilement deviner que, ſelon elle, *Damon* avoit tort.

Cinthie

ıthie n'étoit cependant pas la moins pi-
:e. Elle concevoit bien comment la Mar-
se pouvoit l'emporter sur une rivale aussi
xpérimentée, aussi novice que sa niéce;
is elle ne concevoit pas comment on ne
donnoit point à elle-même la préféren-
, & sur sa niéce, & sur la Marquise.
L'heure du spectacle arrive; on s'y rend;
Cinthie, selon sa méthode, se place dans
: loge des plus apparentes. Elle avoit re-
é ce qui lui restoit de charmes par une
rême parure. *Lucile*, au contraire, étoit
ıs une sorte de négligé; mais ce négligé
me sembloit être un art, tant la nature
ıit fait pour elle. Un fonds de tristesse,
air languissant, la rendoient encore plus
chante. Tous les petits-maîtres, jeunes
vieux, la lorgnoient; toutes les femmes,
les ou laides, la censuroient, quand *Da-*
n parut avec la Marquise. Soit hasard,
: dessein, la loge où ils se placerent étoit
ɔosée en face à celle de *Cinthie*. *Damon*
alua, ainsi que sa niéce, avec une ai-
ce étudiée, & qui lui coûtoit. *Cinthie*
ıt guères moins de peine à cacher son
it, & *Lucile* son trouble; mais, à for-
de saillies, *Sainval* leur en fournit les
yens. Il parvint même à les égayer vé-
blement. L'amour-propre dont une bel-
si jeune & si novice qu'elle soit, est
:ment exempte, vint à l'appui des dis-
rs de *Sainval*, & fit prendre à *Lucile*

un air de satisfaction qu'au fond elle ne ressentoit pas. Mais à mesure que sa gaité sembloit renaître, on voyoit s'évanouir celle de *Damon*. Il ne répondoit plus que par monosyllabes aux discours de la Marquise. Il releva même assez brusquement quelques mots qui sembloient tendre à ridiculiser *Lucile*, & qui ne tendoient qu'à l'éprouver lui-même. La Marquise avoit assez d'attraits pour pardonner à celles qui en possédoient beaucoup : elle avoit une cour assez nombreuse, pour ne point chercher à dépeupler celle d'autrui. C'étoit d'ailleurs une de ces femmes qui ne traitent point l'amour sérieusement, pour qui cette passion n'est guères qu'un caprice, & chez qui un caprice n'est jamais une passion ; en un mot, c'étoit une petite-maîtresse digne d'entrer en parallele avec *Sainval*, & plus propre à lui plaire qu'à fixer & captiver *Damon*. Aussi ambitionnoit-elle moins la conquête de celui-ci que de l'autre : elle le connoissoit & en étoit fort connue. Il ne doutoit point qu'elle ne fût très-propre à débarrasser *Damon* de ses premiers liens : mais elle ne visoit qu'à désoler cet amant jaloux ; à quoi elle réussit parfaitement. *Sainval*, sans le vouloir, la sécondoit de son mieux. Il achevoit de désespérer *Damon*, lorsqu'il croyoit ne faire que consoler *Lucile*. Le perfide, disoit-il, cesse de se contraindre ; il ne garde plus aucuns mé-

agemens envers moi ; il se déclare hautement mon rival... Eh bien ! c'est en rival qu'il faudra le traiter.

On représentoit *Zaïre* Les soupçons & la jalousie d'*Orosmane* donnoient beau jeu aux plaisanteries de la Marquise, & encore plus de matière aux réflexions de *Lucile*. La situation de *Zaïre* lui arrachoit des larmes ; elle y trouvoit quelques rapports avec la sienne : elle s'en laissoit d'autant plus pénétrer. Une ame ingénue s'émeut facilement. Ce n'est point sur des cœurs blasés, que les *Zaïres* & les *Monimes* exercent leur pathétique empire. *Lucile* fut encore plus affectée par la petite Piéce. On eût dit que ces rencontres fortuites étoient l'effet d'un arrangement prémédité : on représentoit la charmante comédie de *l'Oracle*. La Fée, disoit *Lucile*, voudroit que *Lucinde* ignorât ce que c'est qu'un homme : *Cinthie* me défend de les écouter. Les raisons de la Fée ne pouvoient sans doute être mauvaises ; & pour ce qui est de ma tante, les siennes me paroissent assez bonnes.

Le spectacle fini, *Sainval* accompagne & la tante & la niéce jusques chez elles. *Damon* reste avec la Marquise. Il frémit de la loi qu'il s'est lui-même imposée. Il se représentoit *Sainval* mettant à profit, pour le supplanter, les momens qu'il lui laissoit. Pour combler son embarras, il y avoit à souper chez la Marquise, & il se

vit contraint d'y assister. Les convives étoient tous d'une humeur très-analogue à celle de l'hôtesse. La conversation fut vive & enjouée ; mais *Damon* y mit peu du sien. Il repoussa même fort mal tous les traits que la Marquise lui lança, ou lui fit lancer. Rentré chez lui, il ne put dormir ; & dès le jour suivant, après avoir beaucoup hésité, il reparoît chez *Cinthie*. Il est fort surpris d'en être bien reçu, & fort affligé d'éprouver le même accueil de la part de *Lucile* ; rien n'annonçoit en elle aucun ressentiment, aucune atteinte de jalousie. Ce n'est pas qu'elle en fût exempte ; mais les ordres de *Cinthie*, & sur-tout sa présence, l'obligeoient à dissimuler. Peut-être aussi un peu d'orgueil, bien fondé, se joignit-il à toutes ces raisons. Mais dans tout cela, *Damon* n'appercevoit que l'ouvrage de *Sainval* ; il n'imputoit qu'à lui l'indifférence dont *Lucile* faisoit parade ; il le croyoit son rival, & son rival préféré. Les résolutions les plus violentes s'offroient à son esprit, l'amitié les combattoit. Obsédé par *Cinthie*, il ne pouvoit s'expliquer avec *Lucile* : peut-être même en eût-il fui l'occasion, si elle se fût offerte ; peut-être la vanité eût-elle imposé silence à sa jalousie. Inquiet, troublé, mais attentif à ne point le paroître, il sort & laisse *Lucile* persuadée plus que jamais de son inconstance. L'envie de se dissiper l'entraîne chez la Marquise. Il y

ouve ſon prétendu rival & le Chevalier
: B.... leur ami commun. Sçais-tu bien,
ſoit ce dernier, à *Sainval*, que la niéce
t jolie ? A quoi ſonge la tante de la pla-
:r en perſpective à côté d'elle ? Il y a
bien de la maladreſſe & de la préſomp-
on !... A propos, pourſuivoit-il, en s'a-
eſſant à *Damon*, tu ſemblois deſtiné à
ırmer ce jeune ſujet ? Mais cet honneur
e paroît réſervé à *Sainval* : on voit que
petite perſonne eſt très-diſpoſée à mettre
profit ſes documens. *Sainval* ne contredit
ı rien ce diſcours; c'eût été déroger au
n que lui-même avoit adopté : mais ſon
ence acheva de rendre *Damon* furieux.
ès-lors, il ſe réſout à en venir aux der-
ères extrêmités, à ſe battre contre lui.
La Marquiſe n'étoit point préſente à
s propos ; *Damon* profita de ſon abſen-
: pour tirer *Sainval* à l'écart. Il l'invite
nplement à ſe rendre avec lui à l'étoile
us quelques minutes. Je vais t'y devan-
r, reprit ce dernier, ſans être cepen-
ınt au fait du myſtère. En effet il ſortit
nſtant d'après. *Damon* ne tarda pas à le
ivre. Tous deux ſe rejoignirent au lieu
diqué. L'air ſérieux de *Damon* ne ſur-
:it point *Sainval*, il ne lui en connoiſ-
ıit guères d'autre. Comment va la nou-
:lle intrigue, lui dit-il ? Ma foi, Comte,
t'en félicite, ton choix ne pouvoit mieux
ɔmber que ſur la Marquiſe : elle te fera

faire plus de progrès en deux mois, que *Lucile* en deux ans. Mes progrès, répondit séchement *Damon*, sont encore plus prompts que vous ne pensez ; j'ai déjà appris à discerner un ami vrai d'avec un ami faux. Quoi ! répliqua *Sainval*, un peu surpris du ton avec lequel ces paroles avoient été prononcées, est-ce à ces sortes d'instructions que la Marquise borne ses soins ? Laissons-là la Marquise, reprit *Damon*, avec encore plus de hauteur, parlons de vos procédés : ce n'est pas la première fois qu'ils me choquent ; mais je songe à m'en venger plûtôt qu'à les définir. Sçais-tu bien, Comte, ajouta *Sainval*, qu'à la fin ce ton m'ôteroit la liberté & même la volonté de te désabuser ? Peu m'importe, interrompit *Damon* ; & d'ailleurs, ce seroit peine perdue ; je sçais à quoi m'en tenir. Cherchons quelqu'endroit plus écarté. Ils s'avancent sans aucune suite, & ne tardent pas à trouver ce qui leur convient. *Sainval*, qui n'avoit qu'un seul ton pour toutes les circonstances de la vie, n'en changea point dans celle où il se trouvoit. Il me semble, disoit-il, voir renaître le siécle de nos anciens Preux : quand ils n'avoient rien de mieux à faire, ils s'amusoient à rompre une lance en l'honneur de leurs Dames. Il est vrai, poursuivoit-il, qu'un bras en écharpe eut toujours des graces aux yeux d'une belle.

Ils s'arrêtent en un lieu qui leur paroît
ropre à ce qu'ils méditent. Là ils mettent
épée à la main, & se battent avec la
iême ardeur que s'ils eussent toujours été
nnemis. Ils s'étoient déja blessés l'un &
autre, quand le Chevalier de B.... arriva.
Aessieurs, leur dit-il, en les séparant, que
gnifie cette scène ? Ma foi, mon cher
:hevalier, reprit *Sainval*, je l'ignore : de-
iande-le à *Damon*; peut-être le sçait-il.
)*amon* croyoit effectivement le sçavoir ;
iais il ne jugea pas à propos de s'expli-
uer. Les deux prétendus rivaux avoient
hacun besoin du secours d'un Chirurgien,
n en fait venir un chez le Suisse du bois
e Boulogne. Il pensa les deux blessés ;
près quoi, l'un & l'autre ayant envoyé
rdre à leurs équipages d'avancer, chacun
emonta dans le sien. Le Chevalier accom-
agna *Damon* qu'il jugeoit avoir été l'ag-
ressseur dans cette affaire. Il lui fit encore
uelques questions inutiles pour en sçavoir
: motif : il conclud enfin que la jalousie
rmoit les deux rivaux l'un contre l'autre,
c que l'objet de cette jalousie étoit la
Aarquise. C'étoit du moins elle qui avoit
oupçonné la première le motif de leur
ortie. Elle étoit sans qu'on le sçût, dans
n cabinet voisin, lorsque *Damon* avoit
arlé en secret à *Sainval*; elle avoit enten-
u nommer le lieu du rendez-vous, & c'é-
oit à sa prière que le Chevalier avoit suivi

les deux champions. De-là son apparition si subite, & que ni *Sainval* ni *Damon* n'avoient pû prévoir. Le Chevalier l'instruisit de ce qui s'étoit passé, & lui fit part de ses conjectures. Le mot de combat l'effraya d'abord. Elle n'étoit pas de nos coquettes qui dans ces sortes d'occasions regardent la mort d'un amant, comme une victime offerte à leurs charmes, comme le triomphe le plus réel de leur beauté. Le Chevalier la rassura, en lui apprenant que les blessures des deux rivaux n'étoient pas dangereuses. Rien, au surplus, ne pouvoit l'induire en erreur. Elle sçavoit que *Damon* aimoit *Lucile*, elle sçavoit qu'il étoit l'aggresseur dans cette dispute. Elle n'avoit qu'une crainte; c'étoit que la jalousie de *Damon* ne fût point mal fondée. Cependant, par un motif de tracasserie, assez commun parmi les femmes, elle fit sécrettement informer *Cinthie* de la dispute des deux amis. On ajouta de plus, par son ordre, que selon toutes les apparences, la Marquise les avoit rendus rivaux.

Il est facile de rendre jalouse une femme qui ne peut que difficilement réparer ses pertes. *Cinthie* étoit dans le cas. Lui enlever *Sainval*, c'étoit lui ravir tout ce qui lui restoit. Elle ne put déguiser son désespoir, même aux yeux de sa niéce. D'ailleurs, elle dissimuloit beaucoup moins avec *Lucile*, depuis qu'elle la croyoit oubliée

Damon. J'ajouterai même qu'elle avoit
rté la confiance envers elle à un point
:effif. *Lucile* s'amufoit à peindre en mi-
.ture, & y réuffiffoit parfaitement. *Cin-
e* voulut qu'elle traçât de mémoire le
rtrait de *Dorval* : un prétexte affez fri-
e vint à l'appui de cette demande. *Lucile*,
:s approfondir fes vûes, obéit à fes or-
's, & fongea à faire auffi ufage de ce
:nt pour elle-même. Elle fe trouvoit
›endant encore plus humiliée que fa
te. Helas! difoit-elle, s'il eft vrai que
ımon & *Sainval* s'étoient querellés pour
Marquife, il eft donc bien sûr que
mon ne fonge plus à moi, qu'il me
rifie à cette rivale! C'étoit pour accroî-
ce facrifice, que l'ingrat vouloit fçavoir
qui fe paffoit dans mon cœur. Je lui
ai tû la meilleure partie; & lui en ai
p dit encore.
Tandis que *Lucile* accufoit ainfi *Damon*,
toit lui-même partagé entre les regrets
voir peut-être injuftement querellé *Sain-*
, & la crainte d'avoir eu trop de raifon
le faire. La fiévre l'avoit faifi & retar-
t la guérifon de fa bleffure. *Sainval*, au
ıtraire, fut guéri de la fienne au bout
huit jours. Il apprit l'état où étoit fon
erfaire & en fut touché. Toute rancune
it bannie de fon ame, ou pour mieux
:, fon ame étoit incapable d'en confer-
. Il s'étoit battu avec *Damon* fans être

ſon ennemi : il réſolut de le ſervir comme s'ils ne ſe fuſſent jamais battus , à le reconcilier une ſeconde fois avec *Lucile.* Ce ſont, diſoit-il, deux enfans qui s'aiment & qui ſe boudent ; il faut avoir pitié de leur inexpérience , il faut les obliger à s'entendre. Dans ce deſſein , il ſe rend chez *Cinthie* , à laquelle il ſe propoſoit de taire la vraie cauſe de ſon abſence depuis huit jours. Il fut ſurpris de l'en trouver inſtruite. Quoi ! Monſieur , lui dit-elle , auſſitôt qu'elle l'apperçut , vous vous expoſez aux riſques de ſortir ? Celle qui vous a fait braver les périls d'un combat, ne vous oblige pas , du moins, à prendre ſoin de votre guériſon ? C'eſt bien mal connoître le prix de certaines choſes. Je vous jure d'honneur, Madame , reprit *Sainval*, que j'ignore de qui vous voulez parler. — Comment, Monſieur , n'avez-vous pas eu affaire avec *Damon* ? — Je l'avoue , puiſque vous le ſçavez : mais c'eſt tout ce que je ſçais là deſſus moi-même. — Quoi ! vous vous battez ſans ſçavoir pour qui ni à quel ſujet ? — Eh ! Madame , eſt-ce donc une choſe ſi extraordinaire ? — Mais on s'explique du moins. — Madame, reprit encore *Sainval*, ces ſortes d'explications ne ſervent qu'à faire ſoupçonner la valeur de quiconque s'y arrête , un peu équivoque. Il vaut mieux paroître s'entendre : on s'explique après , s'il en eſt encore temps ;

ıis *Damon* garde encore pour lui ſon
ret. *Sainval* en étoit cependant bien
ſtruit ; mais il n'en vouloit faire part
à *Lucile.* N'ayant pû alors l'entretenir
particulier, il revint le jour ſuivant.
ccaſion étoit favorable ; *Cinthie* étoit
ente, & *Lucile* abſolument ſeule dans
cabinet. *Sainval*, qui étoit en poſſeſ-
ı d'entret librement, uſe de ce privi-
:. Il pénétre ſans bruit juſqu'au cabinet,
ıt la porte ſe trouva toute ouverte. Il
: *Lucile* occupée à peindre, & recon-
: le portrait de *Damon* qu'elle traçoit
ouvenir, en laiſſant de loin à loin échap-
quelques larmes. L'oüvrage étoit aſſez
ıcé pour que *Sainval* ne pût s'y mé-
ıdre. Il comprit dès-lors que le ſoin
paiſer *Lucile* n'étoit pas le plus preſſé,
u'on pouvoit s'en repoſer ſur elle-même.
ɔrt comme il étoit entré, ſans faire
ɔruit, ſans être apperçu. *Lucile* étoit
ſérieuſement occupée, pour qu'il fût
de la diſtraire.
oici, diſoit *Sainval*, chemin faiſant,
i un nouveau ſpécifique pour ce pau-
Damon : reſte à trouver le moyen de
'n faire part. Il craignoit d'irriter ſon
en s'offrant à ſa vûe : il ſe rendit chez
ıevalier, qui leva ſes doutes avant qu'il
ıi eût expliqués. J'allois chez toi, lui
, auſſi-tôt qu'il l'apperçut, & j'y allois
part de *Damon*, qui t'invite ſincère-

ment à te rendre chez lui. De tout mon cœur, reprit *Sainval*; ma visite, je crois, vaudra mieux pour lui que celle de son médecin. Tous deux se rendent chez le malade, qu'ils trouvent au lit. A peine apperçut-il *Sainval*, qu'il lui tendit la main de l'air le plus intime. On m'assure, lui dit-il, que tous mes soupçons à ton égard sont faux: je commence à le croire; oublions le passé, & daigne encore être mon ami. Très-volontiers, repondit *Sainval*, je le suis, & n'ai point cessé de l'être. J'ai fait, de plus, une découverte qui doit anéantir ta fiévre & tes soupçons. Quelle est-elle, reprit vivement *Damon?* — Des meilleures pour toi. Tu sçais ou ne sçais pas que la fille d'un certain Dibutade, craignant de ne plus revoir son amant, charbonna ses traits sur le mur de sa chambre? — Hé bien! que m'importe? — *Lucile* te traite avec plus de distinction; elle te peint en miniature. *Lucile* me peint! s'écria Damon..... Mieux que ne feroit un Peintre, répliqua *Sainval*: une jeune personne, dont l'amour conduit le pinceau, fait toujours des prodiges dans ces sortes d'occasions. Tu me flattes, mon cher Marquis, ajoutoit *Damon*, en se soulevant pour l'embrasser; tu me flattes: *Lucile* est trop indifférente pour en user ainsi. — Oh, parbleu! je veux t'en donner le plaisir. D'ailleurs, il faut bien que tu viennes obtenir ton pardon; c'est

1e cérémonie préalable. — Je t'avoue que crains les reproches de *Cinthie.* — *Cin-*
iie est occupée à faire juger un procès de plus grande conséquence : elle sort tous s matins, & a la maladresse de ne pas me-
er *Lucile* avec elle. Tu profiteras de cette urde bévue. *Damon* fut en état de sortir bout de quelques jours, tant le spécifi-
1e de *Sainval* avoit produit un prompt fet. Ce dernier conduit *Damon* chez *Cin-*
ie. Elle étoit absente, comme ils l'avoient révû. *Lucile* elle-même ne se trouva point ins son appartement. On leur dit qu'elle compagnoit dans le parc une vieille pa-
nte qui étoit venue la visiter. *Damon* pria *inval* d'aller la prévenir secrettement sur n arrivée, ce que ce dernier exécuta avec aisir. A peine commençoit-il à s'éloigner, 1e *Damon* entre dans le cabinet de *Lucile.* on but ne pouvoit pas être bien décidé : eut-être espéroit-il y trouver son portrait; iais que devint-il, en appercevant celui de *inval* très-ressemblant, & auquel *Lucile* aroissoit avoir encore travaillé le jour mê-
ie? Une pareille vûe déconcerteroit l'a-
iant le plus flegmatique : pour *Damon*, il evint furieux. Quoi ! s'écria-t-il hors de i-même, je serai donc sans cesse le jouet 'une perfide & d'un traître ? C'est pour me ndre le témoin de ma honte, qu'il ose ie conduire ici. Ah ! je ne puis plus écou-
er que ma rage. Il s'en fallut peu qu'il ne

mît le portrait en piéces; mais il se contenta de sortir de la maison, sans avoir parlé ni à *Lucile* ni à *Sainval.*

Tandis qu'il retourne chez lui, ne respirant que vengeance, *Sainval* instruisoit *Lucile* de son arrivée. Cet avis la jette dans le plus grand trouble. Elle quitte avec précipitation sa parente & *Sainval*, pour courir à son appartement. Voilà, disoit ce dernier, une activité qui n'est point de mauvais augure pour *Damon.* Mais le desir de le revoir n'étoit pas l'unique raison qui engageât *Lucile* à se presser ainsi. Elle vouloit soustraire à sa vûe le portrait qu'elle avoit laissé en évidence; oubli dont l'arrivée de sa vieille parente étoit la seule cause. *Lucile* arrive, retrouve le portrait à-peu-près à la même place. Mais elle n'apperçoit point *Damon* : elle sonne, elle demande ce qu'il est devenu; on lui apprend qu'il vient de remonter dans son vis-à-vis & de s'éloigner en toute diligence. Alors *Lucile* ne doute plus qu'il n'ait vû le fatal portrait. Je suis perdue, disoit-elle, il va me regarder comme une perfide, rien ne pourra plus le désabuser : que je suis malheureuse ! Elle s'étoit enfermée dans son cabinet; elle y restoit accablée; elle oublioit qu'elle eût compagnie dans le jardin. *Sainval*, qui s'ennuyoit fort avec la vieille, jugeoit qu'apparemment *Lucile* & *Damon* trouvoient les instans

us courts. Il avoit été un peu surpris de ir *Lucile* s'éloigner avec tant d'activité ; ne le fut pas moins de la voir reparoître ec un air de tristesse & d'abattement. vieille cousine, ayant mis fin à sa vi- e, leur laissa le temps de s'expliquer. bien ! belle *Lucile*, lui dit *Sainval*, vous ai-je pas ramené *Damon*, le plus cile de tous les hommes ? Je ne crains s qu'une chose, c'est qu'il ne devienne nide à l'excès. Je n'ai pû le résoudre à montrer, avant que vous soyez préve- e de son arrivée : mais que vous a-t-il ? — Qui ? *Damon*, reprit *Lucile* ! hélas ! ne l'ai pas même vû ! — Quoi ! Ma- moiselle, vous m'avez laissé morfondre e demie-heure auprès d'une Baronne ctuagénaire, & vous n'étiez pas avec *amon* ! — Je ne l'ai point vû, vous -je, il étoit déjà parti : sa visite n'est 'un outrage de plus pour moi. — Oh rbleu, il y a là dessous du singulier, l'extraordinaire ! *Lucile* soupçonnoit bien qu'il pouvoit y avoir, mais elle n'osoit instruire *Sainval*. Je vais, lui dit ce rnier, éclaircir cette énigme, & reviens ssi-tôt vous faire part de ma découverte. rêtez, lui cria *Lucile*, je crains quelque uvelle crise entre *Damon* & vous... Mais te objection, & beaucoup d'autres, ne rent empêcher *Sainval* de s'éloigner.

Il arrive chez *Damon*, & le trouve seul

se promenant à grands pas. Sçais-tu bien, lui dit il, que tu deviens l'homme de France le plus singulier, & qu'on risque de se couvrir de ridicule en s'intéressant pour toi? *Damon*, surpris de sa visite, & le regardant avec des yeux où la fureur étoit peinte: Monsieur, lui dit-il, venez-vous braver jusques chez lui un ami que vous trahissez indignement? Alte-là, interrompit *Sainval*, je vois qu'il y a ici quelque nouvelle méprise. Non, non, reprit *Damon*, il ne peut y avoir d'équivoque; tous mes doutes sont éclaircis. *Lucile* & vous, êtes d'accord ensemble pour me jouer : mais que plûtôt... Ecoute, *Damon*, ajouta *Sainval*, nous nous connoissons; que penserois-tu qui pût me réduire à dissimuler avec toi? Sçais-tu qu'il y auroit furieusement d'orgueil de ta part à me soupçonner de cette bassesse? — Hé bien! soit; je consens à croire que tu n'es point le complice de *Lucile*; mais je n'en suis pas moins trahi, tu n'en es pas moins la principale cause. — Oh! explique-toi plus clairement, si tu veux que je t'entende. Mais non, réponds-moi d'abord : pourquoi, quand je vais annoncer ton arrivée à *Lucile*, & que cette pauvre enfant accourt vers toi; sans prendre garde qu'elle risque de fâcher une parente, riche, caduque, & qui veut la faire son héritière; pourquoi *Lucile* ne te retrouve-t-elle plus? Ah, la

erfide ! s'écria *Damon*, ce n'étoit pas moi u'elle aspiroit à voir, c'étoit la preuve de trahison qu'elle vouloit soustraire à mes eux. — Comment ? Quelle preuve ? — on portrait, puisqu'il faut le dire ; l'ingrate t actuellement occupée à te peindre. — lon portrait ! mais tu te trompes, *Da-on*, c'est le tien ; j'ai vû *Lucile* occupée l'achever. — C'est le tien, te dis-je, ois-en l'attention avec laquelle je l'ai exa-iné ; crois-en la rage qui me posséde. — arbleu, l'aventure est des plus comiques, *Quiproquo* des plus bisarres : tu crois, s-tu, être bien sûr de ton fait ? — Ah ! op sûr : que n'en puis-je au moins dou-r ? Mais non, tout est éclairci. C'est toi ie l'ingrate me préfére, c'est toi qu'elle me. *Sainval* resta un moment rêveur, rès quoi il ajoute, en pirouettant ; Ma i, mon pauvre *Damon*, cela pourroit en être ; je ne vois rien de miraculeux : n'est pas la premiere fois que je triom-ie sans le sçavoir & sans y prétendre : rès tout, il y auroit de la barbarie à buter cette enfant. — Songe que la vie est rien pour moi, si *Lucile* m'est enle-e, & que tu n'obtiendras l'une qu'après 'avoir arraché l'autre. — En vérité, *Da-on*, tu ne te formes point ; tu es l'homme i monde que je voudrois le moins tuer ; ais, enfin, que veux tu que je fasse ? u connois *Lucile* ; crois-tu qu'il soit bien

aisé de lui tenir rigueur? — La perfide! — Qu'entends-tu par ce mot? — Quoi! peut-elle douter un instant que je ne l'adore? — Elle s'en souviendra quelque jour, & alors tu prendras ta revanche, en lui préférant une rivale. — Non, je veux, je prétends qu'elle s'explique dès aujourd'hui, qu'elle prononce entre toi & moi. — Tu n'y songes pas : as-tu donc oublié que *Lucile* n'est qu'un enfant? & qu'un pareil aveu embarrasseroit la femme la plus aguerrie? — N'importe, je jouirai de sa confusion, je pourrai l'accabler de reproches. — Oh, parbleu! c'est ce que je ne dois pas souffrir. D'ailleurs, songe au ridicule de la démarche où tu veux m'engager : l'amour n'est aujourd'hui qu'une convention tacite; on s'aime, on se laisse, & tout cela doit se deviner; toute question à cet égard est puérile, tout aveu superflu, tout reproche ignoble & déplacé.

Il fallut, cependant, que *Sainval* cédât aux instances de *Damon*; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance. Lorsqu'il avoit promis à *Lucile* de le lui ramener, il croyoit lui causer de la joie, & non de l'embarras. Leur arrivée la fit pâlir : c'est de quoi *Sainval* s'apperçut d'abord. Il prit ce ton léger qu'il employoit à tous propos. Belle *Lucile*, lui dit-il, bannissez toute crainte. Le désolé *Damon* veut être instruit de son sort; il soupçonne votre cœur de

déclarer pour moi ; il croit que certain
rtrait, dont vous faites mystère, est le
en. C'est exiger un aveu bien authentique,
l'avoue ; mais tel est *Damon* ; il pré-
e un arrêt foudroyant à une plus longue
:ertitude. *Lucile* ne répondit rien, &
:ut encore plus agitée. Ah ! s'écria *Da-
n*, ce silence n'en dit que trop. C'en est
t, je suis sacrifié. Mais, cruelle, celui que
us me préférez ne jouira pas de son
omphe, ou la mort que je recevrai de
main m'empêchera de voir mon oppro-
:. *Lucile* ne répondit rien encore. Ma
, mon pauvre *Damon*, dit alors *Sain-
l*, j'ai pitié de l'état où je te vois ; &
n'étoit pas au-dessus de l'homme d'être
;rat envers *Lucile*, peut-être eûssé-je
rté l'héroïsme à son comble : mais re-
:de-la, & vois ce qu'il est possible de
re. *Lucile* ne put soutenir plus long-
nps cette bisarre méprise. Mais, Mon-
ur, dit-elle à *Damon*, avec une agitation
:trême, depuis quand prenez-vous tant
ntérêt à ce qui se passe dans mon cœur ?
ous avez paru en faire trop peu de cas,
ur... Oui, interrompit *Damon*, oui,
i mérité vos rigueurs, votre haine. J'ai
ru oublier vos charmes, j'ai paru vous
nner une rivale ; mais, en vous fuyant,
vous adorois ; je n'entretenois cette ri-
le que de vous. Elle a des charmes, &
ne lui parlois que des vôtres. Peut-être

elle m'abhorre, pour avoir connu à quel point je vous aime. — Ah, ciel! s'écria *Lucile*, à quelle extrêmité me vois-je réduite? Parlez, reprenoit *Damon*, il n'eſt plus temps de feindre. Mais que pourriez-vous dire qui pût démentir ce que j'ai vû? Tranchez net la difficulté, diſoit *Sainval*, ou, du moins, expliquez-vous par emblême; laiſſez parler le portrait en queſtion. Je tremble, ajouta *Lucile*, en tirant un portrait de ſa poche. O ciel! s'écrioit *Damon*, cette vûe va donc régler ma deſtinée? Courage, diſoit *Sainval* à *Lucile* qui héſitoit toujours, faites ce que votre cœur vous preſcrira. Hé bien! lui dit-elle, en tremblant de plus en plus, voyez vous-même ce qu'il convient de faire... A ces mots elle lui donne le portrait. Grand Dieu! s'écrie de nouveau *Damon*, c'en eſt donc fait! Il ne me reſte plus qu'à m'immoler aux pieds de l'ingrate. Déjà il avoit tiré ſon épée, & la tournoit contre ſon ſein. Arrête, arrête! lui cria *Sainval*, voilà un déſeſpoir ſingulièrement placé: regarde cette peinture. *Damon* la fixe d'un œil égaré, & reconnoît ſes traits. Adorable *Lucile*, dit-il, en ſe précipitant à ſes genoux, que ne vous dois-je point? Et que mes ſoupçons me rendent coupable! Quoi! tandis que je vous outrageois, vous daigniez raſſembler les traits d'un ingtat?... Mais, reprenoit-il, en s'interrompant, un

ıtre a joui de la même faveur ! A ce dif-
ɔurs, *Lucile* change de couleur & reste
ıterdite. Nouvelles allarmes pour *Damon*.
ui, poursuivit-il, un autre portrait à
.ntôt frappé ma vûe. De grace, expliquez-
ous ce qu'il signifie. En faites-vous une
ɔllection? Ecoute, mon cher, interrompit
ainval, Mademoiselle a un talent si dé-
idé pour ce genre, qu'il seroit affreux
u'elle l'enfouit. Craignez, dit alors *Lucile*
Damon, craignez que je n'éclaircisse vos
ıjustes soupçons; je ne vous les pardon-
erois pas, après les avoir détruits.

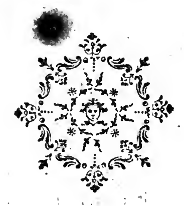
Ces trois personnes étoient occupées au
oint que *Cinthie* entra, sans qu'on se fût
nême douté de son arrivée. Elle venoit
nnoncer à sa niéce le gain de son procès.
Elle la trouve dans une agitation extrême,
oit *Damon* à-peu-près dans le même état,
& *Sainval* qui sembloit participer à cette
cène. Qu'est-ce que cela signifie, Made-
moiselle? demanda *Cinthie*. Mais *Lucile* n'a-
voit pas l'assurance de répondre. *Sainval*
commençoit à se douter du fait: il résolut de
mettre fin à toute cette intrigue, & d'user
de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de la
tante. Il s'agit, Madame, lui dit-il, de
certain portrait furtivement apperçu. Com-
ment! quel portrait? demanda-t-elle avec
empressement. *Lucile*, qui ne pouvoit plus
soutenir l'état où elle voyoit *Damon*, fit
un effort sur elle-même. Le voilà ce por-

trait, dit-elle à *Cinthie*; il n'appartient qu'à vous d'en diſpoſer. Alors elle le lui donne, *Cinthie*, irritée, n'en prit que plus promptement ſa réſolution. Elle s'approche de *Sainval* & lui fait voir le portrait que *Lucile* vient de lui remettre. C'eſt le vôtre, lui dit-elle, & c'eſt par mon ordre que *Lucile* a imité vos traits. Vous ne doutez pas que l'on ne s'intéreſſe à un objet que l'on fait peindre. Je garde le portrait, & vous offre en échange ma main avec toute ma fortune augmentée de cent mille livres de rente par le gain de mon procès. Madame, reprit *Sainval*, voilà un concours de circonſtances bien favorable; mais ſouffrez que je m'occupe d'abord des intérêts d'un ami. Sans doute qu'en vous décidant à vous marier, vous ne prétendez pas condamner *Lucile* au célibat : il y auroit de l'inhumanité dans cet arrangement. Ici *Damon* interrompit *Sainval*, & s'adreſſant à *Cinthie :* Je ne puis plus vous cacher, Madame, lui dit-il, que j'adore votre charmante niéce. Ma conduite, je le ſçais, annonçoit tout le contraire; mais ce n'étoit qu'une feinte, & cette ruſe eſt une faute que l'aimable *Lucile* me pardonne : daignez imiter ſon indulgence. Vraiment, reprit *Cinthie*, je m'apperçois bien que ma niéce eſt fort indulgente. Mais enfin, Marquis, dit-elle à *Sainval*, conſeillez-moi; que faut-il faire? Il faut, Madame, répliqua-t-il,

ir *Lucile* avec *Damon*, & partager avec
‹ votre fortune. Madame, interrompit
dernier, ce n'eſt point à vos richeſſes
: j'en veux; l'aimable *Lucile* eſt au-deſſus
tous les tréſors de la terre, & d'ail-
rs, ce que j'ai de bien peut ſuffire. Non,
n, interrompit *Cinthie* à ſon tour, il
ſera comme le Marquis vient de le
ler. Ah! ma chère tante! s'écria *Lucile*;
, *cher Sainval!* s'écria en même temps
mon. Sainval ſe refuſa à de plus longs
ıerciemens. Maintenant, Madame, ajou-
t-il, voyez quelles ſont vos dernières
olutions. Comment, Marquis, reprit
ıthie! que ſignifie ce langage? — Oh!
dame, il ne ſignifie que ce que vous
ıdrez. — Le mariage vous effraye-t-il?
- Point du tout; le mariage n'effraye
nt quiconque ſçait ſon monde. — C'eſt-
ire, que vous imiterez ceux qui ſe pi-
nt de le bien ſçavoir? — Moi, Madame!
, parbleu! je ne me calque ſur perſonne:
is il eſt des cas où il faut ſuivre l'uſage,
ſe couvrir d'un éternel ridicule. — Et
i, Marquis, je vous déclare qu'un mari
bon ton me conviendroit fort peu. —
is, Madame, comment donc faire?
t-il ſe réléguer juſques dans la claſſe
moindres bourgeois? Ce ſont les ſeuls
n'ayent pas encore mis à l'écart les
hiques entraves de l'hymen. Cela étoit
ı du temps de Saturne & de Rhée. —

Je prétends vivre comme on vivoit alors. — Alors, Madame, l'hymen étoit le dieu de la contrainte : aujourd'hui c'eſt le dieu de la liberté. On a ſubſtitué aux froids égards, à l'éternelle aſſiduité, une aiſance toute aimable, une confiance à toute épreuve. En un mot, le domaine de l'hymen eſt devenu la maiſon de campagne de l'amour. C'eſt le lieu où il prend ſes vacances, & où il ſe remet de ſes fatigues. Il ſemble, reprit vivement *Cinthie*, que vous ayez reçu des mémoires de feu mon époux ; il agiſſoit comme vous propoſez d'agir ; mais il a ſçu me dégoûter d'un mari petit-maitre. Oubliez l'offre que je vous ai faite : j'oublierai de mon côté... Ah! cher *Sainval*, interrompit *Damon*, tu me replonges dans l'abîme d'où tu ſemblois m'avoir tiré! Mais, point du tout, reprit *Sainval*, me voilà encore tout prêt à me dévouer. Il n'en eſt pas beſoin, ajouta vivement *Cinthie*; raſſurez-vous, *Damon*. En rompant pour jamais avec *Sainval*, je n'en tiendrai pas moins ce que je vous avois promis. Je conſens que vous épouſiez ma niéce, & je lui donne la moitié de mon bien, en attendant mieux. A ces mots, *Cinthie* entre & s'enferme dans ſon boudoir. Que ne te dois-je pas, cher *Sainval*, diſoit *Damon?* C'eſt toi qui as conduit les choſes juſqu'à cet heureux dénouement. Oublie mes torts & mes injuſtes ſoupçons : j'ai pour jamais appris à

connoître. Comment donc! reprit *Sain-*
:l, tes craintes n'avoient rien de ridicule;
ı craindroit à moins. Il n'eſt pas main-
nant douteux que *Lucile* ne te préfére:
ais franchement, j'ai eu peur pour toi.
Le temps éclaircit la deſtinée de ces dif-
rens perſonnages. *Cinthie* ſe jeta dans la
forme, y joignit la médiſance, & y prit
ȯût. *Sainval* épouſa la Marquiſe, & tous
:ux vécurent dans une confiance & une
ſſipation réciproques. *Lucile* & *Damon*
·curent en époux qui ſe ſuffiſent à eux-
:mes. Tous furent contens.





HISTOIRE ANGLOISE.

UN Archevêque de Cantorbéry étoit parti de Londres pour aller régler quelques affaires d'intérêt dans ſon Diocèſe, & en recueillir les revenus. Il s'arrêta en route dans une maiſon de campagne agréable. La vûe étoit bornée d'un côté par un bois épais & ſolitaire, où le Prélat apperçut pluſieurs fois un homme ſeul qui paroiſſoit profondément occupé, parlant avec action, comme s'il eût été avec quelqu'un. Il fut curieux de ſçavoir ce que faiſoit cet inconnu : les perſonnes qu'il envoya s'en informer redoublerent ſa curioſité. L'étranger, diſoient-elles, parloit & répondoit, quoiqu'il fût ſeul : il s'étoit plaint de leur obſtination à l'épier & à l'interroger, & n'avoit point voulu les éclaircir.

L'Archevêque réſolut de le voir lui-même. Il ſe rendit auprès du bois, ordonna à ſes gens de s'écarter, & s'approcha ſeul de cet homme. Il lui fit un compliment auquel on répondit honnêtement. La converſation s'engagea, quoiqu'elle fût interrompue quelquefois par l'étranger, qui ſembloit fortement occupé d'autres objets. Que faites-vous ici, lui demanda enfin le Pré-

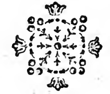
? — Je joue, lui répondit l'inconnu.
— Vous jouez! & avec qui? Vous paroissez
il. — Je conviens, Milord, que vous ne
yez pas celui dont je fais la partie: c'est
eu lui-même. — Vous jouez avec Dieu!
partie en effet n'est pas ordinaire, re-
it le Prélat en souriant. Il ne douta pas
'il n'eût affaire à un foû, & résolut de
n amuser, parce qu'il lui parut paisible.
continua ses questions: Et à quel jeu
iez-vous? — Aux échecs. — Et intéres-
z-vous la partie? — Oui sans doute,
ilord. — Vous ne devez pas gagner sou-
nt; car enfin votre adversaire a de grands
antages sur vous. — Il n'en prend au-
n, Milord: il veut bien n'employer que
science ordinaire à un homme, & la par-
: est toujours égale. — Il en résulte né-
ssairement perte ou gain; comment rem-
issez-vous vos engagements? — Avec
aucoup d'exactitude: nous jouons tous
ux franchement, & le perdant paye tou-
urs. — Où en êtes-vous de votre partie?
— Elle finit, Milord; l'avantage est pour
ieu. — Et combien perdez-vous? — Cin-
ante guinées. — La perte est considéra-
e: comment payerez-vous cela? Dieu
end-il votre argent? — Non, les pau-
es sont ses trésoriers: il m'envoie toujours
elqu'honnête homme qui reçoit ma dette,
en fait la distribution aux malheureux.
ous êtes venu, Milord: c'est Dieu lui-

même qui vous a conduit ici; je vais m'acquitter. A ces mots, le joueur tire une bourse, compte cinquante guinées, les remet au Prélat, & se retire en disant qu'il ne veut plus jouer.

Le Prélat étonné ne sçavoit que penser de cette aventure. Il regardoit l'argent, se rappelloit les discours du joueur, & se reprochoit de l'avoir jugé fou. Il continua son voyage, & n'eut rien de plus pressé que de remettre aux pauvres le dépôt qu'on lui avoit confié. Après avoir fini ses affaires, il reprit le chemin de Londres. Il eut envie de voir encore le joueur extraordinaire qu'il avoit rencontré : il se rendit au bois, & ne voulut être suivi de personne. Il y trouva l'objet de sa curiosité, & même de sa vénération : il l'aborda comme vieille connoissance, & lui demanda comment la chance avoit été depuis leur premiere conversation. Tantôt bien, tantôt mal, répondit le joueur ; j'ai gagné, j'ai perdu. — Et aujourd'hui jouez-vous encore ? — Oui, Milord, nous avons déjà fait plusieurs parties. — De quel côté est l'avantage ? — Je gagne, je fais actuellement dieu échec & mat pour la sixième fois. — Et combien gagnez-vous ? — Cinq cent guinées. — C'est un beau gain ; mais quand serez-vous payé ? — Tout à l'heure, Milord. — Et comment Dieu s'acquitte-t-il avec vous ? — Comme je fais

orſque je perds ; il m'envoie quelqu'un
ɔour recevoir ce qu'il me gagne ; il m'en-
'oie de même des perſonnes qui peuvent
ne payer : ſon choix eſt tombé aujourd'hui
ur vous. Ah ! Dieu eſt d'une exactitude
ingulière.

Lé Prélat fut plus étonné que la pre-
nière fois ; il vit alors ce qu'il devoit pen-
er de ce joueur ; il l'avoit cru d'abord un
oû, enſuite un ſaint ; ce n'etoit qu'un
lou. Il étoit ſeul ; l'autre étoit armé ;
:s cinq cent guineés furent payées, &
Archevêque ne ſe vanta pas de ſon aven-
ıre.





CÉCILE,

ou

L'AMOUR GAULOIS;

Anecdote de la Cour de Sigebert, Roi d'Auſtraſie.



ON ne veut rien dérober à la femme qu'on aime véritablement. Les deſirs qu'elle inſpire ne reſſemblent point aux mouvements rapides & emportés des ſens. L'attrait du plaiſir paſſager rend hardi, entreprenant, fait tout prétendre, tout enlever. L'amour, plus délicat, n'arrache point de faveurs : il les ſouhaite, conſent à les attendre, veut les mériter, jouit de ſes eſpérances ; & quand il obtient, ce n'eſt point le triomphe, c'eſt le don qui le touche, & qui met le comble à ſon bonheur.

Une anecdocte de la cour de *Sigebert*, Roi d'Auſtraſie, que des mémoires ſecrets, mais authentiques, nous ont conſervée, prouve la vérité de ces réflexions d'un des plus ingénieux auteurs du ſiécle (*).

Ce Prince étoit né avec les diſpoſitions

(*) Monſieur Fielding.

es plus heureuses ; une excellente éducaion les développa. Des triomphes éclatans ignalerent l'aurore de sa vie, & porterent on nom au deux bouts de l'Univers sur es aîles de la victoire. *Athanagilde*, Souerain des Visigoths, nation de tous temps ivale des Austrasiens, ne vit pas sans efroi les succès du jeune prince ; il craignit ue *Sigebert* n'envahît un jour son Royaue. Sa fille unique, *Brunehaut*, lui pait un parti digne du héros : sa beauté faisoit rechercher de tous les Souverains son temps ; & ceux qui vivoient famirement avec elle, ne sçavoient auquel nner la préférence, ou aux charmes de sa ure, ou aux agréments de son caractère. distinction flatta l'amour-propre de *igebert.* Il accepta sans balancer les prositions d'*Athanagilde :* le mariage fut lébré avec toute la pompe possible dans e ville frontière des deux Etats, & peu temps après, le Prince retourna dans Royaume, emmenant avec lui sa noule épouse.

Athanagilde, ayant de laisser partir sa e, n'avoit rien oublié de ce qui pouit rendre son équipage magnifique. *Bruhault* fut suivie en Austrasie de l'élite de jeunesse de son pays. Cette Princesse ingua, dans la foule la belle *Cécile*; une heureuse conformité d'esprit & de it, un rapport d'humeur & de conve-

nance éleverent bientôt à la dignité de favorite. *Cécile* joignoit aux traits les plus réguliers, l'esprit le mieux fait & le plus solide. Chacun s'empressa de lui faire la cour. On sçavoit que *Brunehaut* ne prenoit jamais un parti sans la consulter ; & que *Sigebert* écoutoit volontiers les conseils de la Reine. *Cécile* n'abusa point de son pouvoir ; elle méprisoit trop ceux qu'un vil intérêt faisoit tomber à ses pieds, pour vouloir enfreindre en leur faveur les loix sacrées du devoir.

Parmi les Seigneurs de la Cour de *Sigebert*, le jeune *Lhincorre* enlevoit tous les suffrages. Il avoit une phisionomie intéressante, une taille noble & dégagée, l'esprit orné, le cœur sensible. Voir *Cécile*, l'aimer, en être aimé, ce ne fut pour lui que l'affaire d'un moment. Comme Grand-Chambellan de *Sigebert*, il avoit ses entrées par-tout & à toute heure. Un jour il apperçut sa maîtresse qui traversoit une gallerie seule, triste & rêveuse. Il l'aborde, & avec cette aimable franchise naturelle à ceux de son pays : Belle *Cécile*, lui dit-il en tombant à ses genoux, *Lhincorre* seroit-il assez heureux pour être aimé de vous aussi tendrement qu'il vous aime ? *Cécile* étoit aussi sincère que belle : la probité de son amant lui étoit connue ; elle ne fit point difficulté d'avouer à *Lhincorre* qu'elle partageoit ses sentimens. Au

comble de ses vœux, il ne songea plus qu'à obtenir le consentement du Roi pour unir son sort à celui de *Cécile*. *Lhincorre* la voyoit tous les jours ; il avoit occasion de se trouver tête-à-tête avec elle ; jamais l'amour ne le rendit téméraire : le respect modéra toujours son ardeur : sûr d'être aimé de *Cécile*, il ne vouloit point ravir ses faveurs ; il ne désiroit de les obtenir qu'en les méritant.

Sigebert sçavoit rendre justice à *Lhincorre*, & sans partager avec lui son autorité, il ne l'aimoit pourtant pas moins que *Brunehaut* n'étoit attachée à *Cécile*. Un jour qu'il sortoit du conseil, notre amant l'aborda dans le dessein de lui parler de l'établissement qu'il projettoit. Mon cher *Lhincorre*, lui dit *Sigebert*, sans lui donner le temps d'ouvrir la bouche, mon frère *Chilpéric* viole tous les traités ; son ambition lui fait rompre la paix qui nous unissoit ; je dois le punir de sa perfidie : mettez-vous à la tête de l'armée que je vais lui opposer ; vous m'avez donné des preuves de votre valeur ; je fais cas de vos talens : vous donner occasion d'acquérir de la gloire, c'est les récompenser comme ils méritent de l'être. *Lhincorre* ne répondit rien à des paroles si flatteuses : une inclination profonde fut le seul remerciment que lui permit de faire l'état violent où il se trouvoit. *Cécile* apprit bientôt qu'elle

alloit être féparée de fon amant. Je n'entreprendrai point de peindre l'excès de fa douleur : il n'y a que ceux qui ont eu le bonheur d'être chéris d'une maîtreffe aimable, qui puiffent le comprendre.

Les ordres du Roi étoient preffans : l'armée raffemblée n'attendoit plus que fon Général pour voler à l'ennemi ; il fallut partir... Ames fenfibles ! interrogez votre cœur : qu'il vous peigne la tendreffe des deux amans au moment terrible du départ ; qu'il vous faffe imaginer la vivacité de leurs regrets.

La guerre n'étoit pas alors, comme à préfent, un affemblage compliqué de régles certaines & de combinaifons fçavantes. La première, ou plûtôt l'unique vertu du militaire, c'étoit la valeur. Une campagne décidoit ordinairement du fort de l'ennemi. Celle de *Lhincorre* ne fut qu'un enchainement de victoires ; & *Chilpéric*, battu complettement, fut obligé de recourir à la clémence de fon frère. Le bonheur n'enorgueillit point *Sigebert* ; il rendit généreufement au vaincu tout ce que le fort des armes avoit fait paffer dans fes mains : une paix folide acheva de mettre le calme dans les deux états. Couvert de lauriers, *Lhincorre* n'imaginoit pas de plus grand bonheur après celui d'avoir fervi fon Roi, que d'aller les dépofer aux pieds de fon amante. Il entra en triomphe dans

a ville capitale aux acclamations d'un peu-
le nombreux. *Sigebert* l'attendoit dans son
'alais : dès qu'il l'apperçut, il courut au-
evant de lui. Brave *Lhincorre*, lui dit-il,
ue ne vous dois-je pas pour les services
ue vous m'avez rendu ? Heureux si je puis
ous récompenser d'une manière qui ré-
onde à votre mérite !... Ah, Sire, répli-
ua *Lhincorre* avec vivacité, *Cécile* seule...
e Roi ne lui donna pas le temps d'en
ire davantage. Il le quitta, & le laissa
nterdit & confus au milieu des courtisans,
ui, tous jaloux de sa gloire, s'empresse-
nt cependant de le féliciter de ses suc-
s. Telle est la Cour : il est apparemment
: convention dans ce pays-là, que cou-
rt des masques les plus grossiers, on ne
paroîtra pourtant pas risibles aux yeux
s uns des autres.

Débarrassé de leurs politesses impor-
nes, *Lhincorre* vole chez sa maîtresse.
écile est disparue ; *Brunehaut* même ignore
retraite. Ah ! je ne le vois que trop,
crie avec transport ce malheureux amant ;
n est fait, *Sigebert* m'a trahi, & peut-
re *Cécile* elle-même.. Non, elle n'en est
s capable ; je possédois son cœur, comme
e avoit le mien : elle m'est fidelle, le
i seul est coupable... Et quel moment
core prend-il pour me réduire au dé-
poir ? Celui où je risque ma vie & mes
rs pour le servir... Malheureux *Lhin-*

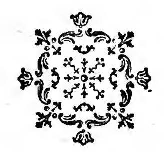
corre!... Il a donc cru me tromper par de feintes careſſes!.... Ah! *Chilpéric* ne ſera pas le ſeul qui aura ſenti la peſanteur de mon bras... *Sigebert*, tu ne poſſéderas tranquillement *Cécile*, qu'après m'avoir percé le cœur.

Soudain il retourne au palais, & trouve moyen de pénétrer juſqu'au cabinet du Roi. *Sigebert*, lui dit-il avec des yeux étincelans où ſe peignoient tour-à-tour la fureur, la jalouſie & le déſeſpoir; as-tu donc oublié que nos aïeux étoient égaux? Tant que tu as rempli tes devoirs de Roi, tu n'as pas eu de ſujet plus fidèle que *Lhincorre;* tu les oublies, & moi j'oublie les miens. Rends-moi *Cécile*, ou conſens à ce que l'honneur doit t'inſpirer ainſi qu'à moi. J'accepte le défi, répondit avec tranquillité *Sigebert* : trouvez-vous demain avant le jour dans l'allée ſombre qui touche à l'aîle de mon palais, vous m'y verrez les armes à la main. *Lhincorre*, en frémiſſant de rage, ſe retire : il paſſe le reſte de la journée dans une affreuſe agitation; il attend la nuit avec impatience, & ſes ténébres ne font qu'irriter ſes ennuis. L'heure s'avance cependant : il vole au rendez-vous... Quelle eſt ſa ſurpriſe de n'y trouver perſonne! Quoi! s'écria-t-il, après m'avoir enlevé *Cécile*, le Roi ſeroit-il bien aſſez lâche pour manquer au rendez-vous qu'il m'a donné lui-même! chaque

nſtant redouble ſon inquiétude... Tout-à :oup il voit briller un flambeau ; ſa lumière ui fait diſtinguer le Roi ſuivi de quatre Seigneurs. Il entend une voix, c'eſt celle le *Sigebert* qui s'écrie : Le voilà, c'eſt ui-même, ſaiſiſſez-le. Ah ! traître, reprend *Lhincorre*, en mettant la main ſur ſon ;pée... Il n'acheve pas, on l'entoure, il éſiſte en vain, on le déſarme, on le raîne malgré ſes cris & ſes efforts juſques u palais... Où le premier objet qui frappe a vûe, c'eſt *Cécile*, vêtue des plus riches parures & qui s'élance dans ſes bras.

C'eſt ainſi que je veux me venger, lui lit *Sigebert*. Ceſſez de vous plaindre, *Lhincorre ; Cécile* vous eſt fidelle. Je ſçavois votre amour pour elle ; mais j'ignorois qu'il ût ſi violent : ce que vous avez oſé, m'en ournit une preuve à laquelle je fais gloire le me rendre ; & je vous dois trop d'ailleurs pour ne pas vous ſacrifier des ſentimens auſſi involontaires que ſecrets, dont e ceſſe de rougir, puiſque c'eſt à vous eul que je les confie. Venez, belle & vertueuſe *Cécile ;* recevez votre époux de na main, & donnez-lui la vôtre : c'eſt e prix que vous méritez tous deux. Vous, *Lhincorre*, rendez-moi votre amitié, & contribuez à ma félicité, ainſi qu'à celle le mes Peuples, en devenant mon premier niniſtre. *Cécile & Lhincorre* comblés de oie, ne purent d'abord témoigner au Roi

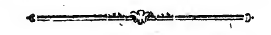
leur reconnoiſſance que par leurs larmes. Le Roi fit lui-même les frais de la nôce. La faveur de *Lhincorre* augmenta toujours, & *Cécile* ne ceſſa point d'être chère à *Brunehaut.* Ils vécurent long-temps l'un & l'autre; & aux tranſports fougueux de l'amour le plus vif, ſuccéda dans la ſuite la douceur d'une tendre & ſolide amitié.





LES DEUX PRIX,

Conte tiré d'un Manuſcrit Grec.



LA Theſſalie eſt le véritable Elyſée de la Grece, le ſéjour du repos & des plaiſirs. La Nature n'y paroît que ſous l'extérieur le plus ſéduiſant : elle y ſeme avec profuſion les riches tréſors qu'elle n'étale ailleurs qu'avec réſerve. Jupiter ſe plaît ſur la cime du mont Olympe ; Minerve, parmi les rochers de l'Attique ; Diane, au ſein des forêts de l'Élide ; Mars, dans les plaines de la Thrace ; Vénus, dans les boſquets de Cythère, & l'Amour dans les délicieux vallons de Tempé. Jamais ces beaux lieux ne retentiſſent que du ſon paiſible des flûtes & des muſettes : jamais le Pénée, qui arroſe la Theſſalie, ne vit ſur ſes bords que des amants fortunés.

Therſandre & *Doris* l'étoient l'un & l'autre. Chaque jour, l'Aurore les voyoit aux pieds d'un autel dédié à l'Amour. Voici les vœux qu'ils adreſſoient à ce Dieu, leur unique maître :

» Souverain de notre ame, arbitre du » bonheur de nos jours, daigne en remplir » tous les inſtants. Ceux qui ne te ſeroient

» pas consacrés seroient perdus pour nous ;
» ceux dont tu disposes sont les seuls dont
» nous jouissons. Fais que *Doris*, disoit
» *Thersandre*, n'écoute jamais aucun des
» rivaux que sa beauté m'attire. Fais que
» *Thersandre*, disoit *Doris*, me trouve
» toujours plus belle que toutes mes ri-
» vales ; & tous deux ajoutoient ensemble :
» Fais que nous méritions de servir de mo-
» dèle aux amants qui doivent naître après
» nous ».

Thersandre & *Doris* avoient de quoi se rassurer contre l'inconstance. La Thessalie entière n'offroit rien d'aussi parfait que ce jeune couple. On eût dit que la nature, en les formant, avoit prévu les desseins de l'Amour : On eût dit que l'Amour, en les unissant, n'avoit fait qu'obéir à la nature. *Doris* n'en étoit qu'à son troisième lustre. Aux grâces touchantes & ingénues de cet âge, elle unissoit les charmes séduisants d'une beauté accomplie. L'éclat du lys & de la rose le céde à l'éclat de son teint. L'astre de Vénus brille moins au milieu de la nuit, que les yeux de *Doris* au milieu du jour, ses regards passent jusqu'à l'ame ; son doux sourire semble l'appeller ; toute sa personne est animée par les grâces. Les plus belles Thessaliennes évitent sa rencontre ; elles ont soin sur-tout d'en préserver leurs amants. Il est difficile de la voir, & de rester fidèle à toute autre.

Mais *Doris* ne vouloit de fidélité que dans *Therſandre :* c'étoit à lui ſeul qu'elle vouoit plaire, c'étoit lui ſeul qui pouvoit la ixer. *Doris* jettoit-elle les yeux ſur le riſtal des fontaines? c'étoit pour y voir i ſes charmes avoient toujours de quoi aptiver *Therſandre. Doris* cueilloit-elle les fleurs ſur les rives du Pénée? C'étoit ›our en orner *Therſandre*, ou pour s'en ›arer à ſes yeux.

Le jeune Theſſalien répondoit à tant d'aıour par un amour égal, un amour qui e pouvoit ni diminuer ni s'accroître. Sa üe occaſionnoit mille infidélités ; ſon œur n'étoit le complice d'aucune. Abſent e *Doris*, il ne deſiroit qu'elle, avec elle ne deſiroit plus rien. L'un & l'autre ıyoient les lieux trop fréquentés ; mais s les fuyoient enſemble. Ceux où ils pouoient être ſeuls étoient toujours ceux qui :s charmoient davantage. En vain, diſoit *'herſandre* à *Doris*, en vain la blonde Iſıene & la brune Zirphé s'égarent-elles ›uvent de leur route, & ſe trouvent, ›mme par haſard, ſur la nôtre ; leurs harmes ne peuvent arrêter mes regards ; : ne les apperçois que pour mieux ſentir ›mbien elles vous cédent ; je les fuirois, elles avoient quelque choſe à vous diſuter.

Un ſeul point troubloit la félicité de :s deux amants. Ils ne pouvoient être unis

par les nœuds de l'hymen, qu'après une cérémonie consacrée par l'usage & les loix du pays. Elle se renouvelloit tous les ans, & ce temps étoit prochain. Elle consistoit à couronner de myrthes & de fleurs la plus belle des Thessaliennes, & le Thessalien le mieux fait : elle consistoit surtout à unir pour jamais le couple couronné ; union que n'avoit pas toujours précédé celle des cœurs, & qu'elle ne suivoit pas toujours. Bien des fois l'Amour gémit de cet usage ; bien des fois cet usage rompit les desseins de l'Amour. *Thersandre* & *Doris* étoient ceux qui en devoient le moins redouter les suites ; cependant ils les redoutoient. La crainte l'emportoit en eux sur l'amour-propre. *Thersandre* n'osoit se flatter d'avoir le prix, & ne doutoit pas que *Doris* ne l'obtint. *Doris* croyoit déjà voir couronner *Thersandre*, & quelqu'une de ses rivales. Tous deux ainsi craignoient d'être bientôt séparés. En vain chaque Naïade offroit à la jeune Thessalienne un miroir propre à la rassurer ; elle ne s'y contemploit qu'avec défiance, elle se trouvoit moins belle de jour en jour : par la même raison, les charmes les plus médiocres dans toute autre lui sembloient devoir l'emporter sur les siens. C'étoit la première fois sans doute qu'une jeune beauté oublioit ses propres avantages, la première fois, sur-tout, qu'elle apprécioit trop ceux de ses rivales.

On a déjà vu que *Therſandre* jugeoit auſſi modeſtement de lui-même. Il eût voulu éloigner cette fatale cérémonie. Ce ſeroit, diſoit-il, retarder le triomphe de *Doris* : mais dois-je ſouhaiter que *Doris* triomphe, ſi je ne partage moi-même ſa victoire? Si cette victoire qui l'attend, doit pour jamais nous ſéparer? Peu s'en fallut qu'il ne regrettât que *Doris* eût tant de charmes. Il deſiroit qu'elle pût trouver des rivales, ou plûtôt qu'elle ne s'exposât point à la néceſſité de les vaincre. *Doris*, qui avoit les mêmes craintes, formoit en ſecret les mêmes vœux. Les ames de ces deux amants étoient d'accord, avant que leurs bouches ſe fuſſent expliquées. Ce fut *Doris* qui rompit le ſilence la première. Voici ce qu'elle diſoit à ſon amant qui l'écoutoit, l'admiroit & l'adoroit.

» Le jour approche, mon cher *Ther-*
» *ſandre*, ce jour où la jeuneſſe Theſſa-
» lienne doit accourir en foule aux Tem-
» ples de Vénus & d'Apollon. Bientôt vont
» ſe diſtribuer ces prix que la vanité ré-
» cherche, & que l'amour doit dédaigner.
» Votre victoire n'eſt pas douteuſe ; mais
» la mienne peut l'être, une de mes compa-
» gnes peut m'être préférée ; & vous-même
» alors ſeriez contraint de me la préférer. Ce
» dernier malheur eſt le ſeul que je redoute :
» ayons le courage de le prévenir. Peu m'im-
» porte que la Gréce entière me croie dé-
» pourvûe de charmes : je ne veux être

» belle qu'aux yeux de *Therſandre*. Je vais
» réjouir la jalouſe Dircé en publiant
» qu'une maladie ſubite a défiguré mes
» traits au point de me réduire à les ca-
» cher. Je ne crains pas de trouver d'in-
» crédules. Ah ! s'écria *Therſandre*, pour
» ſoupçonner un tel ſacrifice, il faudroit
» ſoi-même en être capable ; il faudroit
» avoir l'ame de *Doris*, il faudroit avoir
» ſon amour. Jugez de mes tranſports,
» ajouta-t-il en tombant à ſes genoux !
» Je le deſirois ce ſacrifice ; mais je n'oſois
» l'exiger : trop sûr de vos ſuccès, je dou-
» tois de plus en plus des miens. Le moin-
» dre de mes rivaux me ſembloit redou-
» table. Tout amour-propre ceſſe quand
» il s'agit de s'expoſer à vous perdre. C'en
» eſt fait ; nul hazard ne pourra plus nous
» ſéparer. Je vais feindre comme vous ;
» je vais ſuppoſer qu'un accident funeſte
» m'interdit les moyens d'aſpirer au prix.
» Eh ! quel autre prix pourroit me flat-
» ter, après celui que *Doris* m'aſſure ? »

Cette explication rendit le calme aux deux amans. Ils ne ſongerent plus qu'à effectuer leur projet. Le bruit courut dès le jour ſuivant, que *Doris* étoit ménacée de perdre la vûe. Cette nouvelle réjouit plus d'une belle Theſſalienne : telle qui auparavant n'oſoit pas même ſonger au prix, oſa dès-lors y prétendre & ſe le promettre. Peu importoit au plus grand nombre que leurs amants fuſſent préférés ; elle

n'ambitionnoient cette préférence que pour elles-mêmes ; elles ne craignoient pas d'épouser l'amant d'une autre. Quelques-unes redoutoient cet échange ; mais elles ne pouvoient se résoudre à n'en pas courir les risques : d'autres ne se persuadoient pas qu'il pût y en avoir ni pour elles ni pour leurs amants. La seule *Doris*, le seul *Thersandre*, s'aimoient assez pour ignorer tous leurs avantages : ils ne vouloient point faire dépendre du hazard un bonheur qui ne dépendoit que d'eux-mêmes. *Thersandre*, à son tour, prit des mesures pour s'exempter du concours. Il attaque un sanglier furieux, le tue ; mais il feint d'être lui-même fort blessé. Au bout de quelques jours, on publie par son ordre que cette blessure le prive pour jamais de l'usage d'un bras, & par la même raison du droit d'aspirer au prix. Cette nouvelle supposition trouve aussi peu d'incrédules que la première.

Alors on vit s'accroître & le nombre & l'espoir des concurrents. Nul d'entr'eux ne soupçonnoit le stratagême, tous avoient intérêt de ne point s'y opposer. Un seul néanmoins s'affligeoit de l'événement. Ce n'étoit point comme ami de *Thersandre*, c'étoit comme son rival. Il aimoit *Doris* qui ne l'avoit jamais favorisé d'un regard : mais tant de rigueur ne diminuoit ni ses espérances ni la bonne opinion qu'il avoit

de lui-même. Il se croyoit assuré du prix: il ne doutoit pas que *Doris* n'obtînt le même avantage sur ses rivales; *Doris*, par cette raison, ne pouvoit éviter d'être à lui. Ainsi raisonnoit *Eurilas*, c'étoit le nom du Thessalien présomptueux. Il attendoit avec la plus vive impatience le jour qui devoit éclairer son triomphe. Il apprit alors que *Doris* étoit forcée de renoncer au sien, qu'elle n'avoit plus droit d'y prétendre. A cette nouvelle, sa douleur surpassa de beaucoup son amour. Il aimoit *Doris* parce qu'elle étoit la plus belle des Thessaliennes; c'étoit sa beauté seule qu'il aimoit. Quelques agréments de plus dans une autre l'eussent arraché à la première. La source de son déplaisir étoit que *Doris* ne pût être ni effacée ni remplacée. Il trouva un autre sujet d'affliction dans la blessure de *Thersandre*, qu'il croyoit réelle. C'étoit une fleur de moins à sa couronne, une victoire assurée que la fortune lui enlevoit. L'amour-propre étoit l'unique source des desirs & des regrets d'*Eurilas*. Bientôt même il soupçonna que *Doris* & *Thersandre* pouvoient être d'accord, & feindre des maux qu'ils ne ressentoient pas. Ils craignent, disoit-il, d'être séparés, & c'est moi seul qui cause cette crainte. Alors il songe à vérifier ce doute, à prévenir le larcin qu'on prétend lui faire.

Il y avoit dans cette contrée un vieillard

iſſu de la race d'Eſculape, & qui avoit hérité de ſa ſcience. Les triſtes & nombreux accidents qui affligent l'humanité, ſembloient fuir devant lui. La confiance renaiſſoit à ſon approche, & cette confiance n'étoit point trompée. Ce fut lui qu'*Eurilas* voulut d'abord conſulter, & voici comment il raiſonnoit : Si *Therſandre* & *Doris*, diſoit-il, ſont entre les mains de ce vieillard, leur guériſon eſt preſque aſſurée : Si, au contraire, ils n'ont pas eu recours à lui, c'eſt qu'ils redoutent ſa pénétration. Il arrive chez *Eurimaque*, ainſi ſe nommoit l'héritier du Dieu d'Épidaure ; il lui parle de *Doris* & de *Therſandre*. Ce n'étoit pas la première fois que ces deux noms avoient frappé les oreilles d'*Eurimaque* ; mais ni *Therſandre*, ni *Doris* n'avoient jamais eu recours à ſon art : la nature avoit joint en eux les heureux tréſors de la ſanté aux dons brillants des grâces perſonnelles. *Eurimaque* s'attendrit au récit d'*Eurilas* : Je ſçais, lui dit-il, ce qu'on publie à la louange de ce jeune couple ; ſon double accident m'afflige. Puiſſe mon art lui être de quelque utilité ! C'étoit offrir à *Eurilas* une faveur qu'il s'apprêtoit à demander. Il détermine facilement le vieillard à le ſuivre : tous deux s'avancent vers la demeure de *Doris*.

Les deux amans s'applaudiſſoient de leur feinte. Ils jouiſſoient de l'erreur qu'elle

avoit causée ; ils se promettoient d'en jouir encore mieux par la suite. Après un régime & des secours simulés ; ils reprirent leur conduite ordinaire. Ils ne soupçonnoient pas qu'aucun Thessalien, qu'aucune Thessalienne osassent les contredire & cherchassent à divulguer leur secret : chaque jour ils se rendoient ensemble au sein d'un vallon paisible & isolé. *Doris* avoit les yeux couverts d'un bandeau, *Thersandre* lui servoit de guide, & lui-même avoit le bras soutenu par une écharpe ; mais l'écharpe & le bandeau ne restoient pas toujours attachés. Souvent *Thersandre* faisoit usage de ses deux mains pour presser les mains de *Doris*, pour la parer des plus belles fleurs que le Pénée voit éclorre sur sa rive. Souvent *Doris* attachoit sur *Thersandre* des yeux dont l'éclat brilloit au loin, & étoit bien propre à démentir le malheur dont elle se plaignoit. Que ne vous dois-je pas, lui disoit un jour *Thersandre ?* quel sacrifice ne me fait pas votre amour ? C'est peu de renoncer au prix qui vous est dû ; vous renoncez à l'honneur de passer pour belle, à l'avantage de le paroître : vous cédez l'empire de la beauté à celles qui ne devroient qu'embellir votre triomphe !... Mon cher *Thersandre*, interrompit *Doris*, le seul empire qui me flatte est celui que vous me donnez sur votre ame : qu'il me reste, je n'en desire,

je

je n'en regrette aucun autre. Ah ! s'écria l'amoureux Theſſalien, préſumez-vous qu'il ſoit en mon pouvoir de vous l'ôter ? qu'il ſoit même au vôtre de la perdre ? *Doris* régnera ſur tous ceux qui l'appercevront : elle ne ſçauroit fuir un regard ſans renoncer à une victoire. Que l'Amour en ſoit loué, reprenoit *Doris*, j'aime ſes dons pour vous les offrir ; je regretterois de vous offrir moins. Vous-même, mon cher *Therſandre*, vous-même ne faites-vous pas pour moi ce que je fais pour vous ? Vos ſacrifices égalent ou ſurpaſſent les miens : puiſſe votre ſatisfaction égaler la mienne ! A ce dernier diſcours, *Therſandre* ne répondit que par des tranſports ; langage toujours expreſſif chez les vrais amans. Non, ajouta-t-il, mon bonheur tel qu'il eſt, ne peut s'accroître : nul autre ſoin ne peut le troubler. Soyons heureux pour nous-mêmes ; laiſſons à d'autres le vain deſir de faire des jaloux.

Ce fut au milieu d'un pareil entretien qu'*Eurilas* les ſurprit, ſans en être lui-même apperçu. Ils n'étoient point ſur leurs gardes : les ſoupçons d'*Eurilas* furent confirmés. Il étoit trop vain pour témoigner un violent dépit ; il ne le fut pas encore aſſez pour paroître tranquille. *Eurimaque* arriva quelques inſtans après lui. Voyez, dit-il au vieillard, voyez ces deux amans ; ils n'ont beſoin ni de mes ſecours, ni des

vôtres. L'Amour dans cette contrée est fécond en prodiges : c'eſt lui, ſans doute, qui vient d'opérer une ſi belle cure. Tandis qu'il parloit ainſi, *Therſandre* & *Doris* continuoient à n'être occupés que d'eux-mêmes : ils ne voyoient ni *Eurilas* ni *Eurimaque*. Ce fut *Therſandre* qui les apperçut le premier. Il ſçut modérer ſa ſurpriſe, il ſçut même prévenir *Doris* à temps du parti qu'elle devoit prendre. C'étoit de paroître ne rien voir. Tous deux ignoroient la profeſſion d'*Eurimaque*, & combien il étoit difficile d'échapper à ſes lumières. *Eurilas* étoit celui qu'ils craignoient le plus. Cependant l'un & l'autre témoin avançoient toujours. Ils arrivent. Le bras de *Therſandre* a déjà repris l'écharpe : *Doris* les regarde, mais ſans qu'aucun ſigne annonce qu'elle les apperçoit. Telle Pigmalion vit d'abord ſa ſtatue, avant que l'amour l'eût animée en ſa faveur, telle parut *Doris* aux yeux d'*Eurilas* & d'*Eurimaque*. Mais la mépriſe ne pouvoit être longue. Le regard de *Doris* pour être immobile n'en étoit pas moins perçant. Le ſoleil qu'aucun nuage ne voile à nos yeux, ne peut nous dérober ſes rayons : il nous échauffe malgré lui-même. Non, s'écria *Eurilas*, de ſi beaux yeux ne peuvent être inutiles à *Doris*, ils ont trop de pouvoir ſur les nôtres ! ils font trop ſentir à notre ame leur vive & douce influence ! Vous en parlez comme un amant,

lui dit *Eurimaque*, & cette manière de voir a ſon mérite : la mienne, d'ailleurs, s'accorde avec la vôtre. Non, belle *Doris*, pourſuivit-il, vous n'êtes point privée de l'uſage de vos yeux. C'eſt ce qu'éprouveroient & atteſteroient en vous voyant tous les Theſſaliens; c'eſt ce qu'affirme de plus ici un deſcendant, un ſucceſſeur d'Eſculape.

Ces derniers mots firent trembler & *Doris* & *Therſandre*. Ils reconnurent *Eurimaque* : ils virent qu'une plus longue diſſimulation ſeroit inutile. Eh ! comment pouvoir lui en impoſer ? Les maux réels ne lui réſiſtoient pas; des maux ſuppoſés lui pourroient ils faire illuſion. Un autre motif excitoit encore le zèle du vieillard : il étoit du nombre des juges auxquels *Therſandre* cherchoit à ſe ſouſtraire. Il croyoit Apollon même outragé par ce deſſein. » Jeune homme, dit-il à *Therſandre*, apprends » à faire un autre uſage des faveurs que » la nature & les dieux t'ont bien voulu » départir : apprends que les maſquer, c'eſt » les méconnoître; c'eſt te montrer ingrat » envers ceux à qui tu les dois. Ta modeſtie eſt un crime. Allez, pourſuivit-il, » en s'adreſſant au jeune couple, allez diſputer ou plûtôt recevoir le prix qui vous » attend. Pourquoi vous refuſer à un triomphe certain ? Voit-on l'aigle fuir le ſoleil, & les colombes le char de Vénus » ? Ce diſcours ſi flatteur pour *Therſandre*,

devoit peu flatter *Eurilas* : mais ſa vanité le raſſuroit. Il jugea qu'*Eurimaque* ſe connoiſſoit mieux en infirmités, qu'en agrémens : lui-même exhorta ſon rival à mettre à profit les conſeils du vieillard. Il fallut que les deux amans s'y déterminaſſent ; mais ils ne le promirent qu'en ſoupirant. Leur amour gémiſſoit de ſe compromettre ainſi, leurs craintes ſe renouvelloient. En même temps s'évanouiſſoient les eſpérances de la jeuneſſe Theſſalienne. Tels à l'aſpect du Phénix, les autres oiſeaux reconnoiſſent leur infériorité. Ils l'entourent dans un profond ſilence, & ceux qu'enorgueilliſſoit l'éclat de leur plumage, perdent toute leur fierté en contemplant le ſien.

Le ſeul *Eurilas* n'avoit rien perdu de ſa préſomption : il eût voulu pouvoir hâter le jour du couronnement. Ce jour enfin arriva, & *Doris* & *Therſandre* frémirent. *Doris*, dans ce moment, trouvoit que la nature avoit bien peu fait pour elle. Ce fut la première fois qu'elle ſoupçonna que l'art pouvoit être employé : ce fut même à regret qu'elle n'en fit point uſage. L'onde juſqu'alors lui avoit tenu lieu de miroir : pour cette fois, elle y en joignoit un artificiel. Ses yeux conſultoient l'un & l'autre avec inquiétude : ni l'un ni l'autre ne les ſatisfirent. Jamais *Doris* ne s'étoit moins plû à elle-même; jamais elle n'eſpéra moins plaire aux yeux d'autrui. *Thérſandre* étoit

dans la même ſituation, avoit les mêmes craintes pour lui-même. Il vit *Doris*, il fut ébloui. Le crainte de paroître moins belle ſembloit ajouter à ſa beauté. Ah! lui dit-il, votre triomphe n'eſt que trop certain! quelle rivale pourroit le balancer? La couronne eſt à vous; mais, hélas! dès ce moment peut-être ceſſez-vous d'être à moi! Non, répliqua *Doris*, la victoire que *Therſandre* me promet eſt le ſeul moyen de me conſerver à lui. La ſienne eſt aſſurée. Puiſſe mon triomphe n'être pas plus douteux!... *Doris*, interrompit vivement *Therſandre*, vous outragez la nature qui épuiſa ſes plus riches dons en votre faveur. Quel tribunal pourroit n'en être pas frappé? Ce ſont, il eſt vrai, des femmes qui vous jugent; mais vous leur êtes trop ſupérieure en attraits, pour exciter leur jalouſie. Voit-on l'aſtre de la nuit rien diſputer à celui du jour? Ecoutez-moi, *Therſandre*, reprit *Doris* : j'ignore ſi mes avantages ſont tels que vous les appréciez; j'ignore le ſuccès qui m'attend; mais ſi la déciſion du tribunal m'eſt contraire; ſi même, par quelque injuſtice, elle pouvoit ne t'être point favorable, crois que je ne ſurvivrois point au malheur d'être à quelque autre qu'à toi. Ah! s'écria l'amoureux Theſſalien, je jure par Apollon & tous les dieux de l'Olympe, que s'il faut aujourd'hui me lier à tout autre objet que *Doris*, la mort au même inſtant

brisera ma chaîne; je préférerai le trépas à cette infortune.

Doris versoit des larmes en écoutant *Thersandre*, & *Thersandre* étoit hors de lui-même. On vint les séparer : on leur annonça que l'heure de se rendre au temple étoit venue. Quel moment! quelle épreuve! Il fallut pourtant obéir. Déjà une foule immense occupoit les avenues de l'un & de l'autre temple, sur-tout du temple de Vénus. Déjà les plus belles Thessaliennes y accouroient avec cet empressement que donne le desir d'une victoire flatteuse & brillante. La blonde *Isménè*, s'avança la premiére. Ses regards avoient la douceur des rayons de l'aurore, ses traits plus d'agrémens que de régularité. On l'eût prise pour une Grace, mais on ne l'eût jamais prise pour Vénus. La brune *Zirphé* parut ensuite. Sa taille & sa démarche sont celles d'une nymphe; son œil lance les feux brûlans du midi. Il n'échauffe pas, il consume. *Zirphé* a l'art de faire naître des desirs; mais rarement elle inspire l'amour. On cherche à la vaincre, plûtôt qu'à lui plaire. *Dircé* eût voulu dévancer les deux premières. Son foible est de vouloir dominer par-tout. On ne dira point qu'elle manque de beauté, on ne dira pas que *Dircé* soit belle. Son air impérieux nuit à ses agrémens; il effarouche le timide essaim des Graces. Jamais *Dircé* ne marche en leur compagnie.

On la prendroit pour l'altière Junon qui vient, non pas disputer, mais exiger la pomme. Une foule d'autres Thessaliennes s'empressoient de paroître. Leurs charmes réunis, mais presque tous différens, offroient la douce & riante variété des fleurs d'un parterre.

Doris n'arriva que la dernière. Tous les yeux, tous les cœurs volerent à sa rencontre. Tous furent éblouis, tous furent émus. On douta si ce n'étoit point Vénus elle-même qui alloit présider en personne dans son temple. On vit les plus belles des aspirantes rougir, pâlir à l'aspect de *Doris*, jetter un coup d'œil inquiet, tantôt sur elle, tantôt sur le tribunal qui devoit apprécier leurs charmes. On vit ce même tribunal étonné qu'une même personne réunît tant d'attraits, donner de subites marques d'admiration qui valoient bien un jugement approfondi.

Cependant la cérémonie commença. Elle consistoit dans l'examen scrupuleux des charmes de chaque aspirante. Là, nulle d'entre elles ne pouvoit recourir aux prestiges de l'art. Pour paroître belle, il falloit l'être, il falloit même l'être dans toute sa personne. Une tête plus qu'humaine entée sur un corps défectueux, une taille divine dépourvûe de la blancheur & de l'embonpoint suffisant, telles autres perfections accompagnées de certains défauts, ne donnoient aucun droit

au prix. Il n'étoit dû qu'à celles envers qui la nature s'étoit montrée en tous points libérale. Plus d'une fois, cependant, il avoit fallu adoucir la rigueur de cette condition; quelquefois on avoit pû s'y conformer. On le pouvoit dans cette circonſtance, bien plus que dans aucune autre. C'étoit dans le ſanctuaire même du temple que s'achevoit l'examen. Chaque beauté y parut ſans voile, chaque défaut put être apperçu. Rien ne pouvoit en impoſer aux yeux des juges; rien ne leur en impoſa. Toutes ces jeunes Theſſaliennes avoient eu part aux dons de la nature, mais ils différoient dans preſque chacune d'elles. Aux unes, elle prodigua les charmes que l'uſage laiſſe en proie aux regards : aux autres, elle départit ceux qu'il oblige de cacher. Leurs perfections réunies euſſent produit une beauté ſans défaut; nulle d'entre elles ne pouvoit prétendre à ce titre. Nulle, c'eſt trop dire. *Doris* fit voir en elle ſeule, tout ce que ſes rivales ne poſſédoient qu'en commun.

Il y avoit dans le ſanctuaire une ſtatue de la déeſſe. Le célébre *Phidias* en fut l'auteur. Il employa pour l'achever toutes les reſſources de ſon art, toutes celles que lui offroit la nature. Les plus rares beautés de toute la Gréce lui ſervirent de modèle : mais, en ce moment, l'on crut qu'il n'avoit eu d'autre modèle que *Doris*. Recevez cette couronne, lui dit la grande Prêtreſſe

au

au bruit des acclamations des autres juges, régnez ſur toutes vos compagnes. Elles ne doivent point en murmurer. On peut vous céder l'empire de la beauté, ſans renoncer à l'honneur d'être belle. Qui le croira ? Les rivales mêmes de *Doris* applaudirent à ſon triomphe. Il eſt un point de ſupériorité qui en impoſe à l'envie même. La jalouſe *Dircé* l'éprouva : elle accourut, elle vint la première offrir ſon hommage à *Doris*. Mais *Doris* ne jouiſſoit pas encore de ſa victoire. Une crainte nouvelle agitoit ſon ame. Elle n'oſoit douter que *Therſandre* n'obtînt le Prix ; elle n'oſoit ſe promettre qu'il l'obtînt. La brigue pouvoit l'en priver, ſes juges pouvoient ſe méprendre ; & dès-lors quel malheur pour elle-même d'avoir été préférée ! On jugeoit ſon deſtin digne d'envie ; & elle craignoit d'envier bientôt celui de ſes rivales. Cependant on la couvre d'une robe flottante & légère, telle que la portoit Vénus lorſqu'elle s'offrit pour la première fois aux regards d'Adonis. Mais Vénus y parut ſans voile, & *Doris* ne devoit paroître que voilée aux yeux de celui qu'une victoire pareille à la ſienne alloit rendre ſon époux. Lui-même ne devoit l'aborder que couvert de l'armure qu'il venoit d'obtenir. Ce double uſage ſubſiſtoit depuis l'origine des *Prix*. On vouloit par-là nourrir juſqu'après l'hymen une incertitude fâcheuſe, mais utile. Souvent elle ſuſpendit

la joie : souvent elle prévint la résistance.

L'autel où devoit être uni le couple victorieux, étoit placé au milieu d'un avenue qui conduisoit d'un temple à l'autre. Une symphonie mélodieuse fut le signal pour s'y rendre. *Doris* frissonna de nouveau. On la conduisoit en triomphe ; mais ses pas chanceloient : on l'eût prise pour une victime dévouée à la colère de Diane, plûtôt que pour une favorite de Vénus. De son côté, le vainqueur approchoit, conduit par les Prêtres d'Apollon. Une foule immense de spectateurs contemploit cette cérémonie. On chanta les hymnes de la Déesse & du Dieu qui présidoient à ces mystères. Vénus y étoit peinte, Apollon y étoit peint. Tel est *Thersandre*, disoit *Doris*, en admirant le dernier tableau, tel est *Thersandre ;* pourroit-il n'être pas couronné ? Mais envain ses regards perçoient le voile qui la couvroit ; en vain cherchoit-elle à démêler les traits de l'époux qu'elle alloit se donner : la visière de son casque entièrement baissée trompoit toutes ses recherches. Elle crut voir, cependant, les yeux du jeune Thessalien occupés du même soin qui l'occupoit elle-même : c'étoit avec aussi peu de succès d'une part que de l'autre.

Alors la grande Prêtresse de Vénus, & le chef des Prêtres d'Apollon, firent approcher le jeune couple jusqu'au bord de l'autel. On ne leur demanda point s'ils

vouloient être unis : l'uſage leur en faiſoit une loi irrévocable. Le grand Prêtre joignit leurs mains ; la Prêtreſſe les enchaînoit avec des fleurs ; le peuple formoit des vœux pour leur félicité. Eux-mêmes cependant n'oſoient encore ſe la promettre. Ce qu'ils éprouvoient ne peut ſe décrire. La main de *Doris* trembloit dans celle du jeune Theſſalien : il lui parut n'être pas moins agité. Hélas ! diſoit intérieurement *Doris*, quelle ſituation peut ſe comparer à la mienne ? Peut-être m'uniſſai-je à *Therſandre* ? Peut-être deviens-je la conquête ou d'*Eurilas* ou de quelque autre : ce moment décide pour jamais ou de mon bonheur ou de mon infortune. J'ignore ce qu'il me réſerve, & je n'oſe ni témoigner trop d'empreſſement, ni marquer trop de répugnance. *Doris* balançoit encore, & déjà elle n'étoit plus libre : déjà elle avoit un époux ſans le connoître, ſans en être connue. Mais ce myſtère alloit enfin s'éclaircir. *Doris* attendoit ce moment avec agitation, avec effroi. Il alloit décider de ſon bonheur, & même de ſa vie : car elle étoit réſolue de ne point ſurvivre au malheur d'être ſéparée de *Therſandre*, au malheur d'être à tout autre qu'à lui.

Il lui reſtoit à ſubir un autre uſage. Il falloit que ſon époux détachât le voile qui la déroboit à ſes yeux : il falloit qu'elle même, enſuite, le dépouillât de ſon caſ-

que. Le ſilence dans cette occaſion devoit continuer de part & d'autre. Le Theſſalien leve le voile, jette un cri involontaire, & tombe aux pieds de *Doris* : mais *Doris* étoit hors d'elle-même ; *Doris* ne diſtingua point ces accens inarticulés. Etoit-ce la voix de *Therſandre*? Etoit-ce la voix de quelqu'un de ſes rivaux? L'attitude par elle-même annonçoit de l'amour ; mais combien d'autres que *Therſandre* ont paru l'aimer ! elle héſitoit, elle trembloit, en dénouant les liens du caſque ; ſon œil regarde & craint de voir ; ſes mains n'oſent preſque achever leur ouvrage. C'en eſt fait cependant : le caſque eſt enlevé, le ſort de *Doris* eſt éclairci : elle ſuffit à peine aux mouvemens qui l'agitent ; elle tombe, elle ſe jette dans les bras de ſon époux. C'étoit *Therſandre*. A cette vûe, tous les ſpectateurs pouſſent des cris d'acclamation : chacun applaudit au choix des juges, au ſort des deux amans. Les rivaux mêmes de *Therſandre* n'en murmurent pas, tant ce jeune couple ſemble fait pour n'être point ſéparé. Le ſeul *Eurilas* en jugeoit autrement ; mais l'amour-propre étouffoit ſes plaintes. Sa manière d'aimer écartoit ſes regrets : il attendoit tout de lui-même, & ſe trompa toujours dans ſon attente. *Therſandre* & *Doris*, au contraire, eſpéroient tout l'un de l'autre, & leur eſpoir ne fut jamais trompé.

LE BONHEUR.

Depuis quelque temps j'avois ſans ceſſe l'eſprit agité de penſées vaines; j'étois dégoûté de l'état de Philoſophe, qui me paroiſſoit trop peu reſpecté dans Athènes. Autrefois nous étions un objet de vénération, & ſouvent nous ne ſommes plus qu'un objet de ridicule. Il fut un temps où les plus grands Rois s'empreſſoient à nous appeller dans leurs cours : quelquefois ils eſſuyoient nos refus, & ces refus augmentoient l'eſtime qu'ils avoient pour nous & leur envie de nous poſſéder. Ce temps n'eſt plus : ils ne tirent plus aujourd'hui d'Athènes, que des mimes, des joueurs de flûte & des ſaltinbanques. Tantôt la fortune me tentoit, & d'autres fois c'étoient les honneurs. *Jupiter*, toujours attentif à m'éclairer, m'envoya *Mercure* qui me parla en ces termes: » Tu es mécontent de ton ſort, *Ariſtobule*, » & tu crois qu'il en eſt de plus digne d'envie que le tien. *Jupiter* m'envoie te tirer » d'erreur : tu verras des hommes de toutes » les conditions, & tu les verras tous malheureux. Suis-moi «.

Je le ſuivis dans une vaſte plaine, où je vis une foule innombrable. » Conſulte tous

» ces hommes divers, me dit *Mercure :* s'il
» en eſt un dont tu deſires la deſtinée, tu
» n'as qu'à la demander à *Jupiter ;* il a pro-
» mis de te l'accorder «.

Je me mêlai dans la preſſe ; je vis un homme vêtu d'une longue robe où l'or & l'argent brilloient à l'envi, & étoient effacés par la beauté du travail. Oh ! m'écriai-je, *Mercure* dira tout ce qu'il voudra ; mais aſſurément voilà un homme dont je vais demander à *Jupiter* de partager le ſort. Je m'avançai vers lui. Oſerois-je vous demander, lui dis-je, quel eſt votre état ? Je juge, à vous voir, que vous êtes bienheureux..

» Ah ! s'écria-t-il, en levant au Ciel des
» yeux mouillés de larmes, il n'eſt pas ſur
» la terre d'homme ſi malheureux. Je ſuis
» un des plus riches Marchands de Tyr, &
» j'étends mon commerce dans toutes les
» Parties du Monde : jamais Miniſtre n'a
» tant appauvri ſa Nation, que j'ai enrichi
» la mienne. Mon cœur ſeul avoit encore
» des beſoins, & demandoit à être rempli.
» Je connus une jeune fille des plus aima-
» bles & des moins riches de Tyr : je l'a-
» dorai, elle m'aima, je l'épouſai ; je fis ſa
» fortune, & elle fit mon bonheur. Qu'elle
» étoit bien digne de mon amour ! Douce,
» prévenante, toujours égale, elle ſuppor-
» toit avec patience toutes mes inégalités.
» Avois-je quelque chagrin ? Elle le parta-

» geoit dans le fond de son cœur; mais elle » avoit l'art de cacher sa tristesse pour dis- » siper la mienne. Si j'avois quelque sujet » de joie, cette joie redoubloit par celle que » je lui voyois éprouver. Elle me donna » trois fruits de notre union : une fille, » deux fils, douce consolation que je me » promettois pour ma vieillesse. Leur esprit, » leur caractère, leurs graces, leur noblesse, » les faisoient distinguer parmi toute la jeu- » nesse de Tyr. Que j'étois heureux alors! » Les Dieux mêmes pouvoient me porter » envie; mais qu'ils accorderent à mon bon- » heur peu de durée! Je commençai par » perdre mon épouse. J'étois auprès de son » lit, les yeux inondés de larmes, elle me » prit la main, elle la serra d'une main » foible : Console - toi, cher époux, » tu ne me perds pas toute entière; je te » laisse des enfants qui te rappelleront sans » cesse cette épouse que tu aimois. Em- » brasse-moi, cher époux; embrasse-moi » pour la dernière fois, & que j'expire dans » cet embrassement. Adieu, je vois que tu » m'aimes toujours, je meurs contente ". A ces mots, elle expira.

Le Tyrien interrompit souvent son récit, que ses sanglots l'empêchoient de poursuivre. Enfin il reprit ainsi son discours :

» M'appellerez - vous encore heureux ? » Mais vous ne sçavez pas toutes mes in- fortunes. La mort avoit étendu sa faulx

„ sur ma famille entière : le coup qui me „ ravit mon épouse n'étoit que le premier „ de ses coups ; je perdis bientôt après „ l'aîné de mes fils qui venoit de finir avec „ succès les premiers exercices de la jeu- „ nesse. Son frere me consola de sa perte, „ autant que je pouvois être consolé. Il „ s'embarqua pour transporter les marchan- „ dises du midi dans les climats glacés du „ septentrion. Je le vis partir en trem- „ blant ; mon cœur se serra, je l'embrassai „ mille fois, je le baignai de mes larmes. „ Vingt fois je lui dis que les vents étoient „ favorables, qu'il falloit nous séparer : „ vingt fois je le retins encore. Il partit „ enfin, & je perdis bientôt de vûe son „ vaisseau qui voloit sur les ondes. Je ne „ fus pas long-temps à apprendre que le „ vaisseau avoit péri avec tous ceux qu'il „ portoit.

„ Il ne me restoit plus que ma fille ; je „ la mariai au fils d'un négociant de mes „ amis, jeune homme riche, aimable & „ plein de mérite. Le jour des nôces, elle „ mangea d'un fruit qu'avoit touché sans „ doute un animal vénimeux, elle expira „ dans mes bras & dans ceux de mon gen- „ dre. Quel sort que le mien ! Il faut être „ époux & père, pour sentir toute l'amer- „ tume de mon cœur „. L'infortuné Ty- rien se retira à l'écart pour se livrer tout entier à sa douleur.

Je rencontrai ensuite un homme couvert d'un manteau de pourpre. Je lui demandai avec modestie qui il étoit : Je suis Roi, me répondit-il avec fierté. Vous êtes donc bien content de votre sort, lui dis-je, car je crois qu'on doit être bienheureux, quand on est Roi. „ Je changerois mon „ état, reprit-il, contre celui du dernier de „ mes sujets ; je suis un des plus puissans „ Souverains du monde, car je régne sur „ les Perses : mais vous ne sçavez pas ce „ que c'est que de régner. Ou l'on est in- „ digne d'être assis sur le trône, ou l'on „ porte réunis dans son cœur les malheurs „ de tous ses sujets. On voudroit avoir la „ paix, & il faut faire la guerre : on vou- „ droit voir ses peuples fortunés, & l'on „ est obligé souvent de contribuer à leur „ infortune. La nécessité cruelle nous en- „ leve quelquefois leur amour ; &, après „ avoir passé nos jours dans les travaux, „ nous mourons sans leur laisser de regrets. „ Hommes privés, que votre obscurité est „ digne d'envie !

Après ce Roi, marchoit un grand homme pâle & desséché par un travail opiniâtre; il me prévint : » Je vois, dit-il, » que votre manie est d'arrêter & d'inter- » roger tout le monde. Je suis le premier » Ministre du Roi que vous venez de quit- » ter ; c'est-à-dire, qu'après lui, je suis » le plus malheureux de tous les hommes.

» Je fais ce que je peux, mais combien » d'inconvéniens ſont attachés aux projets » les plus utiles ! On croit les avoir conſi- » dérés ſous toutes leurs faces : une ſeule » eſt échapée, & c'eſt une ſource de mal- » heurs. On fait le mal en voulant faire » le bien, & quelque fois ce bien même » ne peut être produit que par un mal » néceſſaire. Je travaille le jour & la nuit, » je me tue ; mais puis-je faire ce qui » n'eſt poſſible qu'aux immortels, rendre » un état parfaitement heureux ? le peuple » qui m'accuſe de tout, me déteſte, & » mon Prince ne m'aime guères. D'un cô- » té, je crains la diſgrace ; de l'autre, le poi- » ſon, l'aſſaſſinat. Ma ſanté ſe perd, je » maudis le métier cent fois par jour ; & » cependant je mourrois de douleur, ſi » mon Prince m'obligeoit à le quitter. »

Je vis un Général d'armée, couvert de bleſſures, blanchi ſous les armes, & décoré de toutes les marques que ſon Roi avoit accordées à ſon courage. Je le félicitois ſur ſon bonheur ; il jouiſſoit, lui diſois-je, d'une réputation éclatante, & de la reconnoiſſance de ſes concitoyens qu'il a défendus contre les ennemis. . . . .
» Ecoutez-moi, interrompit-il, & ne » précipitez pas votre jugement. J'ai em- » braſſé dès ma jeuneſſe le parti des ar- » mes, & dès ma jeuneſſe je m'y ſuis diſ- » tingué. Je ſuis parvenu de bonne heure

» aux premiers emplois : toujours plein » de zèle pour mon Prince, & toujours » persécuté par mes envieux, je servois » mon Roi ; & tandis que je prodiguois » mon sang, les oisifs de la cour cher- » choient à me perdre. Le peuple, tran- » quille dans les villes, veut être notre » juge. Si j'amusois l'ennemi pour le » détruire en détail, on m'accusoit de foi- » blesse & d'irrésolution : si je le battois, » on disoit que j'avois négligé mes avan- » tages, & que j'aurois pû le détruire. » Que je revinsse à la Cour, j'y étois re- » çu avec froideur ; les Princes ne sçavent » des services de leurs Généraux, que ce » qu'il est impossible de leur cacher. Un » lâche qui les flatte est mieux accueilli » qu'un brave homme qui les sert. Enfin, » j'ai eu à combattre dernièrement un Gé- » néral qui a les mêmes lumières, le mê- » me courage que moi : nos troupes étoient » égales par le nombre & par la valeur ; » il falloit bien qu'un des deux partis fût » vaincu, la fortune pouvoit seule déci- » der : elle se déclara contre moi, & » après une vigoureuse résistance, je fus » défait. Je passe à présent dans ma patrie » pour le dernier des Généraux, je suis » déshonoré, & je n'attends qu'une ba- » taille où je puisse me faire tuer. »

Après ce Capitaine vint un voluptueux Sybarite : la mollesse étoit peinte sur son

visage. Je crus que le bonheur accompagnoit un homme qui comptoit ses instans par des plaisirs, il me détrompa en ces termes : » Vous voulez juger de ce que vous » ne connoissez pas ; non je ne suis point » heureux ; tantôt je veux quitter une maî- » tresse le soir, elle me cause l'humilia- » tion de me dévancer, & me quitte le » matin : tantôt je lie une partie de plaisir » où je dois m'amuser infiniment, j'invite » les convives les plus agréables, & préci- » sément ce jour-là ils sont maussades ou » mauvais plaisans : toute la ressource qui » reste, c'est de cacher son ennui. Je veux » briller par un habit d'un goût unique, » & personne ne paroît me remarquer. Il » me prend envie de donner un concert. » J'ordonne qu'on me fasse de la musique » nouvelle ; elle est insipide, & tout le » monde s'endort. Je commande une fête, » je suis forcé par complaisance d'avoir » de la cohue : tout manque par la négli- » gence des Intendans. Je veux un meu- » ble d'un goût exquis, je donne mes or- » dres avec soin, & les ouvriers imbécilles » ratent mon idée. Toutes ces choses vous » paroissent indifférentes, & la moindre » de ces choses est désespérante pour moi. » On croit que je m'amuse sans cesse, & » je ne connois que l'ennui. Mais il faut » que je vous laisse, & que j'aille monter » un char ; on n'en a jamais vu de sem-

» blable. » A ces mots mon Sybarite me quitta en bâillant.

Un Bourgeois de Crete parut. En vain il avoit des richesses; en vain il étoit chéri & respecté de ses concitoyens; il n'étoit pas plus heureux que les autres. Mari d'une femme du caractère le plus bizarre & le plus acariâtre, il avoit des enfants lâches, bas, sans esprit, sans talens, sans mœurs, sans probité, qui, pour satisfaire à leurs honteuses passions, souhaitoient la mort du plus vertueux des peres. Malgré leurs vices, il ne pouvoit s'empêcher de les aimer. L'amertume empoisonnoit ses jours. Il fuyoit sa maison comme un lieu de supplices, & quand il falloit y rentrer, il croyoit descendre dans les enfers.

Je crus alors que le bonheur résidoit dans les conditions que le préjugé regarde comme viles. Je vis un laboureur qui me parut assez opulent : j'allai l'interroger. » Rien n'égale, dit-il, la calamité des ha- » bitants de la campagne. Le travail le » plus dur ne nous épouvante pas ; nous » faisons vivre les autres, & nous pou- » vons à peine nous soutenir. J'ai assez » grand nombre d'arpents d'une terre fer- » tile que je cultive avec soin; mais quand » j'ai payé les impôts dont elle est char- » gée, à peine ce qui reste suffit-il à me » faire vivre. J'avois quatre fils, ils m'ont » été enlevés pour servir dans les armées

» du Prince : tous y sonts morts. Ils me
» soulageoient dans mes travaux, je suis
» forcé maintenant d'employer des do-
» mestiques, & tout va fort mal. Je suis
» riche en fonds de terre, & cependant je
» gémis dans la misère & dans le déses-
» poir d'avoir perdu mes fils. »

Je ne pus converser davantage avec personne. Un nouveau spectacle s'offrit à ma vûe; de tous ces hommes répandus dans cette vaste plaine, je vis une partie se ranger en corps d'armée, se lancer de loin la mort, s'approcher, se mêler, fondre les uns sur les autres comme des lions furieux, répandre le sang avec plaisir & s'y baigner avec volupté. D'un autre côté, je vis des hommes qui calomnioient, trahissoient, empoissonnoient, poignardoient leurs ennemis, & quelquefois ceux dont ils paroissoient les meilleurs amis, leurs parents même. L'envie, la fureur, la perfidie, la mort enfin, voltigeoient dans cette plaine immense, la mort le seul bien que les mortels puissent espérer en arrivant à la vie. Epouvanté de ce spectacle affreux, je m'enfuis en frémissant. Instruit du malheur de tous les hommes, je n'enviai la situation d'aucun d'eux.



SILVESTRE,

Ce n'est pas tout-à-fait un Conte.



Il y avoit, dans une petite ville au nord de la France, un jeune homme plus distingué par ses qualités personnelles que par sa fortune. On l'appelloit *Silvestre*. Né de parents obscurs, quoiqu'ils portassent un grand nom, il fut élevé dans une heureuse simplicité. Il avoit reçu de la nature une ame sensible avec une figure intéressante : elle promettoit de l'esprit & des mœurs ; & plus on connoissoit *Silvestre*, plus on l'estimoit. Sa mere étoit morte, & ne lui avoit laissé pour héritage que l'exemple de ses vertus. Son père étoit pauvre, & plus d'une fois l'opulence étonnée étoit venue admirer sous l'humble toît de ce bon vieillard l'indigence & la probité. Mon fils, disoit-il un jour à *Silvestre*, il s'en faut bien que je sois riche ; mais le travail & la modération ont bien des ressources. S'ils ne m'ont pas acquis d'utiles & dangéreux trésors, ils m'ont soutenu dans la médiocrité, &, loin d'avoir rien attendu des hommes, j'ai gouté ce plaisir si doux & si pur d'être utile à plusieurs. Mon cher *Sil-*

vestre, sois toujours honnête, frugal, laborieux & bienfaisant; les sources du bonheur sont en toi-même. Conserve précieusement ta propre estime; c'est un bien que ne peuvent nous ravir le sort ni les méchants. Mais, ajouta ce tendre père, il est un sectet important que je dois te confier. Ecoute, mon cher fils; si jamais tu peux oublier qu'il suffit d'être homme, pour sentir l'obligation de se respecter soi-même; apprends que ton origine est illustre, & que tu dois honorer la mémoire de tes ancêtres. Les titres & les biens qu'ils avoient laissés à mon père furent perdus dans le cours de ces guerres intestines, qui, dans le dernier siécle, désolerent la France; mais dépouillés de notre ancienne opulence, nous garderons toujours l'honneur, & la Providence peut nous rendre un jour ce que nous a ravi l'injustice des hommes. Je vis ignoré depuis long-temps; imite ma discrétion, mon cher *Silvestre*. Que sert un grand nom sans fortune? c'est presque toujours un ridicule. A peine daigneroit-on nous plaindre, si nous étions connus.

Ces leçons, confirmées par l'exemple de celui qui les donnoit faisoient de vives impressions sur l'esprit du jeune homme, & développoient dans son cœur le germe heureux des vertus. Il avoit à peine vingt ans : son père voyoit avec joie les inclinations

inclinations naissantes de ce fils chéri, & s'en promettoit un avenir consolant & flatteur, lorsqu'il fut frappé d'une maladie cruelle qui le mit bientôt au tombeau. Le bon naturel de *Silvestre* fait suffisamment présumer quel fut l'excès de sa douleur, privé du meilleur des pères dans un âge où il lui étoit si nécessaire. Il ne lui restoit que quelques connoissances, très-peu capables de modérer son affliction. Jeune, sensible, livré à lui-même, il se croyoit abandonné de la nature entière: son indépendance l'allarmoit; il trembloit enfin de ne plus tenir à rien. Son éducation un peu sauvage, la vivacité de son imagination, son extrême sensibilité, lui présentoient son malheur sous une face effrayante. Bientôt il jugea des hommes par quelques particuliers, dont il eut à se plaindre. L'humanité ne s'offrit plus à ses regards, que sous l'aspect le plus affreux. O mon père! s'écrioit-il, la justice & la candeur n'habitent plus sur ce malheureux globe; elles en ont disparu avec toi; ce tombeau les renferme avec ta cendre, ou plûtôt ton ame pure les a suivies dans les cieux.

Plein de ces accablantes idées, il se déterminoit à quitter le monde, lorsqu'il se ressouvint d'un ami qu'avoit eu son père. Ah! s'il existoit encore, s'écria-t-il en soupirant, sans doute il accueilleroit avec

joie le fils d'un homme dont il doit chérir la mémoire. Il vivoit avec sa femme & ses enfants dans une campagne à quelques lieues d'ici. J'ai vû souvent ces heureux & sages villageois travailler eux-mêmes leur champ ; & la terre, cultivée par ces vertueuses mains, m'en sembloit plus fertile. J'irai, oui, j'irai les trouver ; je ne leur serai point à charge. J'ai peu de fortune, mais je suis sobre & j'ai de la santé. Je partagerai les travaux de ces respectables amis. Rassure-toi, *Silvestre* ; tu vas revoir le bonheur & la vertu ! Il part, il arrive, il voit ces bonnes gens le recevoir comme un enfant chéri. Il mérita bientôt toute leur confiance, & leur devint extrêmement utile. Il n'avoit garde de rougir du travail de ses mains ; il aimoit un exercice qui le rendoit cher à ses hôtes, & dont sa santé ne se trouvoit que mieux. Je suis reconnoissant & juste, disoit-il ; j'ai des amis estimables ; ils étoient ceux de mon père ; je jouis du Ciel & de la terre ; j'ai la paix de l'ame & des forces du corps : sans doute, il y a bien des hommes à qui mon sort feroit envie. Une situation si douce n'est guères le partage des riches ni des grands. C'est ainsi que *Silvestre* tâchoit de se consoler. Ses hôtes l'aimoient toujours de plus en plus, il avoit pour eux le respect & la tendresse d'un fils. Ils remarquerent l'intelligence

du jeune homme, ils le consulterent sur leurs affaires, & ils n'eurent pas moins à se louer de la justesse de son esprit, que de la bonté de son cœur.

Silvestre un soir, en revenant de son travail, s'enfonça, en rêvant, dans une épaisse forêt qui bordoit presque son habitation. Il se plaisoit parmi le silence & la fraîcheur des bois : leurs ombrages solitaires convenoient à la situation de son ame, ils entretenoient délicieusement sa mélancolie. Le bon *Silvestre* erroit enfin à l'avanture, lorsqu'il apperçut à travers les arbres, une femme âgée & d'une taille majestueuse. Elle se promenoit lentement & d'un air tranquille. Elle étoit mise simplement, mais avec goût ; la négligence même de sa parure annonçoit une personne d'un rang distingué. Son récueillement & sa physionomie plurent au jeune homme. Un secret penchant l'entraînoit vers elle, mais il n'osoit l'aborder. Elle étoit elle-même frappée de la tristesse du jeune inconnu, de sa timidité, de la noblesse de sa figure. Les ames sensibles ont, pour ainsi dire, une sorte d'instinct qui mutuellement les attire. Qui vous amene ici, lui dit la Dame? Ce n'est point la simple curiosité qui m'arrache cette question : si j'en dois croire aux apparences, vous n'êtes pas heureux. Ne craignez rien de moi : j'ai dès long-temps appris à plaindre les maux d'autrui. Hélas, lui répon-

dit *Silvestre*, Madame a sans doute aussi connu l'infortune. Mon histoire n'est pas longue; elle touchera pourtant Madame; les cœurs sensibles sont compatissans; & c'est sans doute un grand bonheur pour moi de l'avoir rencontrée!

Après lui avoir raconté comment il avoit perdu sa mère & son père, lui avoir fait une vive & naïve peinture de leurs vertus, de leur pauvreté, de ses regrets; & lui avoir appris comment après s'être dégoûté du monde, il vivoit avec les amis de son père & les siens... Puis-je à mon tour, ajouta-t-il, Madame, vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? Vous qui m'inspirez du respect, me refuserez-vous votre estime? Daignerez-vous payer ma confiance de la vôtre? L'humanité de mes hôtes me console; mais je ne sçais quel sentiment m'inspire que j'ai besoin encore de vos bontés. La Dame, après un moment de silence... Suivez-moi, vous êtes vertueux sans doute, lui dit-elle; j'aime à croire que vous méritez ma confiance: suivez-moi.

Silvestre, en la suivant dans plusieurs sentiers détournés, arriva avec elle à l'entrée d'une petite maison bâtie au bout de la forêt. Elle étoit propre, commode, médiocrement ornée, & située sur le penchant d'une colline qui dominoit sur un beau paysage. Asseyez-vous, lui dit la

Dame : je ne connois de vous que les dehors & les propos : mais vous m'intéressez ; & dans la solitude où j'ai vécu depuis long-temps, il n'est pas étonnant peut-être, que je céde à l'innocent plaisir de rencontrer dans ces déserts une ame que je croie sensible. On se soulage en racontant ses maux : apprenez donc mes infortunes ; & jugez si le sort m'a mieux traitée que vous.

» Je suis fille unique du Baron de *Montbrun*, dont le nom ne peut vous être » inconnu. J'avois quinze ans, lorsque je » perdis mon père. Mon éducation ne fut » pas négligée, elle devint la plus chère » occupation de ma mère, dont j'étois » tendrement aimée. Je parus bientôt dans » le monde ; & comme je passois pour » jolie, je ne manquai point d'adorateurs. » Parmi ceux qui composoient ma cour, » je distinguai le jeune Marquis d'*Olinville* ; » il étoit aimable, je l'aimai : mais sous » des traits charmants, sous les dehors de » la franchise & de la modestie, il me ca- » choit un caractère qui fit le malheur de » ma vie. Sans doute il avoit moins de » fausseté que de foiblesse, & son extrême » facilité fut la cause de mes infortunes. » Il avoit des amis estimables, & d'autres » qui ne l'étoient pas ; il s'y livroit indis- » crettement ; il aimoit passionnément les » femmes, & ne les choisissoit guères mieux

» que ſes amis. Mon époux me trompa
» long-temps, & avoit eu mille intrigues
» avant que je m'en apperçuſſe. Mais une
» avanture cruelle dévoila tout-à-la-fois
» ſes infidélités & le dérangement de ſes
» affaires. Il y avoit ſix ans que j'étois ma-
» riée, & je ne ſoupçonnois même pas
» les maux auxquels j'allois être en proie.
» J'attendois un ſoir le Marquis, &
„ j'étois fort inquiéte de ne le point voir
„ arriver. La nuit ſe paſſa ſans qu'il re-
„ vînt. Jugez de ma douleur & de mon
„ effroi, quand le matin je ne vis ren-
„ trer que le domeſtique avec lequel d'*O-*
„ *linville* étoit ſorti à pied ! Qu'avez-vous
„ fait de votre maître, lui dis-je ? Que
„ fait-il ? où eſt-il ?... Il ne répondoit
„ point, & ſes yeux ſe rempliſſoient de
„ larmes. Je répétai avec vivacité les mê-
„ mes queſtions. Il rompit enfin le ſilence....
„ Préparez-vous à de triſtes nouvelles, me
„ dit-il en ſanglottant : je ſuis bien à plain-
„ dre, & la peine que je ſuis forcé de vous
„ cauſer, ne me touche pas moins ſenſi-
„ blement. Que n'ai-je pu le ſécourir !
„ pourquoi l'ai-je quitté un moment !...
„ J'écoutois en tremblant... Mes craintes
„ augmentoient à chaque mot de ce fatal
„ récit. Il avoit pris fantaiſie à ſon maî-
„ tre d'entrer chez une femme qu'il ne
„ comptoit pas voir ce jour-là. Cette mi-
„ ſérable, qui n'attendoit pas le Marquis,

„ étoit avec un jeune homme qu'elle avoit „ fait cacher au moment où elle avoit „ reconnu la voix de celui qu'elle trahisoit. „ *D'Olinville* avoit voulu souper ; elle „ avoit paru un peu déconcertée. Il s'en „ étoit apperçu ; mais après s'être remise „ de son trouble, elle étoit parvenue à „ dissiper les soupçons de mon époux, lors- „ qu'il lui prit fantaisie de voir une piéce „ de l'appartement de son indigne maîtresse, „ qu'il avoit donné ordre de meubler. Les „ excuses & la résistance de cette femme „ lui étant devenues suspectes, il s'en étoit „ fait ouvrir la porte & se préparoit à en „ faire la visite, lorsque le jeune homme, „ qui y étoit caché, avoit, en se sauvant „ frappé mon malheureux époux d'un coup „ mortel. Jugez de ma douleur ; car, mal- „ gré sa légèreté, j'aimois très-sincèrement „ le Marquis. Il laissa des dettes immenses ; „ & ses biens suffisant à peine pour les „ acquitter, je me suis retirée depuis quel- „ ques années dans cette campagne, où „ je ne vois presque personne, avec une „ fille qui fait toute ma consolation, & „ qui maintenant est absente pour quelques „ jours ; mais que l'amie qui la retient „ dans la ville voisine, me renverra d'au- „ tant plûtôt qu'elle n'ignore pas combien „ l'absence de ma fille est douloureuse pour „ mon cœur. Cet asyle est à-peu-près le „ seul bien qui nous reste ; en attendant le

„ rétablissement de nos affaires, nous y
„ vivons dans une heureuse médiocrité. Le
„ sort de ma fille est le seul objet qui
„ m'occupe. Son respect, sa tendresse pour
„ moi, le repos & la liberté dont je jouis,
„ me font oublier la perte d'une fortune
„ brillante, que le bonheur n'accompagne
„ pas toujours. Madame, s'écria *Silvestre*,
„ vous avez une fille, elle vous aime; je
„ plains moins vos malheurs.

Le récit que vous m'avez fait, lui dit la Marquise, & la façon dont vous vous en êtes acquitté, vous ont acquis toute mon estime. Tout annonce en vous un heureux naturel; justifiez l'inclination que vous m'inspirez, & partagez quelquefois ma société & celle de ma fille. Si la naissance a mis entre nous une distance imaginaire, la nature, le malheur & la vertu nous rapprochent. *Silvestre*, pénétré de respect & de reconnoissance, quitta la Marquise, & courut chez ses hôtes exprimer son ravissement. Cette femme respectable étoit connue de tout le canton; elle avoit gagné tous les cœurs, & les éloges qu'on donnoit à son rare mérite enchantoient l'honnête *Silvestre*. Quelques jours après cette aventure, il alla, dès le point du jour, parcourir la campagne. La matinée étoit belle; & *Silvestre*, sans y penser, s'approchoit de l'habitation de la Marquise, lorsqu'il apperçut une jeune fille qui jouoit dans

dans la prairie. L'innocence & la douceur sourioient sur ses lévres & dans ses yeux; des boucles de longs cheveux du plus beau noir ornoient négligemment sa tête & flottoient sur sa taille déliée. Elle cueilloit des fleurs. Elle vit *Silvestre*, & rougit; & *Silvestre*, frappé de tant d'attraits, ne put que l'admirer en rougissant... C'est la fille de la Marquise, (se dit-il en lui-même) mon cœur ne sçauroit s'y méprendre : achevons son bouquet. *Silvestre*, après en avoir fait un très-beau, ose enfin approcher d'elle, & d'une voix tremblante : Vous aimez les fleurs, lui dit-il? Daignez permettre que je vous offre celles-ci...

La Marquise n'étoit pas loin, & jouissoit du trouble de *Silvestre*. Elle s'approche, & sa présence achéve de déconcerter les jeunes gens. *Silvestre* confus n'osoit lever les yeux; *Rosalie* consultoit timidement ceux de sa mère. Prenez ces fleurs, dit-elle gravement à *Rosalie*; & vous, Monsieur, gardez-vous désormais d'en offrir en mon absence. Je vous crois fort honnête; mais on cesse bientôt de l'être, lorsqu'on a recours au mystère. *Silvestre* avoit présenté les fleurs en tremblant, & *Rosalie* les avoit reçues d'un air déconcerté. Quand ils furent un peu remis... Tu me crois bien fâchée, lui dit la Marquise? Va, si je t'aimois moins, je serois moins sévère. Ce jeune homme ne m'est pas inconnu; il

est estimable, & je suis persuadée que doré-navant il sera plus circonspect. Je pardonne à sa jeunesse une imprudence qui, s'il y retomboit, ne seroit plus excusable. Madame, répondit *Silvestre*, je vous respectois déjà sincèrement; mais comment exprimer les sentimens que mérite une mère telle que vous? A Dieu ne plaise que je sois assez malheureux pour perdre jamais votre estime! le bonheur de vous voir & d'admirer une fille digne de vous, est un bien auquel je n'eusse osé prétendre; & si j'osois jamais m'en croire digne, je me croirois le plus heureux des hommes.

L'émotion de *Silvestre* étoit visible; celle de *Rosalie* n'étoit pas moindre. La Marquise, qui s'en apperçut, tourna la conversation sur la beauté du spectacle de la nature & sur les agréments de la vie champêtre; & *Silvestre* saisit cette occasion pour faire l'éloge de ses hôtes. Il vanta l'ordre & la paix qui régnoient chez eux. Que de vertus, disoit-il, je vois briller sous le chaume! Est-il au monde un plus digne & plus touchant spectacle, que celui d'une mere de famille entourée de ses enfants & faisant le bonheur de son époux? Parmi les traits de ce tableau, il en étoit que le jeune homme traçoit avec une complaisance plus marquée, & qui plaisoient beaucoup à *Rosalie.* Cette même candeur, s'écrioit *Silvestre*, cette même décence, cette même

élévation de ſentiments, cette même ſenſibilité qui font une fille accomplie, forment une épouſe vertueuſe, une mere adorable. Il eſt vrai, reprit la Marquiſe : mais qu'il eſt difficile de connoître les cœurs & de les aſſortir ! On ſe trompe d'autant plus aiſément ſoi-même, qu'on chérit ſa propre erreur. L'illuſion commence avec les paſſions; l'imagination embellit tout, & ſouvent l'on n'embraſſe qu'un fantôme. *Roſalie* écoutoit ſa mere avec une attention mêlée d'inquiétude : ſes regards ne tomboient plus que furtivement ſur le triſte *Silveſtre*, & la Marquiſe obſervoit tout. Hélas ! diſoit-elle tout bas, comme la Nature & l'Amour ſe jouent de l'opinion ! *Silveſtre ! Roſalie !* couple aimable & tendre !... S'aimeroient-ils déjà ? Un préjugé cruel... Mais devroit-il balancer dans mon cœur le bonheur de ma fille, ſur-tout dans l'état où nous ſommes ? *Roſalie*, reprit-elle tout haut, la promenade te fatigue, retournons au logis. *Silveſtre*, encore plus interdit que ci-devant, reconduiſit les deux dames. La Marquiſe propoſa pour le lendemain une promenade au village prochain. Serez-vous des nôtres, dit-elle à *Silveſtre ?* Il n'eut garde de refuſer. — Venez donc nous chercher demain. *Silveſtre* n'y manqua pas. On trouvera ſans doute que la bonne Marquiſe eſt en effet trop bonne & trop facile. Eſt-il bien vraiſemblable (dira-t-on) qu'une mère avec

autant d'expérience & de discernement, ait pû concevoir l'idée d'une alliance aussi disproportionnée?... Mais pourquoi non, si l'on se rappelle tous les malheurs que la Marquise avoit essuyés dans le monde; le goût qu'elle avoit pris pour la retraite; l'espérance peu fondée de voir rétablir les affaires de sa maison; & sur-tout sa tendresse pour une fille qu'elle imaginoit sans doute rendre beaucoup plus heureuse dans cet état de médiocrité, qu'elle-même ne l'avoit été dans la situation la plus brillante?... Quoi qu'il en soit, nous assurons, quant à ce point, l'histoire vraie: & l'on doit d'autant mieux nous en croire, qu'il nous eût été fort aisé de sauver cè prétendu défaut de vraisemblance, si nous eussions voulu faire un Roman. Ajoutons à ceci, que quiconque a connu *Silvestre*, n'a pû disconvenir que ses excellentes qualités ne suppléassent dès-lors à ce qui paroissoit lui manquer du côté de la naissance, & ne fissent oublier une disproportion toujours de peu de poids aux yeux de la vraie Philosophie. Après ceci, disons donc que *Silvestre* ne tarda pas à acquérir, & à plaire de plus en plus chez la Marquise; que cette dame, appellée à Paris pour ses affaires, l'y mena avec elle; qu'il ne lui fut point inutile dans ce voyage, qu'il acheva d'y former son esprit & son cœur, & de se rendre par conséquent plus digne de son aimable *Rosalie*.

Un trait que je vais rapporter, acheva de mériter à *Silvestre* toute l'estime de sa bienfaîtrice. Il étoit allé avec elle & sa fille chez une parente de la Marquise, nommée Madame *Aucour*, qui demeuroit dans un très-beau château attenant au village prochain, & où ils avoient déjà été ensemble. Sur le soir, Madame *Aucour* qui avoit proposé une promenade dans le parc, après avoir donné quelques ordres à son jardinier, proposa à sa compagnie le récit d'une avanture arrivée depuis quelque temps à la fille de ce bon-homme. Mon jardinier, dit-elle, a une fille très-jolie. Un Seigneur, dont je tairai le nom, étant venu chasser dans les environs de ce château, rencontra une troupe de jeunes villageoises qui s'en alloient à la ville, & parmi lesquelles il distingua malheureusement Jeannette qui portoit un panier de pêches. Il la trouva charmante ; il la fit enlever, & nous ignorâmes long-temps ce qu'elle pouvoit être devenue. La perte de cette enfant m'affligeoit, & je désespérois d'en avoir des nouvelles ; lorsqu'étant à Paris l'hyver dernier, je reçus un soir cette lettre :

Madame, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ai celui de vous connoître, & je crois vous obliger en vous procurant l'occasion de faire du bien. Je suis jeune, sensible, mais honnête. J'ai découvert dans la maison où je suis logé,

une jeune Paysanne vraiment à plaindre. Elle fut enlevée il y a quelque temps dans son village, par un Seigneur qui ressemble à bien d'autres. Mais, après avoir inutilement tenté de la séduire, il l'a mise sous la garde d'une de ces femmes, dont l'indigne profession n'est ici que trop connue, avec ordre de ne la laisser ni sortir ni parler à personne. Il y a environ huit jours que son hôtesse étant sortie & ayant laissé la porte entr'ouverte, j'entrai pour demander de la lumière, & vis avec étonnement une jeune personne étendue dans un mauvais fauteuil, & dont la pâleur & la foiblesse m'offrirent un objet digne de compassion..... ma présence parut l'effrayer. Rassurez-vous, Mademoiselle, lui dis-je; l'état où je vous vois ne m'inspire d'autres sentiments, que celui de vous offrir mes services. Parlez & dites-moi sans balancer, ce que je puis faire pour vous. Monsieur, répondit-elle d'une voix presque éteinte, si vous êtes sincère, vous pouvez me sauver l'honneur & la vie. Courez, ajouta-t-elle, chez Madame d'Aucour, qui doit être actuellement à Paris; dites-lui que Jeannette la supplie de l'arracher d'ici & de la rendre au plûtôt à sa famille dont elle est digne encore, & qui probablement pleure sa perte..... Mais hâtez-vous, de peur que mon Argus ne rentre. Voici l'adresse de Madame d'Aucour;

*daignez de grace lui écrire, au cas que vous ne la trouviez pas chez elle, & soyez sûr de sa reconnoissance, ainsi que de la mienne. Du bruit que j'entendis sur l'escalier, ne me permit pas de rester plus long-temps avec Jeannette. Je la quittai, Madame; j'ai couru dans l'instant chez vous, où je n'ai pas eu le bonheur de vous rencontrer. On a promis à votre retour, de vous donner ma lettre, & je ne doute pas que vous ne soyez charmée d'exercer la bienfaisance qui vous est si chère, en arrachant cette jeune personne à tous les dangers qui la menacent. Je suis avec respect, Madame, L. F***.*

A peine eus-je lu cette lettre, continua Madame *Aucour*, que je volai chez Jeannette. Ah, Madame, s'écria-t-elle, cette bonne œuvre est bien digne de vous! tous mes maux sont finis; je ne craindrai plus mon tyran; vous me rendez à ma triste famille! Viens, mon enfant, lui dis-je, (en confondant d'un seul regard l'infâme agente de l'illustre & méprisable amant de ma petite jardinière) Viens, mon enfant, je me charge du soin de récompenser ta vertu. J'ai depuis marié Jeannette au fils d'un riche laboureur. Ils s'aiment, ils sont heureux; & je goûte tout le plaisir, non seulement d'avoir sauvé de l'infâmie une fille estimable, mais encore d'aimer en elle une sage

& tendre mere de famille. Mon seul regret est de n'avoir jamais pu déterrer le vertueux jeune homme à qui j'ai dû le bonheur de faire une action dont je m'applaudirai toujours. *Silvestre*, pendant ce récit, paroissoit agité de la plus vive inquiétude. On vouloit voir les jeunes mariés, & *Silvestre* se vit forcé de suivre la compagnie. À la vûe de sa bienfaitrice, Jeannette, ainsi que son époux, quittent précipitamment leur ouvrage, & reçoivent la compagnie avec cette gaité naïve que le cœur seul inspire. Tandis qu'on les félicitoit sur leur bonheur, & qu'on caressoit leur enfant; Jeannette, après avoir fixé long-temps *Silvestre* qui baissoit modestement la vûe..... Je ne me trompe pas! s'écria-t-elle avec transport, en s'adressant à Madame d'*Aucour*..... Ah, Madame! pourquoi ne me disiez-vous pas que vous aviez trouvé mon cher libérateur? Ah, ciel! puis-je assez lui marquer tout ce que je lui dois de reconnoissance?... Tous les yeux étoient fixés sur *Silvestre* qui, surmontant enfin son trouble..... Cessez, dit-il, aimable & digne épouse, d'exalter un service que tout autre que moi vous eût rendu. Je m'en vois trop payé: je trouve dans le bienfait même la récompense du bienfait. Tout le monde embrassa *Silvestre*, excepté *Rosalie* qui le dédommagea par le plus tendre des regards.

En retournant chez Madame d'*Aucour*, *Silvestre* & *Rosalie* marchoient ensemble: ils avoient un peu devancé les Dames, qui étoient convenues de les observer sans affectation. Qu'ils sont heureux ces deux époux, disoit *Silvestre* à *Rosalie!* que j'envierois un pareil sort! Il est d'autant plus doux, que ces honnêtes gens ignorent les embarras ainsi que les dangers du faste & des grandeurs; la crainte n'empoisonne jamais leurs plaisirs, & chaque jour améne le bonheur.... Ah! si j'avois en partage tous les biens, tous les titres dignes de flatter la vanité; ciel! avec quels transports je les mettrois aux pieds de *Rosalie*... Quoi, *Silvestre!* interrompit en rougissant *Rosalie!*, avez-vous oublié ce que nous a dit ma mere, lorsque vous m'offrites des fleurs?... Ah! pardon, s'écria *Silvestre;* jamais, jamais je n'oublierai tout ce que je vous dois; mais, divine *Rosalie*, daignez m'apprendre à commander à mon cœur; à vous taire les vœux ardens qu'il fait à chaque instant pour vous!... Les deux amants, pendant cette conversation, s'étoient assis, & la Marquise, ainsi que Madame d'*Aucour*, qui s'étoit approchée, n'en avoient pas perdu un mot. Dès que la compagnie fut rentrée au Château, où l'on devoit rester quelques jours, un jeune homme vint en courant annoncer à *Silvestre* que son hôtesse étoit indisposée,

& désiroit fort de le voir. A ces mots ; quoique désespéré d'un contre-temps qui l'arrachoit à une compagnie si charmante : vous me mépriseriez, (s'écria-t-il, en s'adressant aux Dames & à *Rosalie*) si j'étois assez ingrat pour préférer le plaisir au devoir.... Allez, *Silvestre*, dit la Marquise ; j'espere vous revoir bientôt avec de meilleures nouvelles de votre bonne hôtesse.

Dès qu'il fut parti, Madame d'*Aucour* prit la Marquise en particulier. Quel est donc en effet ce jeune homme, dit-elle, dont l'esprit & les vertus nous étonnent ? quelles mœurs ! quelle grandeur d'ame, & quelle simplicité !... La Marquise raconta l'histoire de *Silvestre*, & l'interrompit souvent par ses louanges. Je me reproche presque, ajouta-t-elle, de l'avoir accueilli ; un mouvement s'est élevé dès la première fois que je l'ai vu, & s'élève tous les jours dans mon ame en faveur de tant de mérite. Je ne sçaurois en douter plus longtemps ; le cœur de ma fille & le sien sont d'intelligence, & je sentois qu'ils étoient l'un à l'autre avant qu'ils s'en apperçussent eux-mêmes. Mais ils s'aiment trop aujourd'hui ; & j'ai sans doute à m'imputer de les avoir livrés à leur penchant. Que feriez-vous à ma place ? Que vous êtes bonne, répondit Madame d'*Aucour*, de vous tourmenter ainsi ! J'avoue que vous eussiez pû choisir un gendre dont la naissance

fût plus conforme à celle de *Rosalie*. Mais de semblables préjugés sont-ils faits pour qui pense comme nous ? Eh, mon amie ! l'opinion doit-elle l'emporter sur le bonheur ? *Silvestre* n'est pas riche ; la fortune de votre fille est plus que bornée : je l'aime, je suis riche, il ne me reste plus d'enfans : je veux la rendre heureuse, & lui assurer la moitié de mon bien... La Marquise, à ces mots, voulut marquer à son amie tous les transports de sa reconnoissance. Arrêtez, s'écria Madame d'*Aucour* ; je suis payée, car je fais des heureux.

Silvestre, dont l'hôtesse étoit hors de danger, ne tarda pas revenir. La noblesse des procédés de Madame d'*Aucour* enchantoit la Marquise, & l'embarrassoit en même temps : l'idée cruelle des bienséances, combattoit encore dans son cœur son estime & son inclination pour *Silvestre*, à qui Madame d'*Aucour* annonça tout franchement ses vûes. Ah ! s'écria t-il, en se précipitant aux genoux des deux amies, tandis que *Rosalie* ravie & troublée croyoit à peine ce qu'elle entendoit ; si l'infortune ne sçauroit influer sur la naissance & sur les sentiments, j'ai du moins le plaisir de n'être pas absolument indigne d'une alliance qui fera mon bonheur & ma gloire. Si je vous ai jusqu'à présent caché de quel sang je suis né, c'est que je n'en avois ni les biens ni les titres, depuis long-

temps perdus dans les ravages dont les fureurs de la Ligue ont désolé la France. Mais si le nom de L. F... n'est pas indigne de s'allier au vôtre, voyez en moi le dernier rejetton de cette illustre & trop malheureuse maison. C'est à votre Avocat, Madame, ajouta-t-il en regardant la Marquise, que je dois une si précieuse découverte. Mon nom, mes malheurs l'avoient intéressé pour moi ; il a recouvré tous mes titres ; & vous pouvez en juger par sa lettre, que je reçus hier.... Ah, Madame ! ah, Rosalie ! ô vous, sa digne mere ! vivrai-je assez pour connoître à mon gré tout ce que je vous dois ? Oui, mon cher *Silvestre*, s'écria en l'embrassant, la Marquise ; oui, vous serez mon fils ; oui, vous ferez long-temps le bonheur de ma fille !.... O ma chère d'*Aucour* ! c'est maintenant que, sans rougir, j'accepte vos présens : ils sont dignes de vous, & mes enfants en seront dignes.

Silvestre & *Rosalie* furent unis quelques jours après, & laisserent une postérité nombreuse, qui hérita de leurs vertus comme de leur fortune.





L'AMOUR TEL QU'IL EST,

Conte tiré du Grec.



ATHÈNES la ſçavante pouvoit être auſſi appellée la voluptueuſe. Elle uniſſoit le goût des plaiſirs à celui des arts; elle maintenoit, elle perpétuoit les uns par les autres. Vainement quelques Stoïciens débitoient d'auſtères maximes; vainement *Timon* prodiguoit les ſarcaſmes: un couplet d'*Anacréon* ramenoit tout dans l'ordre naturel. On ſiffloit la morale, & par-tout on chantoit le couplet. La grande affaire des Athéniens étoit de badiner toutes les affaires: il n'y avoit que l'amour qu'on y traitât quelquefois ſérieuſement. On parloit cependant beaucoup dans Athènes d'une veuve qui, pouvant aimer encore, faiſoit profeſſion d'inſenſibilité, la vantoit comme une vertu, & prétendoit que cette vertu ſe retrouvât dans ſa fille. Fuyez l'amour, lui diſoit-elle, il ſeroit pour vous une ſource d'erreurs, de tourmens & de regrets. Il vous promet des plaiſirs, il vous trompera: ſes biens ſont chimériques, ſes maux ſont réels. On frémit en parcourant la liſte de ſes victimes; quel eſt juſqu'à

préſent le nombre des heureux qu'il a faits?

Ainſi parloit *Cinthie*, & malheureuſement elle ne moraliſoit que d'après ſon expérience. Elle avoit aimé ſon époux avant que de le haïr; ſon époux l'avoit haïe après l'avoir aimée: on dit même que depuis ſon veuvage elle avoit eu de nouveaux griefs contre l'amour. Pouvoit-elle ne le pas croire dangereux? Il fallut bien auſſi que *Flora* (c'eſt le nom de ſa fille) le crût tel, à force de l'entendre dire. *Cinthie* avoit ſoin d'éloigner d'elle tout ce qui pouvoit la détromper. Elle s'empara de ſon eſprit, avant que rien pût éclairer ſon cœur. *Flora* n'avoit guères alors plus de quatorze ans. Elle étoit belle & promettoit de l'être encore davantage. Elle réuniſſoit tout ce qui étoit le plus propre à détruire dans un jeune homme, & même dans un vieillard, cette indifférence que ſa mère vouloit nourrir en elle. *Cinthie* ne ſe diſſimuloit point la difficulté de ſon entrepriſe: elle jugeoit que *Flora* feroit bien des captifs parmi tous ceux qui l'appercevroient; elle jugeoit en même temps que *Flora* ne reſteroit pas toujours libre, ſi elle pouvoit tous les appercevoir. Quel parti prendre, diſoit cette veuve inquiette? Faut-il réléguer ma fille parmi les Prêtreſſes de *Minerve?* L'aſyle n'eſt point inacceſſible aux traits de l'Amour, aux ſtratagêmes des amants. De plus, une Prêtreſſe n'ignore pas toujours ce

qu'elle devroit ignorer. Celles qui ſont instruites inſtruiſent les autres ; & de-là ces ennuis, ces regrets, que leur eût épargnés un heureux défaut de lumières. Je ne veux pas même que ma fille ſoit malheureuſe en idée : je veux la ſouſtraire à toutes celles qui peuvent nuire à ſon repos, & je ne dois confier un pareil ſoin qu'à moi même.

D'un autre côté, le ſéjour d'Athènes pouvoit rendre ce ſoin ſuperflu. Quelque jeune ſéducteur pouvoit être mieux écouté que *Cinthie* ; il étoit même à croire qu'il le ſeroit. C'en fut aſſez pour déterminer cette mère prévoyante à fuir cette ville dangereuſe : elle choiſit pour ſa retraite & pour celle de ſa fille une maiſon qu'elle poſſédoit à la campagne, à quelques lieuës d'Athènes. C'étoit un ſéjour iſolé & preſque ignoré. Une chaîne de côteaux & de bosquets l'enfermoit, pour ainſi dire, de toutes parts ; mais ces côteaux, ces boſquets & cette vallée formoient le plus riant payſage. On y jouiſſoit en repos des tréſors & des ornemens de la Nature : elle s'y jouoit & s'y reproduiſoit ſous mille formes. Voyez, ma fille, diſoit *Cinthie* à *Flora*, voyez ſi jamais Athènes vous offrit un pareil ſpectacle ? A la ville tout eſt prodige ; ici tout eſt vérité : rien n'y trompe l'ame ni les regards. Ecoutez le ramage de ces oiſeaux ; il charmera votre oreille, mais votre cœur n'en doit rien redouter. A la ville,

à peine l'oreille eſt flattée, que déjà le cœur eſt ſéduit. *Flora* écoutoit les oiſeaux & ſa mère; il faut bien, diſoit-elle, que l'amour ſoit dangereux, puiſque ma mère en dit tant de mal: il faut bien que les oiſeaux ne ſoient point amoureux, puiſqu'ils paroiſſent ſi contens. Ses idées ne s'étendoient pas plus loin; mais *Cinthie* jugea qu'elles pourroient s'étendre. Cela n'eſt même pas douteux, diſoit cette mère éclairée. Hé bien! je veux moi-même en hâter le moment: je veux les faire éclorre, mais pour les détourner.

Elle crut en avoir trouvé un moyen fort ſimple, & d'autant meilleur que ſa fille étoit fort ingénue. Elle affecta de décorer l'intérieur de ſa retraite. *Flora* poſſédoit le deſſein, mais jamais elle n'avoit deſſiné que des objets indifférents, des fleurs, des oiſeaux, la figure de quelques Déeſſes, &c. Il eſt temps, diſoit *Cinthie*, d'offrir à ſes yeux d'autres images: ce qui frappe vivement les regards pénétre ſans peine juſqu'à l'ame. Dès ce moment, elle affecta de raſſembler chez elle divers morceaux de peinture & de ſculpture. Elle prenoit pour prétexte le ſoin d'embellir ſa retraite, mais ces tableaux, ces ſtatues, ne préſentoient que des images lugubres: c'étoient par-tout des amants perfides ou malheureux. La Fable, l'Hiſtoire de tous les temps, de tous les peuples, avoient fourni aux traits de cette

collection,

collection. Ici, un grouppe représentoit *Thisbé* expirante à côté de *Pirame*, mort avant elle & pour elle. Plus loin, on voyoit *Didon*, le poignard dans le sein, & mourante sur son bûcher. Là, un Peintre avoit représenté sur la toile une scène plus étendue : on voyoit au bord d'une Isle *Ariane* délaissée & tendant les bras vers le vaisseau qui emportoit son parjure amant. On voyoit dans un autre tableau *Médée*, jalouse & furieuse, égorgeant ses deux fils. Les autres objets n'étoient ni moins atroces ni moins effrayants. La triste *Flora* ne pouvoit lever les yeux sans rencontrer de quoi affliger son cœur. Et c'est l'amour, disoit-elle, c'est l'amour qui a causé tant d'infortunes!... Je l'avoue, on ne peut ni assez le fuir, ni assez le craindre. Chaque jour fortifioit en elle cette prévention, & rien ne s'offroit pour la combattre. Je crois avoir déjà dit que *Cinthie* gardoit une retraite févère; aucun homme n'y pénétroit. La lecture contribuoit encore moins à égayer cette solitude. On n'y trouvoit que de gros livres de morale & de métaphysique : ils ennuyoient *Flora*, & *Flora* se croyoit uniquement faite pour s'ennuyer. La seule espéce d'amusement qui lui fût permise, étoit de dessiner & de peindre. Elle y réussissoit parfaitement, & c'est toujours une consolation que de réussir à quelque chose. Il est vrai que cette occupation n'a-

voit rien qui pût égayer ses idées. Elle n'avoit pour objets d'imitation que des scènes tragiques, des catastrophes sanglantes, les peines, les disgraces de l'amour; & jamais ses consolations ni ses douceurs. Ma fille, lui disoit *Cinthie*, n'oublie pas de bien exprimer le désespoir d'*Œnone*, trahie par l'infidèle *Paris*; tu peindras ensuite la fin désastreuse d'*Hélène*, séduite par ce parjure amant. *Flora* peignoit & frémissoit.

Un an s'étoit écoulé depuis sa retraite. Au bout de ce temps, elle perdit sa mère, qu'une maladie violente mit en peu de jours au tombeau. *Cinthie* eut à peine le temps de recommander à sa fille l'observation des principes qu'elle lui avoit tracés; mais il étoit superflu qu'elle lui en parlât: ils étoient profondément gravés dans son ame; &, devenue libre, elle se trouvoit moins disposée que jamais à faire usage de sa liberté. On parloit beaucoup d'une résolution si bisarre. Elle fit la nouvelle du jour dans Athènes & n'y trouva point d'approbateurs. *Sténor*, jeune Athénien, s'en affligeoit encore plus qu'il ne la blâmoit. Il avoit apperçu *Flora* dans le temps qu'il étoit encore possible de l'appercevoir, c'est-à-dire, avant que sa mère la dérobât aux murs d'Athènes. Il avoit tout employé, mais inutilement, pour pénétrer dans sa solitude, il s'occupoit alors des moyens de l'en arra-

cher. Mais comment y réuſſir? *Flora* étoit plus que jamais inacceſſible. Elle n'admettoit auprès d'elle qu'une Athénienne célébre dans l'art de peindre, & qui la dirigeoit dans cet art. *Chérea* (c'étoit le nom de cette dernière) n'approuvoit point du tout la ſingularité de ſa jeune élève. Elle eût deſiré pouvoir la guérir de ſa prévention, de ſes craintes mal fondées. *Sténor*, qui la connoiſſoit, n'eut donc pas de peine à la mettte dans ſes intérêts. Il avoit lui-même ce qu'il falloit pour la bien ſéconder; une figure noble, intéreſſante, faite pour ſéduire; ce qu'on appelloit alors de l'eſprit, & qui en étoit vraiment; enfin, ce qu'il falloit pour intéreſſer l'ame & les yeux de toute femme capable de voir & de ſentir. Que ferons-nous? diſoit *Sténor* à *Chérea;* comment parvenir à la détromper? Comment me préſenter à ſes yeux? Ne vous y préſentez pas encore, lui dit ſa confidente. Ne lui montrons d'abord que votre image. Eh! mon image elle-même, reprit *Sténor*, va l'effaroucher! — Laiſſez-moi faire, elle s'y accoutumera. Mettons ſeulement la main à l'œuvre. Je vais commencer par vous peindre. — Ah! j'entends, vous m'allez repréſenter ſous l'emblême de quelque ancienne victime de l'amour. L'allégorie eſt juſte. — Non, je vais faire de vous le héros de l'indifférence, un *Hyppolite*. — Je ne lui reſſemble en rien, je

ne veux point lui reſſembler. — N'importe ; laiſſez vous peindre, & laiſſez-moi le ſoin du reſte.

Sténor donna pluſieurs ſéances à *Chérea.* Elle fit de ſon portrait un fort grand tableau. Il y étoit repréſenté en chaſſeur, & avec tous les attributs, tout l'attirail que ſuppoſe cet exercice. Il paroiſſoit en avoir toute l'ardeur. Changez l'objet de cet empreſſement, diſoit *Sténor*, & jamais reſſemblance n'aura été plus complette. Je veux, reprit *Chérea*, que notre inſenſible deſire elle-même ce changement, lorſqu'elle connoîtra le modèle du tableau ; &, en attendant, je veux qu'elle regrette que ce modèle n'exiſte plus. Dès le jour ſuivant, *Chérea* fit tranſporter ſon ouvrage chez ſa jeune élève. Il vous manquoit, lui dit-elle, ce morceau. Eſt-ce encore un amant perfide, reprit *Flora* ? — Non, ce ne fut pas même un amant ; ce fut un modèle d'inſenſibilité. Il eſt bon d'avoir plus d'un exemple ſous les yeux. — Volontiers ; mais ſon nom ? — C'eſt l'inſenſible fils du galant *Théſée.* Jamais fils ne ſuivit moins les traces de ſon père. *Théſée* aima toutes les fois qu'il en eut occaſion, & il la cherchoit. *Hyppolite* n'en chercha, ni n'en ſaiſit aucune. *Hyppolite*, reprit *Flora*, dut s'en trouver bien, & *Théſée* fort mal. — Pardonnez-moi ; la fin de celui-ci fut moins triſte que celle de l'autre. *Théſée* mourut

vieux entre les bras de *Phédre* : *Hyppolite* mourut jeune, emporté & meurtri par ses chevaux. — Ah, Ciel ! ah, la cruelle destinée ! en vérité, le sort est bien injuste; car enfin *Hyppolite* n'étoit point amoureux? — Hélas! non. — *Thésée*, au contraire, l'avoit presque toujours été? — Hélas! oui. — Que sert il donc de ne l'être pas? — Je n'en sçais rien. — N'importe, reprit *Flora*, c'est une exception à la régle qui ne tire point à conséquence. En parlant ainsi, elle regardoit l'image du prétendu fils de *Thésée*. Elle plaignoit l'infortune d'un Héros si modeste & si bienfait. Je veux, dit-elle, copier ce tableau; j'en aurai plus souvent occasion de réfléchir sur la fermeté du Prince qu'il représente; j'apprendrai mieux à l'imiter. N'en doutez point, lui dit *Chérea*, qui en doutoit beaucoup elle-même : c'est par les exemples que l'on s'instruit, que l'on se fortifie.

Dès le jour suivant, la jeune Solitaire mit la main à l'œuvre. Elle esquissa le fond du tableau & s'attacha à copier la principale figure. Il étoit naturel de passer ensuite aux accessoires : presque tous méritoient une sorte d'attention, mais *Flora* n'en donnoit qu'à la figure du chasseur. Elle aimoit à trouver des fautes dans son ouvrage pour le recommencer : elle aimoit aussi à croire que la vûe de cet ob-

jet devenait pour elle une excellente leçon. Que pouvoit-elle craindre en s'y arrêtant? l'objet réel n'exiſtoit plus. Sans doute qu'il eût été plus dangéreux de le contempler ; car enfin, diſoit *Flora*, tout cet extérieur eſt frappant: ces yeux offrent un heureux mêlange de douceur & de fierté; ces traits ſont réguliers & nobles; on voudroit voir ſourire ou entendre parler cette bouche; on eſt forcé d'admirer cette taille. Il faut l'avouer, ce fut un bonheur pour les beautés de ce temps-là, qu'*Hyppolite* ſe plût à les fuir: elles ne l'euſſent pas fui, s'il les eût recherchées; & je rends grace à *Minerve* de n'avoir pas moi-même un pareil combat à ſoutenir.

Ainſi parloit *Flora*; & tantôt elle retouchoit une main, tantôt un œil. *Chérea* s'apperçut qu'elle adouciſſoit de jour en jour les regards du jeune chaſſeur : elle crut devoir la contredire à ce ſujet. Voilà, diſoit-elle, des yeux où il règne trop d'aménité. On ſçait qu'*Hyppolite* étoit fier, & même un peu farouche.... Farouche ! interrompit *Flora*, le mot eſt dur: paſſe encore pour indifférent. Vous avez raiſon, reprit *Chérea* ; mais *farouche* eſt le mot propre. *Hyppolite* ne ſe bornoit point à ne pas aimer, il avoit preſque l'air de haïr. La chaſſe l'occupoit ſeule, & lui parut ſeule digne de l'occuper. Je ne conçois point, reprit vivement *Flora*, quels

attraits si puissants peut avoir la chasse. — Il faut qu'elle en ait beaucoup. Voyez, dans un de ces tableaux, *Adonis* mourant; il s'étoit arraché des bras de *Vénus* pour chasser. — *Vénus* dut être bien piquée! aussi, pourquoi l'aimoit-elle? Mais lui-même, rien ne l'excuse. Attaquer des animaux féroces, est un amusement dangéreux: en massacrer d'innocents, est un plaisir barbare. — C'est toujours un plaisir. Que vouliez-vous que fit *Hyppolite?* qu'il aimât? — Non; mais sans aimer, on peut avoir des amusements plus paisibles. — Pardonnez-moi; il faut qu'un jeune homme soit amant ou chasseur. La chasse est l'unique préservatif contre l'Amour. — J'avoue que la chaste *Diane* en est un exemple. — Il est pourtant vrai que *Diane* eut quelques bontés pour *Endimion;* mais un Déesse qui n'aime qu'une fois, n'en doit pas moins passer pour insensible. — Il n'en doit pas être aïnsi d'une mortelle; mais expliquez-vous mieux. Tout chasseur est-il indiffent? — Oui, lui dit *Chérea*, qui avoit son dessein, tout chasseur cherche à perdre des moments que l'Amour cherche à remplir. — J'ai donc eu tort d'éviter de les voir? — Sans doute; on peut les voir sans conséquence, à-peu-près comme vous regardez ces tableaux.

La jeune solitaire en crut *Chérea*, qui,

de ſon côté, préparoit un ſtratagême. Elle en inſtruiſit *Sténor* qui fut prompt à la ſéconder. Il étoit devenu voiſin de *Flora.* Il avoit, à force de ſoins & de dépenſes, acquis une maiſon peu éloignée de celle qu'elle habitoit. Il parut aux environs, à jour nommé, & vêtu en chaſſeur. Ses habits, ſon attirail étoient les mêmes que dans ſon portrait ; la reſſemblance en tous points étoit frappante. *Flora* ſe trouvoit alors ſur une terraſſe qui dominoit la plaine. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir à trente pas l'original de ſon tableau chéri ! elle jetta un cri d'étonnement, & peut-être de joie. Il ſeroit difficile de bien peindre ce qu'elle éprouva : elle n'eût pu le définir elle-même. Toutefois, cette ſenſation n'avoit rien que d'agréable ; & *Flora* en éprouvoit la douceur ſans en connoître ni en rechercher la cauſe. Pour *Sténor*, il connoiſſoit mieux ſes propres mouvemens ; il ne doutoit pas que ce ne fût de l'amour, & de l'amour le plus vif. Cependant il falloit jouer l'indifférence : il falloit marquer plus d'empreſſement pour ſuivre un daim, que d'attention à contempler *Flora.* Il falloit la regarder ſans paroître ni ému, ni flatté, ni ſurpris. C'étoit pour *Sténor* un rôle difficile, & qu'il joua un peu à faux. Toute femme tant ſoit peu expérimentée ne s'y fût point mépriſe ; mais *Flora* s'y méprit. Elle vit *Sténor* la fixer & s'éloigner quelque temps

temps après, en ne paroiſſant occupé que des ſuites & du ſuccès de ſa chaſſe. Vous ne m'avez point trompé, dit-elle à *Chérea*; un chaſſeur eſt un homme tout-à-fait indifférent. Il n'eſt pas plus dangéreux d'en être apperçue, que de l'appercevoir. Celui qui s'éloigne ne paroît empreſſé qu'à faire la guerre aux animaux. Il a pour cet exercice la même ardeur que le fils de *Théſée*; il eſt vrai qu'il lui reſſemble auſſi par les traits. Il lui reſſemble? demanda négligemment *Chérea*. Quoi! reprit vivement ſa jeune élève, cette reſſemblance ne vous a point frappée? — J'y ai fait peu d'attention. — Vous étiez, ſans doute, occupée d'autre choſe: jamais rapport ne fut plus parfait dans tous ſes points! — J'en doute; il y a bien peu d'hommes faits comme l'*Hyppolite* de votre tableau. — Et moi, je vous ſoutiens que celui-ci eſt encore mieux fait. — Songez que cette figure d'*Hyppolite* eſt d'une régularité frappante. — Cela peut être. — Et vous voulez que la nature l'emporte ſur tous les efforts de l'art? — Pourquoi non? L'art n'a-t-il pas été imaginé d'après elle? — Au reſte, nous allons mieux en juger: notre chaſſeur ne manquera pas de reparoître. — Je n'en crois rien, dit *Flora*, avec une eſpéce de dépit; il s'eſt éloigné trop ſubitement, pour avoir deſſein de revenir.

Il ne revint pas, en effet; on l'attendit

en vain. *Chérea* lui avoit prescrit cette conduite ; mais qu'il lui en coûta pour s'y conformer ! Quoi ! disoit-il, j'ai vu *Flora*, celle que j'aime, celle qui m'est cachée depuis si long-temps ; ses regards se sont fixés sur moi, ils s'y sont arrêtés ; elle a paru me voir sans répugnance, peut-être même avec intérêt : & je la fuis ! & je me dérobe à sa vûe que j'ai recherchée tant de fois inutilement, que je chercherai peut-être aussi inutilement par la suite ! Mais il n'importe, ajoutoit *Sténor ;* suivons la route qui m'est tracée : j'ai besoin des secours de *Chérea ;* ne paroissons point mépriser ses conseils. Il s'éloignoit toujours en parlant ainsi. *Flora*, de son côté, ne quittoit pas encore la terrasse. Vous voyez que j'avois raison, disoit-elle à *Chérea*, rien ne paroît. Il est surprenant, ajouta-t-elle, avec un espéce de chagrin, il est bien surprenant que ma pénétration l'emporte aujourd'hui à tant d'égards sur la vôtre !

Le jour suivant parut à *Flora* délicieux pour la promenade, & sa terrasse l'endroit le plus commode pour se promener. *Chérea* n'en convint que foiblement : elle sentit que le moyen de l'exciter étoit de la contredire. C'est un moyen dont l'usage n'est pas moderne, mais il sera toujours efficace. *Flora* se promenoit depuis près d'une heure, quand *Sténor* parut au pied

des murs de ſon jardin. Son attirail & ſon occupation étoient les mêmes que la veille : ſa conduite fut peu différente ; le haſard lui fournit même l'occaſion d'étaler ſon adreſſe aux yeux de *Flora*. Il s'applaudit de ſa victoire ; mais, ſur-tout, parce qu'elle lui offroit un prétexte de s'éloigner moins ſubitement. *Flora* elle-même avoit pris part à ſon ſuccès. Elle croyoit ne s'y intéreſſer qu'en faveur de ſa reſſemblance avec *Hyppolite*. Cette extrême reſſemblance l'étonnoit toujours : mais plus elle examinoit *Sténor*, plus la comparaiſon lui devenoit favorable. Il lui paroiſſoit, en tout point, très-ſupérieur à la figure du tableau. Il s'éloigna enfin, & *Flora* ne put rien voir dans ſes yeux qui prouvât que ce fût avec regret. Il avoit encore ſçu ſe vaincre pour cette fois. C'en eſt aſſez, diſoit-il, c'en eſt même trop : je ne pourrai jamais feindre plus long-temps, ni ſur-tout cacher ma feinte. Comment ſe peut-il que *Flora* s'y méprenne ?

Flora s'y méprenoit cependant. Il faut, diſoit-elle, que la chaſſe ait bien des attraits. Elle fait diverſion à toute autre choſe ; nulle autre choſe ne peut diſtraire un chaſſeur. Ma retraite, au contraire, n'eſt point inacceſſible à l'ennui ; je n'y ſuis point à l'abri des diſtractions. Quel dommage qu'il ſoit encore plus dangereux de la quitter ! C'étoit à *Chérea* qu'elle adreſ-

ſoit ce diſcours : il ne reſta point ſans réponſe. Eh ! qui vous empêche, reprit cette dernière, d'égayer votre ſolitude ? Je ne vous parle pas d'y renoncer. Vous la croyez néceſſaire à votre repos : tant mieux ! je prie *Minerve* d'y veiller toujours ; mais faut-il être éternellement claquemurée ? Tout ce qui avoiſine votre retraite eſt preſque auſſi ſolitaire qu'elle-même ; oſez parcourir cette eſpéce de déſert. C'eſt le plus grand haſard du monde, ſi vous y appercevez quelque trace de figure humaine. Et le chaſſeur ? lui dit *Flora*, en rougiſſant un peu. — Le chaſſeur n'y reviendra peut-être plus. — Vous le croyez ? — Je le préſume. Un chaſſeur n'adopte jamais un canton plûtôt qu'un autre ; il ne conſulte que l'intérêt de ſa chaſſe. — Mais enfin, s'il y revenoit ? — Le grand malheur ! — Oh ! je crains ſa rencontre. — Eh bien ! attendez quelques jours ; vous verrez durant cet intervalle s'il reparoît ou non ; mais, encore une fois, peut-être a-t-il déjà perdu toute idée de revenir. Cette réflexion déplut à *Flora*, ſans qu'elle pût bien ſe dire pourquoi. Cependant elle ſuivit le conſeil qu'on lui donnoit ; mais intérieurement elle ſouhaitoit que le doute de *Chérea* pût être démenti. Il ne le fut point. *Chérea* prit les meſures néceſſaires pour l'empêcher. Gardez-vous bien, dit-elle à *Sténor*, de reparoître d'ici à plus

de huit jours. Huit jours ! s'écria *Sténor*, huit jours font mortellement longs ! croyez-vous qu'un amant ? — Tout amant extravague ; ayez de la prudence, autrement *Flora* ne cessera point d'en avoir. Alors elle lui détailla les raisons qui exigeoient de lui cette contrainte. Il n'en falloit pas moins pour maîtriser son impatience : il consentit à ne reparoître de quatre jours. Le lendemain *Flora* étoit sur la terrasse. Voyons, disoit-elle, si *Chérea* devine bien juste. Ce fut avec regret qu'elle s'en apperçut ; mais, enfin, il pouvoit n'en être pas ainsi le jour suivant. *Flora* revint à son poste plûtôt que la veille, & avec aussi peu de fruit. Je commence à croire, disoit-elle, que *Chérea* ne s'est point trompée ; après tout, que m'importe ? J'en serai plus libre & moins inquiette. Je pourrai parcourir ces lieux qu'il abandonne ; je ne pourrois les fréquenter, s'il n'y renonçoit pas.

Dès le troisiéme jour, *Chérea* fit venir quelques instrumens de chasse. Que voulez-vous faire de cet attirail ? lui demanda son élève. Je n'en sçais rien, répondit-elle ; nous verrons. Qui sçait si l'envie de chasser ne nous viendra pas ? La chasse n'est pas plus interdite à un sexe qu'à l'autre. Un arc, un javelot, peuvent très-bien figurer dans nos mains. Il est vrai, reprit *Flora*, que des armes peuvent nous être utiles. Vous dites que la chasse est un préservatif

contre l'amour : des armes peuvent en être auſſi contre les attentats des chaſſeurs. *Chérea* prévoyoit ce que ne pouvoit prévoir *Flora* : elle ſentoit, dis-je, que cette jeune ſolitaire n'ayant encore éprouvé aucun penchant, n'ayant même eu aucune occaſion de les voir ſe développer, elle réſiſteroit d'autant moins aux premières impreſſions. Elle étoit donc perſuadée que la chaſſe lui plairoit ; elle doutoit encore moins que ce genre d'amuſement ne favoriſât les vûes de *Sténor*. La chaſſe pouvoit lui fournir mille moyens de rencontrer *Flora*, qui, de ſon côté, n'auroit pas toujours les moyens, ni ſans doute la volonté de fuir. Car enfin, diſoit-elle, il faut bien que ces pauvres enfans ſe rapprochent & s'expliquent. Mais je veux que *Sténor* ſe montre plus tard qu'il ne ſe le propoſe ; je veux qu'il m'accorde le délai qu'il m'a refuſé. C'eſt à quoi *Sténor* ne conſentit qu'avec répugnance ; mais enfin il l'accorda. Rien ne parut diſtraire les nouvelles chaſſereſſes les trois premiers jours de leur exercice. *Flora*, durant cet intervalle, exerçoit ſon adreſſe. Je ſuis heureuſe, diſoit-elle, que perſonne ne ſoit témoin de mon inexpérience. On ignore toutefois ſi, en parlant ainſi, elle rédoutoit réellement toutes ſortes de témoins. Ce qu'on n'ignore pas, c'eſt que toutes les fois qu'elle manquoit ſon coup, elle s'écrioit avec une ſorte de complaiſance :

Que diroit notre chasseur ! Lui-même entendit cette exclamation dès le premier jour qu'il se permit de reparoître : *Flora* alors ne l'appercevoit point ; mais elle en étoit apperçue. Il parut tout-à-coup à ses yeux, traînant un jeune faon qu'il venoit de percer d'une fléche. Il est à vous, cria-t-il à *Flora*, c'est de votre main qu'est parti le coup qui l'a terrassé. *Flora*, surprise de l'apparition & du discours, peut-être même flattée de l'une & de l'autre, parut cependant vouloir s'éloigner : mais elle ne fuyoit pas, & *Chérea*, qui survint à propos, n'eut pas de peine à la retenir. Qu'elle est belle ! disoit *Sténor* en lui-même. Ces armes, cet habit, donnent encore plus de feu aux graces de sa personne. On la prendroit pour *Diane*, ou plûtôt *Diane* voudroit elle-même être prise pour *Flora*.

Sténor fut tout prêt d'oublier le rôle qui lui avoit été prescrit. Il alloit parler d'amour à celle pour qui il devoit paroître indifférent. Un coup-d'œil de *Chérea* le remit sur la voie : il ne parla qu'en chasseur déterminé. Cet exercice est donc bien délicieux ? disoit *Flora*. Quoi ! reprit *Sténor*, vous le suivez, & vous ignorez ses plaisirs ? Je n'ai jamais connu de plaisirs, ajoutoit naïvement *Flora*. Mais, reprit *Sténor*, la chasse a les siens. Par exemple, quelles délices de devancer l'Aurore, de la voir se lever dans sa parure la plus brillante,

de reſpirer la fraîcheur que le Zéphire ſéme autour d'elle, de voir les fleurs s'embellir des larmes délicieuſes qu'elle répand, d'écouter les oiſeaux chanter leurs amours à l'inſtant même de leur réveil!... Leurs amours! interrompit *Flora*; on m'a dit qu'un chaſſeur devoit mépriſer l'amour : celui des oiſeaux peut-il donc l'intéreſſer? Il eſt vrai, reprit *Sténor*; mais on aime à contempler de loin les périls dont on eſt exempt. Je vous ſuppoſe aſſiſe paiſiblement ſur les bords du Pyrée * : cette vaſte mer qui s'offre à vos regards les étonne & les effraye, mais le ſpectacle en lui-même vous intéreſſe. Un vent léger ſillonne à peine la ſurface des eaux; on diroit que *Thétis* a choiſi cette journée pour ſon triomphe, ou que *Vénus* doit célébrer le jour de ſa naiſſance. Vous voyez dix vaiſſeaux s'empreſſer à fuir le rivage; la voile s'enfle par dégrés; on entend les cris de joie des matelots; ils chantent les louanges de *Neptune* & de *Bacchus*. Ils ſe croyent déjà poſſeſſeurs des tréſors que renferment les plus lointains climats; ils penſent avoir enchaîné les vents & la fortune. J'avoue, reprit à ſon tour *Flora*, qu'un tel ſpectacle peut intéreſſer. Il en eſt de même du chant des oiſeaux, ajouta *Sténor*, mais ne quittons pas le Pyrée. Le tableau change. Ce

* Port d'Athènes.

ciel, auparavant ſi pur, ſe voile & s'obſcurcit; le tonnerre gronde, l'air ſiffle avec fureur, la mer s'enfle & mugit. Les vaiſſeaux qui la couvrent ſont tantôt portés vers les nues, tantôt précipités au centre de l'abîme. L'air, l'eau & le feu ſe les diſputent. L'effroi, la conſternation, remplacent les cris d'allégreſſe. On fait des vœux, mais on n'attend que la mort... Arrêtez donc, interrompit *Flora*, vous me faites frémir. Je vois bien que par cette peinture vous figurez les périls où l'amour nous expoſe : on me les a toujours dépeints ſous de pareilles couleurs. Il eſt vrai, dit alors *Chérea*, en s'adreſſant à *Sténor*, il eſt vrai qu'on ne lui fit jamais envisager l'amour que ſous un aſpect effrayant. Tout ce qui l'environne dans ſa retraite lui rappelle cette idée rebutante, & vous cherchez encore à l'aggraver? Moi, reprit l'Athénien, en faiſant un nouvel effort ſur lui-même, je ne fais que peindre d'après nature; mais voici un exemple tout récent & dégagé de tout emblême. Peut-être on vous a parlé de *Sapho* la Lesbienne. On en a fait une dixiéme Muſe, &, comme les neuf autres, elle ſe piquoit d'inſenſibilité. Les ans de *Sapho* ſe ſont accrus avec ſa gloire. On admiroit toujours ſes ouvrages, mais on négligeoit ſa perſonne. Elle n'a pu ſe réſoudre à être négligée : elle a voulu fixer le jeune *Phaon*; ſes liens n'ont pu le retenir. Vainement

elle chantoit ſon nom dans ſes vers & lui aſſuroit l'immortalité. *Phaon* diſparut & mit les flots de la mer entre *Sapho* & lui ; mais *Sapho* vient de ſe précipiter dans ces mêmes flots qui avoient facilité l'évaſion de ſon amant. Ah, ciel ! s'écria *Flora* ; voilà un trait qui manque à ma collection. Que je plains *Sapho* d'avoir cédé à l'amour ! que de maux il entraîne à ſa ſuite ! Ah ! puiſque la chaſſe nous en préſerve, je veux chaſſer tout le temps de ma vie.

Cette réſolution n'effraya point *Sténor.* Il la préféroit à celle que *Flora* eût pu prendre de garder la ſolitude. Tout va bien, lui diſoit à demi voix la bonne *Chérea*; vous avez bien fait de charger le tableau. Vous verrez *Flora* déſirer elle-même que les couleurs s'affoibliſſent. *Sténor* eût voulu pourſuivre l'entretien, dût-il encore parler contre l'amour. Il avoit du moins l'avantage de parler à *Flora* ; mais il fallut ſe ſéparer. Ce qui le conſola beaucoup, c'eſt que *Flora* dit tout haut à ſa compagne, qu'elle eſpéroit chaſſer le lendemain dans le même canton. Ce n'étoit pas une de ces choſes qu'il pût oublier. Le jour ſuivant, il étoit au rendez-vous avant que *Flora* y vînt, & cependant elle y vint plûtôt qu'à l'ordinaire. Il l'aborda avec ménagement, mais il n'eut recours à aucun prétexte. Sçavez-vous bien, lui dit-elle, que toute la nuit j'ai rêvé de

tempêtes, de naufrages & de noyés ? Cette pauvre *Sapho* ne me ſort pas de l'eſprit ! J'avoue, répondit *Sténor*, que la cataſtrophe eſt affreuſe. Comment avec tant de génie, ajoutoit *Flora*, comment *Sapho* n'a-t-elle pu ni prévoir ni prévenir cette fin déplorable ? — C'eſt que le génie nous aide à diriger les autres, & nous égare ſouvent nous-mêmes. — Mais *Sapho* avoit longtemps vécu ſans s'égarer ? — Trop longtemps peut-être. — Comment ? — C'eſt que vingt ans plûtôt on ne l'eût pas fuie, & qu'elle ne ſe fût pas noyée. — Quoi ! vous euſſiez voulu qu'elle aimât ? — Je ne veux rien. Je dis ſeulement qu'elle-même voulant finir par aimer, elle devoit s'y prendre plûtôt. — Mais dans tous les temps, l'Amour eſt à craindre. Ne vous ſouvient-il plus de l'avoir comparé à la plus horrible tempête ? — Belle *Flora* ! une tempête n'engloutit pas toujours le vaiſſeau. Le plus ſouvent il fournit ſa courſe & rentre au port chargé de richeſſes, orné de banderoles, & au milieu des cris de joie de ceux qui l'ont dirigé. Ainſi, ajouta *Flora*, votre comparaiſon n'étoit pas juſte ? — Pardonnez-moi. Je n'ai jamais voulu dire que l'Amour fît le malheur de tous ceux qu'il ſoumet. Je crois même que le nombre des amans fortunés l'emporte ſur celui de ſes victimes. — Quoi ! s'écria-t-elle avec embarras, vous

ne cherchez donc point à l'éviter? Jusqu'à présent, reprit *Sténor*, j'ai fait de mon mieux pour y réussir. En comparant ses dangers aux périls que court un vaisseau, je me suis tenu au rang des spectateurs; je n'ai contemplé le vaisseau que du rivage.

Cette réponse pouvoit tranquilliser *Flora*, mais on ignore si elle la satisfit. On reprit la chasse, qui ne fut pas des plus heureuses. *Sténor* étoit distrait, *Flora* rêveuse, & *Chérea* plus attentive aux mouvements qu'éprouvoit sa jeune élève qu'à ce qui se passoit dans la plaine. Elle ne doutoit point que la prévention de *Flora* ne s'affoiblît de jour en jour : elle recommanda à *Sténor* de mettre autant de réserve dans sa conduite que dans ses discours. De son côté, il lui fit part d'un dessein qu'il jugea plus efficace, que les discours les mieux préparés & la conduite la plus circonspecte. On se rencontra encore les trois jours suivants, & l'entretien roula toujours à-peu-près sur la même matière. Il arriva seulement que *Sténor* parloit contre l'amour en homme qui n'en veut pas être cru sur sa parole, & que *Flora* penchoit beaucoup à ne plus le croire. Deux jours après, elle chassoit avec sa compagne. Le temps s'écouloit, & *Sténor* ne paroissoit point. *Flora*, au fond, en étoit surprise, & *Chérea* feignoit de l'être. La jeune chasseresse étoit

infatigable, elle voulut se retirer plus tard qu'à l'ordinaire. La nuit étoit proche quand elle rentra, mais *Sténor* n'avoit point paru. Il ne parut pas non plus le jour suivant. Pour *Flora*, elle se trouva plûtôt fatiguée que la veille. Le soleil n'étoit pas encore prêt à disparoître, & déjà elle avoit quitté la plaine. Qu'est-il donc arrivé à notre chasseur? disoit-elle à *Chérea*. Je ne puis le deviner, répondit cette dernière. Je présume qu'il aura voulu essayer si la chasse n'est pas plus avantageuse dans un autre canton, & que nous pourrons le revoir demain dans celui que nous venons de parcourir. Et moi, reprit *Flora* avec vivacité, j'en veux demain parcourir un autre: j'ai aussi quelque envie de juger s'il me sera plus favorable. *Chérea* ne se méprit point au ton de cette réponse. Elle avoit même prévu cette résolution, & elle étoit bien éloignée de la combattre. *Flora* dormit peu la nuit suivante. Quelle est donc cette inquiétude que j'éprouve? disoit-elle: pourquoi m'occuper ainsi de l'absence d'un inconnu? J'aurois dû moi-même éviter sa présence. Mais que dis-je? Pourquoi le fuir? Sa conduite prouve que j'aurois eu tort de le craindre.

Elle persista néanmoins dans sa résolution. Il est vrai qu'en préférant un nouveau canton à l'ancien, elle ne faisoit aucun sacrifice décidé. Le hasard pouvoit

occaſionner une rencontre avec *Sténor*; & *Flora* ne ſongeoit point à prévenir cet effet du haſard. *Chérea* la conduiſoit, & elle ſe laiſſoit conduire. Inſenſiblement elles arriverent auprès d'un petit boſquet très-agréable. Une fontaine en occupoit le centre & y répandoit une fraîcheur délicieuſe. Une caſcade naturelle procuroit à l'eau un doux murmure. Un gazon, des fleurs, tapiſſoient les bords de la fontaine: d'autres fleurs étoient éparſes dans le boſquet, & quelques buiſſons heureuſement placés ne permettoient point aux yeux d'en parcourir toute l'étendue. Divers oiſeaux y formoient à leur manière un combat muſical. Tout-à-coup ils furent interrompus par les ſons d'une flûte, auxquels ſe joignirent l'inſtant d'après ceux d'une voix très-ſonore & très-flexible. Elle chantoit les douceurs de l'amour & de la conſtance. » Aimable fils de *Vénus*, diſoit-elle, tu » répands tes bienfaits ſur tous les hu- » mains; tous les humains ſont égaux à » tes yeux. Du palais tu paſſe dans la » chaumière: elle te poſſede même plus » ſouvent que les palais. Chez les bergers » l'on ſe dit: *Je vous aime*, & c'eſt un » ſerment; rien n'en peut dégager. Le » ſeul ſerment qu'on osât rompre parmi » eux, ſeroit celui de n'aimer jamais. »

Ces mots frapperent vivement *Flora*. Un mois plûtôt elle n'eût ſongé qu'à fuir;

elle ne ſongea qu'à s'approcher. Cette voix, dit-elle à *Chérea*, eſt bien digne d'être entendue. Ecoutons de plus près, pour n'en rien perdre; mais évitons d'en être apperçus, pour ne point effaroucher la chanteuſe. La chanteuſe pourſuivit en ces termes: » Cœurs indifférents, ne vantez » plus la paix dont vous jouiſſez : elle eſt » un ſommeil, ce ſommeil eſt un trépas. » Pour vous tout eſt mort, & vous l'ê- » tes pour tout ce qui exiſte. Et vous que » l'Amour ſoumet à ſon empire, la » nature entière eſt ſoumiſe au vôtre. C'eſt » vous ſeuls que l'aſtre du jour éclaire : » vous ſeuls qui connoiſſez le prix de ſes » bienfaits. Que le jour eſt beau, quand » on aime ! Comme l'Amour ſçait tout » embellir ! Le parfum de ces fleurs en » devient plus délicieux, l'émail des prai- » ries plus vif, le cryſtal des eaux plus » pur, le chant des oiſeaux plus harmo- » nieux. Ce ruiſſeau qui s'éloigne & ſe » précipite vers ſa pente, invite les amants » à ſe rapprocher ; ce lierre & cet or- » meau leurs preſcrivent d'être inſépara- » bles; tout leur parle dans la nature, & » par-tout ils reconnoiſſent le langage de » l'amour ».

Chaque inflexion de cette voix pénétroit juſqu'à l'ame de *Flora*. Elle oublioit même de ſe défendre contre ces impreſſions : elle oublioit juſqu'aux diſcours de ſa mère, &

disoit à *Chérea* : Je voudrois que notre inconnu entendit ces accens & ces paroles : j'épierois avec soin l'effet que produiroient sur lui les unes & les autres. Jugez-en donc, lui dit-il ; cet inconnu est à vos genoux. *Sténor* y étoit effectivement. *Flora* jetta un cri de surprise ; mais ses yeux ne marquoient nul courroux, nulle envie de fuir. Que faites-vous, disoit-elle à *Sténor* ? Cette attitude ne va point à un chasseur, à un ennemi de l'amour. Je ne dois pas moi-même..... Ah ! interrompit *Sténor*, oubliez une prévention injuste & si peu naturelle. N'êtes-vous née avec tant de charmes, que pour les soustraire à notre admiration ? Nous est-il possible de ne pas leur rendre hommage ? Cet hommage doit-il vous irriter ?

Flora ne trouvoit point de réponse à ces questions. Mais enfin, dit-elle, vous sçavez que l'amour a causé bien des malheurs ; on m'en a toujours entretenue, & je n'ai pas encore vu d'exemple démentir ces maximes. Vous en verrez, lui dit *Sténor*, en collant sa bouche sur une de ses mains ; vous serez vous-même cet exemple : en attendant, le hazard vous en offre un autre. Interrogez ce couple dont les accens ont mérité votre attention. Ce couple ne chantoit plus, mais il ne s'étoit pas éloigné. De grace, dit *Flora*, en s'adressant à la jeune personne qui avoit

chanté,

chanté, délivrez-moi d'un doute : croyez-vous à tout le bien que vous disiez de l'amour il n'y a qu'un instant ? Il nous en a plus fait, répondit-elle, que jamais nous n'en pourrons dire. Quoi ! reprit *Flora*, vous en parlez d'après vous-mêmes ? — Nous ne faisons que peindre ce que nous éprouvons. — Et depuis quand l'éprouvez-vous ? — Depuis que nous nous sommes aimés. Etes-vous unis ? demanda *Chérea*. Oui, pour jamais, répondit le jeune-homme. Chaque jour nous bénissons nos chaînes, & nous prions l'Amour de les resserrer. Chaque jour accroît notre bonheur ; & tant que rien ne nous séparera, il ne cessera point de s'accroître. Vous les entendez, belle *Flora*, disoit *Sténor* ; ils ont en effet le langage du bonheur & de la vérité. *Flora* commençoit à le croire, &, qui plus est, elle n'affectoit plus d'en douter ; mais les images lugubres qui avoient si long-temps affligé ses regards, occupoient encore son esprit. Vous en jugerez, disoit-elle à *Sténor*, vous verrez si je dus en être vivement frappée. *Stenor* ne demandoit pas mieux que d'être pris pour arbitre dans cette matière. On abrégea le temps de la chasse ; on se rendit chez *Flora*. Voyez, disoit-elle à *Sténor*, en l'introduisant dans un sallon, voyez si de tels exemples ont dû m'intimider.... Mais, ô ciel ! que vois-je moi-même ?

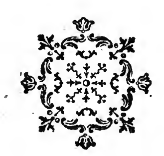
Quel changement inattendu ! Comment ces tableaux ne sont-ils plus ce qu'ils étoient ? d'où provient cette métamorphose ?

Qu'on juge en effet si *Flora* dut être surprise ? Un spectacle tout nouveau s'offroit à sa vûe : au lieu de ces catastrophes terribles qui l'avoient effrayée jusqu'alors, elle n'appercevoit plus que des scènes tendres & propres à la rassurer. Tout dans ces tableaux annonçoit l'amour paisible & fortuné. Rien n'y blessoit les regards, mais tout y intéressoit l'ame. Celle de *Flora* étoit vivement émue. On présume bien cependant qu'elle n'attribuoit à nul pouvoir magique le changement arrivé dans sa retraite. Elle ne doutoit point que *Chérea* n'y eût contribué ; mais elle ne s'en plaignit pas amèrement. Vous me trompez ! lui dit-elle d'un ton qui prouvoit qu'elle ne regrettoit pas de l'être ainsi ; vous me trompez ! Quel est votre dessein ? De vous rendre heureuse, lui répondit *Chérea*, de soustraire votre ame à une résolution peu réfléchie, à un préjugé funeste. Vous voyez *Sténor*, ajouta-t-elle, son indifférence n'étoit que supposée ; sa tendresse pour vous m'étoit connue : je le connois lui-même à tous égards, & à tous égards il est digne de vous. Durant ce discours, *Sténor* étoit aux genoux de *Flora*. Oui, lui disoit-il, je vous avois vûe avant que *Cinthie* vous enterrât dans cette solitude :

je vous adorai toujours depuis, même en déſeſpérant de jamais vous revoir. C'eſt l'amour ſeul qui m'a inſpiré la conduite que j'ai tenue; il doit être mon excuſe. D'ailleurs, mes vûes ſont auſſi légitimes que mon amour eſt ſincère.

On a pu voir *Flora* perdre ſucceſſivement de ſa prévention contre l'amour. Le changement des tableaux devenoit même à-peu-près ſuperflu. Il acheva pourtant d'anéantir une crainte qu'un ſtratagême équivalent avoit fait naître; mais il n'en fallut déſormais aucun pour déterminer *Flora* en faveur de *Sténor*. En peu de temps il devint ſon époux, & ne ceſſa point d'être ſon amant. Chaque jour elle s'étonnoit d'avoir pu craindre l'amour. Ses idées ſe fortifioient & s'étendoient de plus en plus. Vous m'avez bien jouée, diſoit-elle à *Sténor* & à *Chérea*; je le méritois, & je vous le pardonne. Je regrette ſeulement que le couple chantant du boſquet n'ait eu qu'une félicité factice. Il jouoit aſſez bien ſon rôle, pour mériter qu'il lui fût naturel. Raſſurez-vous, lui répondit *Sténor*, ce rôle n'étoit point joué. Apoſtés là pour me ſervir, ces jeunes gens n'en exprimoient pas moins leurs ſentimens propres. On aſſure qu'ils ſont encore les mêmes. Vous, ma chère *Flora*, conſervez toujours les vôtres. Cet amour qui cauſoit votre effroi, cauſera votre bonheur & le

mien. Ce n'eſt pas cet amour frénétique, impérieux & jaloux, cette paſſion qui déchire l'ame au lieu de la conſoler ; c'eſt cette charmante union des cœurs, auſſi éloignée de la tiédeur que de l'emportement, auſſi douce que ſenſible, qui occupe ſans tourmenter ; qui ne néglige ni n'obſéde ; ce n'eſt point l'Amour tel qu'on ſe plaît ſouvent à le peindre, ou plûtôt à le défigurer ; c'eſt *l'amour tel qu'il eſt*, tel qu'il doit être.





L'ÉTONNEMENT RÉCIPROQUE,

Nouvelle Orientale.



CHAQUE Peuple a ses usages particuliers, les croit excellents, & trouve bizarres ceux des autres Nations, qui, de leur côté, lui rendent bien la pareille. On a peint Démocrite occupé à rire des défauts de ses semblables; on pourroit représenter chaque Nation occupée à se moquer de toutes les autres. Le climat & la politique influent sur cette prévention réciproque. Peut-être même est-il nécessaire que l'habitant de la Nigritie éprouve à l'aspect d'un Européen, la même répugnance qu'il inspire à ce dernier; que l'Iroquois s'applaudisse de sa rusticité, & le Chinois de ses révérences; que l'Italien soit rusé, l'Allemand simple, l'Espagnol grave, le François gai, l'Anglois sombre, le Hollandois plus sage & plus fin qu'eux tous. Presque toujours le jeu d'une machine dépend de l'opposition de ses parties, & l'éclat d'un tableau de la variété de ses couleurs.

L'excessive liberté dont jouissent les femmes parmi nous a ses inconvéniens; mais ils ne méritent pas qu'on préfére de trou-

ver en elles des esclaves au lieu de compagnes. Ajoutez que toutes les précautions Asiatiques ne sont pas toujours efficaces. Il seroit cependant bien difficile de les porter plus loin. Une femme dans tout l'Orient, & sur-tout en Perse, n'est visible que pour son mari; un fille ne l'est pour aucun homme, pas même pour celui qui l'épouse. Ce n'est, dis-je, qu'après en avoir fait sa femme, qu'il peut juger de sa laideur ou de sa beauté. De-là naît pour l'ordinaire, d'un & d'autre côté, une surprise agréable ou douloureuse. Voici un exemple où l'étonnement fut extrême des deux parts.

Un vieillard Persan, noble d'origine, mais déchu d'une haute fortune, habitoit une demeure isolée & de la plus modeste apparence. Là se trouvoient en même temps la femme & la fille de son fils unique. Pour ce dernier, il servoit dans l'armée Persanne, en qualité d'Officier très-subalterne & sous un nom emprunté. Celui que portoit son père dans sa retraite l'étoit également: des raisons de politique & de prudence les obligeoient d'en user ainsi l'un & l'autre. Tous deux avoient encouru la disgrace du Souverain sans l'avoir méritée, & tous deux attendoient que l'inconstance de la Cour & des événemens leur rendit ce quelle leur avoit fait perdre. *Aboutaher* (c'est le nom supposé

du vieillard) ne jouit même pas d'un entier repos dans sa solitude. A la Cour un Grand est exposé aux bourasques: en Province, un homme obscur l'est encore plus aux vexations. *Aboutaher* en avoit déjà essuyé plus d'une de la part du Begler-Beg ou Gouverneur de la Bactrianne, & pour surcroît d'affliction, il se vit forcé d'aller s'en plaindre à lui-même. Il attendoit peu de succès d'une pareille démarche. N'ai-je pas, disoit-il chemin faisant, moi-même été Begler-Beg? N'ai-je pas cherché à faire le bien du Prince & des Sujets? N'ai-je pas été équitable? N'ai-je pas été déplacé? est-il juste d'exiger que le Gouverneur de la Bactrianne se moule sur une conduite qui m'a si peu réussi?

Il n'étoit plus qu'à deux lieues de la résidence de ce Commandant, lorsqu'il fut abordé par un Coulomcha, ou Messager du Roi de Perse. Un Coulomcha n'est pas un simple courier: c'est un jeune homme de distinction attaché à la personne du Monarque, à-peu-près sur le même pied qu'un Gentilhomme ordinaire l'est en France. Ces sortes de Messagers ne sont jamais chargés que de commissions graves: mais une circonstance rend cet emploi très-pénible. C'est qu'en Perse, où l'on prétend que les postes furent instituées par Cyrus, il ne reste aucunes traces de cette institution. Il est vrai que dans

ce pays, un Meſſager-Royal eſt autoriſé à démonter les paſſants qu'il rencontre. Le Coulomcha dont il s'agit avoit uſé plus d'une fois de ſon privilége depuis ſon départ d'Hiſpahan. Mais il étoit à pied, lorſqu'il joignit *Aboutaher* qui montoit un fort bon cheval Arabe. Le ſage vieillard voulut en deſcendre. Il avoit reconnu d'abord l'emploi du jeune Gentilhomme à ſon extérieur; il alloit céder à l'uſage. Le Coulomcha l'ayant fixé, lui trouva l'air ſi vénérable & ſi impoſant, qu'il ſe ſentit ému de reſpect. Non, lui dit-il, mon père, non je n'uſerai point contre vous d'un privilége tyrannique: ce ſeroit joindre la barbarie à l'injuſtice. Daignez ſeulement ſatisfaire ma curioſité. Habitez-vous la ville prochaine, ou quelques affaires vous y conduiſent-elles? Je poſſède ſi peu de choſe, reprit le vieillard, que je devrois être exempt de toute eſpéce d'affaires. Cependant, le peu qui m'appartient m'eſt envié. Un dévot, qui me hait, & qui peut tout ſur l'eſprit du Gouverneur, prétend me dépouiller de mon foible patrimoine, ſous prétexte d'y faire conſtruire un hôpital en faveur des pauvres de ce canton. Le principal dédommagement qui m'eſt offert, ſeroit d'y être admis comme les autres.... Voilà une abominable injuſtice, interrompit le jeune Perſan; je vous jure par le gendre du Prophête,

phête, qu'elle ne ſera point effectuée. J'ai quelque crédit auprès du Gouverneur ; & d'ailleurs, j'ai un moyen sûr pour m'en faire écouter. Soyez perſuadé que votre adverſaire ne fera point preuve de charité à vos dépens.

Ils porterent la converſation beaucoup plus loin, & elle les conduiſit juſqu'à la réſidence du Begler-Beg. A peine le Coulomcha ſe fut-il acquitté de ſa principale commiſſion, qu'il s'occupa des intérêts d'*Aboutaher*. Il le préſenta au Gouverneur, qui parut ne l'écouter qu'avec peine, ajoutant qu'un homme auſſi pieux que l'étoit ſon adverſaire, ne pouvoit avoir que des vûes louables. Ce Gouverneur ſe piquoit lui-même de dévotion autant que d'avarice. Il n'ordonnoit jamais de concuſſions que l'Alcoran à la main. Le jeune Perſan, qui le connoiſſoit, fit ſigne au vieillard de ne pas inſiſter. Celui-ci ſe retira comme ils en étoient convenus. Alors *Séfi*, c'eſt le nom du Coulomcha, réïtéra ſes inſtances auprès du Gouvernenr, & en vint à l'argument qu'il ſçavoit bien devoir être déciſif. Il lui revenoit, ſelon l'uſage, un préſent conſidérable pour ſa courſe, & c'étoit au Begler-Beg à lui faire ce préſent. Il lui fit entendre qu'il y renonceroit volontiers, ſi *Aboutaher* obtenoit juſtice. L'avare Gouverneur ſaiſit avidement cette propoſition : il décida qu'en effet le

dévot Mufulman portoit le zèle un peu trop loin. *Aboutaher* fut maintenu dans ce qu'il poffédoit, & le Begler-Beg eût même ajouté quelques poffeffions d'autrui, fi on l'eût exigé. *Séfi* courut rejoindre fon protégé, qui l'engagea à venir au moins vifiter l'hermitage qu'il lui confervoit. Le jeune Perfan y confentit, n'ayant nul motif de preffer fon retour à Ifpahan. Ils partent deux jours après, & au bout d'environ douze heures de marche, ils touchoient à l'habitation du vieillard. Ce dernier en faifoit un modefte détail à *Séfi*, & le prioit de mettre à l'écart toute idée de magnificence & de fomptuofité. Mais quelle fut la défolation d'*Aboutaher*, en voyant tout-à-coup une partie de fa maifon en flammes? Ah, chère *Fatime!* ah chère *Pehri!* s'écria-t-il; qu'allez-vous devenir? Qui vous arrachera au péril qui vous menace? Hélas! peut-être en êtes-vous déjà les victimes?

Séfi ne lui demanda point ce que fignifioit ce difcours. Il part avec toute la vîteffe du cheval qu'il montoit, arrive en un inftant à la demeure du vieillard, & trouve un efclave qui fe défefpéroit. Il entend des cris lamentables, & qui fembloient fortir du fein des flammes. Il demande à l'efclave par où il eft poffible de pénétrer dans l'édifice embrafé. Ah, Seigneur! lui répondit l'efclave, j'aurois déjà

eſſayé d'en tirer *Fatime* & *Pehri*; mais, hélas! je ne ſuis point eunuque, & ſi malheureuſement vous ne l'êtes pas vous-même.... *Séfi*, ſans répondre à ce ridicule propos, s'empare d'une maſſue, enfonce l'unique porte de ce bâtiment qui pour ſurcroit d'embarras ſe trouvoit fermée, paſſe à travers la fumée & les feux, & pénetre juſques dans une chambre où *Fatime*, *Pehri*, & une vieille eſclave n'attendoient que la mort. Déjà même les deux premières étoient évanouies. *Séfi* s'empare de celle que d'abord le hazard lui préſente: c'étoit *Pehri*. Il l'emporte à force de bras juſques dans la cour, & la remet entre les mains d'*Aboutaher* qui dans l'inſtant arrivoit. Il retourne au ſecours de *Fatime*, & la délivre avec le même bonheur, mais non ſans un extrême danger pour lui-même; ce qui ne l'empêcha pas de vouloir s'y expoſer une troiſiéme fois. Son but étoit de ſecourir la vieille eſclave : mais la chûte d'une partie du bâtiment l'empêcha de pénétrer juſqu'à elle. Il en fut au déſeſpoir, tant ſa généroſité étoit pure & déſintéreſſée.

Séfi n'étoit pas moins réſervé que généreux. Il s'étoit bien apperçu en ſecourant *Pehri*, qu'il portoit dans ſes bras une des plus belles perſonnes de l'Orient; elle étoit même alors dans un déſordre qui mettoit bien des beautés dans leur jour.

Séfi se rappelloit avec transport ce qu'il en avoit apperçu. Cependant, ne jugeant plus sa présence nécessaire, il n'en étoit pas ainsi de l'esclave d'*Aboutaher :* la fin du péril avoit mis fin à ses scrupules, & il aidoit son maître à rappeller *Fatime* & *Pehri* de leur évanouissement. Elles ouvrirent les yeux l'une & l'autre ; mais le danger qu'elles avoient couru leur étoit encore si présent, qu'elles doutoient de leur existence. Ah ! leur dit le vieillard, en les baignant de ses larmes, votre surprise est bien légitime : c'étoit fait de vous sans l'arrivée du plus généreux de tous les hommes. Il vous a sauvé la vie en s'exposant à une mort presque certaine, & en s'y exposant à plus d'une reprise. Alors il leur détailla, en peu de mots, ce que *Séfi* avoit fait pour elles, & même ce qu'il avoit fait pour lui. Il en faut moins pour piquer la curiosité de deux femmes à qui la vûe de tout homme étranger est absolument interdite. *Aboutaher* crut pouvoir déroger à cet usage en faveur de *Séfi.* D'ailleurs il n'avoit presque plus la liberté du choix. L'appartement des femmes étoit entièrement incendié : il falloit donc qu'elles habitassent le sien, qui heureusement étoit à l'abri des flammes, n'ayant nulle sorte de communication avec l'autre. Ainsi le vieillard, courant autant qu'il le pouvoit à *Séfi*, l'invita à s'approcher de celles qui tenoient de lui

un nouvel être. A cette propoſition, *Séfi* éprouva un doux ſaiſiſſement, qui lui ôta la liberté de répondre. Mais ſon ſilence n'avoit rien qui pût faire ſoupçonner un refus ; il s'avançoit même ſans preſque s'en appercevoir, & beaucoup plus vîte que ſon introducteur, vers la ſalle où *Fatime* & *Pehri* l'attendoient. Il les aborde avec un trouble que la jeune *Pehri* partageoit d'avance, & qui redoubla lorſqu'elle l'eût enviſagé.

Pehri n'avoit guère que treize ans ; mais, dans ces contrées, cet âge ſuffit au beau ſexe pour ſentir qu'il eſt en état de plaire & pour le faire ſentir à d'autres. *Séfi* l'éprouvoit : il eût également pû voir dans *Fatime* (qui le regardoit auſſi malgré l'uſage Oriental) il eût, dis-je, pû trouver en elle un objet capable de faire diverſion aux charmes de ſa fille. Elle étoit encore dans la fleur de la jeuneſſe & de la beauté. Mais *Séfi* étoit lui-même trop jeune pour diviſer ſon hommage, quand même *Fatime* & *Pehri* n'euſſent été que des rivales ordinaires. Il eſt un âge où le cœur devient l'eſclave du premier coup d'œil, & ne ſonge ni à rompre ſes fers, ni à les étendre. Quelques jours s'écoulerent d'une manière très-agréable pour le jeune couple, à qui la circonſtance permettoit de s'entretenir librement. *Séfi* rendoit graces à l'accident qui les réuniſſoit, & *Pehri* ne

s'en affligeoit plus. Quant au vieillard, il songeoit à le réparer. Il soupçonnoit intérieurement la cause de cette incendie, & ses soupçons étoient fondés. Le pieux Persan dont il a déjà été parlé, instruit que le Gouverneur cessoit d'entrer dans ses vûes charitables, avoit crû devoir se permettre un petit mal pour un grand bien. En conséquence, il donna ordre à un de ses esclaves de brûler la maison qu'il ne pouvoit envahir. Peut-être, disoit-il, brûlerons-nous en même temps trois ou quatre personnes; mais mon hôpital en fera vivre cent; & tout bien compté, la masse des humains gagne à ce calcul.

Il y avoit sujet de croire que cet événement jettoit *Aboutaher* dans plus d'une sorte d'embarras. *Séfi* rêvoit aux moyens de lui faire accepter des secours. Il étoit partagé entre la difficulté de les lui offrir, & la crainte d'être refusé. Il le fut en effet : *Aboutaher* lui dit que sa fortune, quoique bornée, le mettoit en état de retablir ce que le feu avoit détruit. Mais il n'en admira pas moins la constante générosité du jeune Persan. Il regrettoit de ne pouvoir le fixer dans sa retraite, & l'envioit à la Cour si peu digne de le posséder. Il falloit cependant que *Séfi* en reprit bientôt le chemin : son devoir l'y rappelloit; son penchant luttoit contre ce devoir. Il eut encore divers entretiens avec *Pehri*,

& tous deux s'enflammoient de plus en plus, & tous deux remercioient le hasard de les avoir affranchis des entraves de l'étiquette. Usage barbare & ridicule ! s'écrioit *Séfi*, tu nous contrains d'épouser un objet qui nous ignore & que nous ignorons : tu fais, du lien le plus respectable, un jeu de hasard qui souvent ne satisfait aucune des deux parties ! Ah ! du moins, j'ai vû dans *Pehri* celle qui doit me rendre heureux : notre union sera le fruit d'un choix éclairé, notre choix le fruit d'un penchant reciproque & qui ne peut plus s'accroître ; qui, sur-tout, ne pourra jamais diminuer.

On voit par ce discours le but que se proposoit *Séfi* ; mais il n'y pouvoit parvenir qu'après avoir quitté l'emploi qui l'attachoit & le captivoit à la Cour. Une femme, une esclave même, lui étoit interdite par le Souverain. Il informa de ses projets, & *Pehri* qui les trouva merveilleux, & *Aboutaher*, qui en jugea tout autrement. Le sage vieillard l'exhotta vivement à ne rien précipiter. A votre âge, lui disoit-il, on doit sur-tout ménager la faveur de son maître ; il est plus facile d'être Courtisan que Philosophe. *Séfi*, qui dans ce moment, n'étoit qu'amoureux, fut peu ébranlé par ce discours. *Pehri* n'étoit pas mieux d'accord sur ce point avec son ayeul. Ce jeune couple, prêt à se séparer,

n'y ſongeoit qu'avec frémiſſement, il fallut néanmoins s'y réſoudre; il fallut mettte fin à une ſituation d'autant plus flatteuſe, qu'elle étoit ſans exemple dans toute la contrée. Mais ce n'étoit point cette ſingularité que *Séfi* regrettoit; c'étoit la choſe même. Ses larmes couloient abondamment. *Pehri* cachoit une partie de ſa douleur; *Aboutaher* pleuroit de tendreſſe, & *Fatime* ſans bien pouvoir ſe dire à elle-même pourquoi.

De retour à Iſpahan, *Séfi* ſe diſpoſoit à effectuer ſon deſſein, à quitter une place qui aſſerviſſoit juſqu'à ſon ame. Une révolution ſubite le retint à la Cour. L'autorité & même la perſonne du monarque étoient menacées; dès-lors *Séfi* ne ſongea plus qu'à défendre l'une & l'autre. Il avoit été près d'immoler toute ambition à l'amour, il fit céder ce même amour au devoir. L'ennemi qu'il falloit combattre & repouſſer étoit le célébre *Thamas-Kou-li-kan*, ennemi d'autant plus à craindre, qu'il oſoit tout & qu'il joignoit une politique profonde au courage le plus déterminé. Ce qui achevoit de le rendre formidable, c'eſt que le Prince qu'il vouloit ſupplanter, n'avoit aucune de ces qualités, & ignoroit juſqu'à l'art de paroître les avoir. On ſçait que l'uſurpateur mit le comble aux attentats, & vit ſon ambition couronnée. Tout, cependant, ne fléchit pas ſous lui d'abord,

& *Séfi* se distingua parmi ceux qui résistèrent le mieux & le plus long-temps. Son pere lui en eût donné l'exemple, s'il avoit eu besoin de modèle. *Thamas*, qui avoit lui-même trop de courage pour ne pas estimer cette vertu dans autrui, n'épargna rien pour s'attacher deux sujets si braves & si fidelles. Toute la Perse étant alors soumise & tranquille, ni l'un ni l'autre n'avoient dessein d'exciter de nouveaux troubles ; mais aucun des deux ne voulut se fixer à la Cour du tyran, ni prendre parti dans ses armées. Cependant il ordonna que leurs biens, qu'il avoit fait confisquer, leur fussent rendus. Ce n'étoit point le seul exemple de modération qu'il eût donné jusqu'alors. Il affectoit, surtout, de réparer certaines injustices que son prédécesseur avoit commises, ou laissé commettre. Plus d'un grand, dépouillé de ses domaines par ce malheureux Prince, en avoit été remis en possession par *Thamas*. Tant il est vrai que dans un souverain, la politique supplée quelquefois à la vertu, & peut même briller d'un éclat supérieur.

Séfi, devenu libre, retourne en diligence vers la retraite où le conduisoient l'amour & l'amitié. Depuis deux ans & plus, qu'il avoit quitté ce séjour, il ignoroit le sort des personnes qui l'habitoient. Il voyoit sur sa route les désastres occasionnés par la guerre civile : il craignoit que ces ravages

ne se fussent étendus jusques sur l'asyle de *Pehri*; & dans quel trouble cette idée ne le plongeoit-elle pas ? Ce fut bien pis, lorsqu'arrivé sur les lieux mêmes, il n'y trouva que des restes de masures absolument inhabitées. Il faut avoir aimé, ou pour mieux dire, il faut aimer pour la première fois, & aimer en Asiatique, pour concevoir ce qu'éprouva *Séfi* à ce déplorable aspect. Il parcourt, en homme égaré, tout le canton, s'informe de ce qui peut concerner *Aboutaher*, n'apprend rien de positif, & retourne vingt fois questionner une même personne. Tout ce qu'on lui affirme, c'est que les troupes de *Thamas* ont habité & ravagé ce pays; mais on ignore si le vieillard qu'il y cherche ne l'avoit pas quitté lui-même avant leur arrivée : incertitude qui redouble l'agitation de *Séfi*. Tout ce que la jalousie, si naturelle aux Orientaux, a de plus accablant & de plus cruel, s'emparoit malgré lui de son ame. Tantôt il se représentoit *Pehri* au pouvoir de quelque officier féroce; tantôt il se la figuroit au milieu du sérail de l'usurpateur, gémissant sur son triste esclavage; & (ce qui lui sembloit beaucoup plus affreux) peut-être n'en gémissant plus. Il se résout à parcourir toute la Perse; va de province en province, de ville en ville, s'arrête sur-tout dans les lieux écartés, parle d'*Aboutaher* à tous les humains qu'il rencontre, & voit avec dé-

fespoir que ce nom est par-tout ignoré. Un an s'écoule dans ces recherches superflues ; après quoi, *Séfi* vient retrouver son père, aussi accablé de sa longue absence, que lui-même l'étoit de celle de *Pehri*.

L'extrême affliction exige un confident : c'est un moyen presque sûr de la rendre supportable ; mais il est rare de confier certaines foiblesses à un vieillard, & surtout à son propre père : il est encore rare que ce même père goûte cet aveu. *Séfi*, dans la nécessité où il étoit de se plaindre, ne fit pas cette réflexion & s'en trouva bien. D'ailleurs, l'amour est regardé en Asie, moins comme une foiblesse que comme un besoin. Le père de *Séfi*, à qui ce besoin s'étoit fait sentir autrefois, ne trouva point étrange que son fils l'éprouvât à son tour. Je te plains, lui dit-il, d'avoir perdu cette beauté dont tu me parles & qui devoit t'aimer, vû ton âge, ton extérieur & surtout la singularité de l'aventure. Il n'est qu'un moyen de réparer ce malheur, c'est d'épouser une femme assez belle pour te faire oublier celle que tu regrettes ; & si ce remede ne suffit pas, d'y joindre quelques jolies esclaves. Il seroit singulier qu'aucune d'entr'elles ne pût faire diversion à ta douleur. En tout cas, si l'objet qui la cause t'est rendu quelque jour, il te sera libre de l'épouser aussi. Le Prophête a pourvû à ces sortes d'inconvéniens.

Ce discours qui eût pu consoler un Européen, sur-tout un François, ne fit que glisser sur notre Asiatique. Cependant, comme il n'est guères possible de résister perpétuellement à des avis de cette nature, *Séfi* se laissa vaincre ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté encore six mois, & fait faire de nouvelles & inutiles recherches d'*Aboutaher* & de sa famille. Persuadé enfin qu'il en étoit privé pour jamais, il fit ce qu'exigeoit son père ; c'est-à-dire, qu'ayant chargé un Procureur d'épouser en son nom, & par le ministère d'un autre Procureur, une fille que ni l'un ni l'autre n'avoient jamais vûe & ne devoient jamais voir, une fille qu'il ne connoissoit pas lui-même, il avoit consenti qu'elle lui fût ensuite amenée pour ne la voir en face qu'après le temps fixé par l'usage. Il la connoissoit, au surplus, pour la fille d'un noble Persan qui habitoit le même canton que lui, & avec qui son père s'étoit fort lié durant son absence.

Les dix jours de fêtes & de divertissemens, fixés par la coutume, étant expirés, la nouvelle épouse fut conduite en pompe, mais durant la nuit, chez son époux, qui l'attendoit sans impatience. Elle étoit voilée de manière qu'en plein midi elle n'eût pas même soupçonné qu'il fit jour. Des femmes destinées à la servir, l'introduisent dans l'appartement qui lui est réservé. Elles en

ſortent quand *Séfi* eſt ſuppoſé prêt à s'y rendre ; mais elles n'y laiſſent aucune lumière, & lui-même n'eſt pas en droit d'y en introduire. L'uſage le condamne à ne voir ni à être vû cette première nuit. Il entre, moins occupé de l'objet qu'il va trouver, que de celui qu'il a perdu. Il eſt ſurpris d'entendre des ſoupirs & des ſanglots : il ne peut douter de qui ils partent, & cette ſingularité réveille & fixe ſon attention. Il reconnoît bientôt que ces ſanglots & ces ſoupirs ne ſont point ſimulés : ils lui ſervent de guide pour s'approcher de ſa jeune épouſe. Hé quoi, Madame ? lui dit-il, comment dois-je interpréter ces marques de douleur ? Eſt-ce par contrainte que vous vous donnez à moi ? Je n'exige point un pareil ſacrifice.

L'accordée ne répondit rien, & ce ſilence vouloit déjà dire beaucoup. De grace, Madame, reprit *Séfi*, daignez me répondre avec confiance & ſans aucun détour : peut-être aurai-je moi-même quelque autre aveu à vous faire. Ah, Seigneur ! lui dit-elle, en pleurant & ſoupirant toujours, mes larmes pourroient-elles vous outrager ? Inviſible à vos yeux comme vous l'êtes aux miens, tous deux inconnus l'un à l'autre, nous ne pouvons encore ni nous aimer, ni nous haïr. Peut-être en vous épouſant, m'uniſſé-je à l'homme le plus parfait de toute l'Aſie. Mais, Seigneur, pardonnez....

Elle n'en put dire davantage : ses sanglots la suffoquérent de nouveau. *Séfi*, que la douceur & le charme de sa voix venoient d'affecter singulièrement, frémit de l'état où cette jeune personne étoit réduite. Rassurez-vous, Madame, lui dit-il, d'un ton attendri ; vous n'êtes pas tombée entre les mains d'un barbare ; il faudroit l'être pour abuser de votre situation. Je respecterai vos sentimens & vos regrets. Je sçais par moi-même ce qu'un premier penchant... Mais, encore une fois, ne refusez point votre confiance à celui qui en veut être digne par sa franchise & son équité. Hé bien, Seigneur, reprit elle, d'un ton de voix mal assurée, je vais vous faire l'aveu d'une foiblesse que je crois excusable, & qui peut-être vous paroîtra légitime. Je garde encore le souvenir de quelqu'un à qui je dois le jour, de quelqu'un qui pour me sauver la vie osa s'exposer à une mort presque inévitable ; mais qui me laisse en proie à des chagrins plus cruels que la mort qu'il m'a épargnée.

O ciel ! s'écria *Séfi*, étonné du rapport qu'il y avoit dans cette aventure & ce qui lui étoit arrivé à lui-même ; ô ciel !... Mais, Madame, reprit-il, en s'interrompant, votre nom n'est-il pas *Zulphi ?*... Oui, Seigneur, & c'est aussi le nom que portent mon père & mon aïeul. Quoi ! jusqu'à son aïeul ? disoit tristement *Séfi*, en songeant à *Aboutaher ;* mes espérances ont

été bientôt détruites... N'importe, voyons jusqu'où le hasard peut porter la ressemblance dans des événemens opposés. Madame, qu'est devenu ce libérateur qui cause aujourd'hui votre désespoir? Mon désespoir est de l'ignorer, ajouta la jeune épouse. Les événemens qui viennent de déchirer la Perse, ont sans doute éloigné de lui toute autre idée : peut-être a-t-il fait céder l'amour à l'ambition ; peut-être n'a-t-il jamais bien connu l'amour. Autre point de conformité, disoit *Séfi* intérieurement ; l'aimable *Pehri* a sans doute les mêmes soupçons à mon égard, & a peut-être subi la même épreuve que celle qui me parle en cet instant. Mais, hélas ! ses pleurs auront-ils été respectés ?... Quoi qu'il en puisse être, je serai généreux ; je mériterai qu'on le soit, ou qu'on ait dû l'être envers *Pehri.* Madame, ajouta-t-il, en élevant la voix, votre destinée & la mienne ont entr'elles un rapport qui m'étonne. Votre cœur n'est plus à vous, le mien n'est plus à moi. Vous regrettez un amant qui vous sauva la vie ; j'eus le bonheur de la sauver à la beauté que je regrette. Vous ignorez la destinée de l'un ; j'ignore celle de l'autre. Vous soupçonnez votre amant d'inconstance ; j'ai les mêmes soupçons envers ma maîtresse ; & elle peut-être envers moi. Vous aimez encore, même en craignant d'être oubliée : je conserve un amour tout sem-

blable, en craignant un pareil oubli. Nos ames étoient faites pour se rencontrer : c'est dommage que le hasard ait dérangé leur cours. Mais, Madame, je le répéte, je ne prétends point tyranniser la vôtre. Je vous admire & suis prêt à renoncer à vous, à vous rendre à vous-même, puisque vous ne sçauriez être à moi volontairement.

Ah, Seigneur! interrompit la jeune Persanne extrêmement émue d'un procédé si généreux, & agitée d'un mouvement qui l'étonnoit & qu'elle n'eût pû définir, ah, Seigneur! je n'ai fait que céder aux ordres absolus de mon père; mais vous méritez un cœur uniquement à vous, & qu'aucun autre objet n'eût prévenu d'abord. Hé bien, Madame, ajouta *Séfi*, j'entrevois un moyen de vous conserver à votre amant, & de prévenir les emportemens d'un père irrité. Restez avec moi; ces lieux seront désormais pour vous un asyle inviolable, un asyle que je regarderai moi-même comme sacré. Daignez du moins achever de rendre votre confident celui qui consent à n'être votre époux que de nom. Le rapport de votre situation avec la mienne rend cette curiosité légitime, & certain mouvement que je ne puis exprimer, la rend indispensable.

Alors *Zulphi* détailla ce qu'elle n'avoit fait qu'indiquer, & à chaque mot *Séfi* redoubloit d'attention & d'étonnement. Mais quand

quand après certains détails préliminaires, *Zulphi* en vint à citer la retraite où elle avoit vécu avec ſon aïeul & ſa mère, l'incendie où l'une & l'autre s'étoient vûes prêtes à périr, le ſecours qu'elles avoient reçu d'un jeune courtiſan, ſon ſéjour dans leur aſyle commun, & enfin ſon départ qui tira encore des larmes de *Zulphi*, elle fut interrompue par un grand cri que pouſſa l'époux confident. Elle frémit, & crut l'avoir offenſé, d'autant plus qu'il l'avoit quittée avec précipitation. Mais il étoit allé donner une libre entrée au jour qui commençoit à paroître. La jeune Perſanne fit un mouvement pour courir à ſon voile. Arrêtez, lui cria ſon époux, bien réſolu d'en prendre dès ce moment le titre & les droits; arrêtez, aimable *Pehri !* Ce nom lui fit lever les yeux vers celui qui le prononcoit. Ciel! c'eſt lui! s'écria-t-elle, c'eſt *Séfi !*... Lui-même, reprit-il; celui à qui vous donniez des larmes, celui à qui vous en avez tant coûté. Mais *Pehri* n'entendit point ces paroles; elle étoit évanouie dans ſes bras.

Revenue à elle, tout ce qu'elle voyoit lui parut un ſonge : mais ce doute ne pouvoit pas long-temps ſubſiſter. Vouloir exprimer les plaiſirs & l'extrême ſatisfaction de ce jeune couple, ſeroit trop entreprendre. Heureuſe la main qui excelle à peindre ces ſortes de délices! Plus heureux mille fois les cœur qui les reſſent! je

dois seulement ajouter que tout cet embarras, tous ces *quiproquo*, furent produits par quelques changements de nom. *Aboutaher* & *Pchri* ayant repris leur nom véritable en quittant leur solitude, les recherches de *Séfi*, qui d'ailleurs les fit un peu tard, étoient devenues inutiles. Celui-ci ayant repris pour se marier le nom de son père, sa future n'avoit pû y retrouver celui de *Séfi*, le seul qu'elle connût. Ce n'est pas tout; le père de cette belle Persanne que *Séfi* croyoit réduit à l'état le plus médiocre, se trouvoit rétabli dans tous ses biens, & *Aboutaher* qu'il eut pû reconnoître à l'extérieur, habitoit alors une Province des plus éloignées. Tous ces motifs étoient plus que suffisans pour autoriser la méprise nocturne des deux époux & leur étonnement réciproque. Mais leur attachement mutuel & constant, leurs plaisirs, leur bonheur enfin, bonheur si rare entre époux, durent encore mieux produire l'étonnement universel.



LES LAMIES,

CONTE GAULOIS.

LES Gaulois eurent différentes eſpéces de Dieux & différentes manières de les honorer. A Eſus, à Taranis, à Teutatès, &c., on immoloit des victimes humaines; mais les *Lamies*, Déeſſes qui ſe manifeſtoient ſouvent aux hommes, en exigeoient de plus doux ſacrifices : elles n'obtenoient même, diſoit-on, l'immortalité qu'en cédant aux deſirs de quelque mortel. Beaucoup d'entre ceux-ci briguoient l'honneur de la leur procurer; mais pour cela il falloit d'abord leur plaire; il falloit des agrémens & de la jeuneſſe. En un mot, le choix que faiſoient dans cette occaſion ces demi-déïtés, reſſembloit parfaitement à celui que pourroient faire nos femmes de goût.

Sémir, jeune Gaulois, eut en lui tout ce qui pouvoit plaire à ces Déeſſes; mais *Sémir* n'étoit qu'ambitieux. La route qui méne aux grandeurs, étoit la ſeule où il prétendoit marcher. Il alloit un jour conſulter l'oracle de Diane ſur quelques projets de conduite. Une jeune Prêtreſſe parut : elle avoit tant de charmes qu'elle fit oublier à

Sémir toute ſon ambition. Il ſentit naître en lui d'autres deſirs ; ils étoient même beaucoup plus ardens que les premiers : mais ce n'étoit plus à Diane qu'il falloit recourir ; Diane y pouvoit moins que ſa Prêtreſſe. Malheureuſement *Sémir* ne devoit point l'inſtruire de ſa paſſion, ni elle y répondre, quand même elle en auroit été inſtruite. A cela près, on pouvoit conſulter elle & ſes ſemblables ſur toutes les matières qui ſe conſultent, même ſur celles de l'amour, dès que cet amour ne les regardoit pas. On pouvoit leur dire : *J'aime telle ou telle beauté; je voudrois qu'elle m'aimât :* on ne pouvoit pas leur dire : *Je vous aime, je deſire que vous m'aimiez. Sémir* avoit oublié tous les points ſur leſquels il vouloit d'abord conſulter l'oracle : il ne ſçavoit comment répondre aux queſtions d'*Adella*, (c'eſt le nom de la Prêtreſſe) & cependant il falloit une réponſe. *Sémir* prit un parti que lui ſuggéra ſa ſituation ; ce fut de raconter ſon aventure en la déguiſant.

» J'allois un jour, dit-il, conſulter l'o-
» racle de l'Iſle de Sain : j'y portois une ame
» remplie de projets ambitieux : je regardois
» la Fortune comme la déeſſe la plus digne
» de nos hommages. En un inſtant je fus
» détrompé. Une jeune Prêtreſſe s'offrit à
» mes regards : on l'eût priſe pour la Déeſſe
» de la beauté. A peine elle touchoit à ſon
» quatriéme luſtre. La blancheur de ſon

» teint égaloit celle de ſon vêtement ; l'in-
» carnat de la roſe venoit s'y mêler ; un
» œil à la fois tendre & vif, des cheveux
» qui l'emportoient ſur la plus parfaite
» ébène ; une bouche qui attiroit l'ame
» de quiconque la regardoit ; une taille...
» Dieux ! quelle taille !... Voyez la vôtre,
» dit-il à *Adella*, & vous en aurez l'idée
» la plus entière, la plus exacte ». *Adella* rougit ; elle n'avoit même pas attendu juſques-là pour être émue. Le portrait étoit trop reſſemblant pour s'y méprendre ; mais auſſi, l'expédient lui parut trop heureux pour s'en irriter. La Prêtreſſe la plus ſcrupuleuſe en eût uſé comme elle. Quant à *Sémir*, il pourſuivoit ſon récit. « Vous
» préſumez bien, diſoit-il, en fixant *Adel-*
» *la*, que je ne dus point réſiſter à tout
» ce que je voyois ? Je cédai comme tout
» autre eût cédé à ma place. Mais que ne
» pouvez-vous ſentir quelle contrainte j'é-
» prouvois » !... *Sémir* s'arrêta quelques momens, *Adella* ne répondit rien : mais elle regardoit *Sémir*, & ſes regards annonçoient de l'intention. Hé bien ! ajouta-t-elle avec douceur, que pouvez-vous demander à la Déeſſe dont je deſſers ici les autels ? Que puis-je moi-même lui demander pour vous ? Je n'ambitionne pas, reprit vivement *Sémir*, que Diane me guériſſe de ma paſſion : je n'en veux point guérir ; je ne puis plus être heureux que par l'amour ; mais puis-je

espérer de l'être jamais ? Voilà sur quoi je desire que vous m'éclaircissiez. Ne doutez pas que je n'en croye votre oracle. Il est rare, lui répliqua la jeune Prêtresse en rougissant avec grace, il est rare qu'on interroge l'oracle de Diane sur ces matières. Il faut, avant de répondre à vos demandes, que je sçache même si j'ai dû les écouter. Alors elle resta quelques temps rêveuse : après quoi, elle dit à *Sémir* de se retrouver au même lieu le sixiéme jour de la lune.

C'étoit un jour très-respecté dans toutes les Gaules & sur-tout parmi leurs Prêtres. Cette réflexion désespéroit *Sémir*. Je suis perdu, disoit-il, si la Prêtresse a la bonne foi de consulter Diane sur un point qui ne regarde qu'elle, & où Diane sera toujours de trop. Il fallut, cependant, qu'il se soumît à ce qu'*Adella* exigeoit.

L'intervalle n'étoit pas long ; mais il parut immense à *Sémir*. Chaque jour son réveil devançoit l'Aurore, & au jour indiqué lui-même la devança aux portes du Temple. Il y étoit encore seul quand elles s'ouvrirent, & il fut le premier que les yeux d'*Adella* rencontrèrent. Elle ne lui reprocha point cet empressement. N'avez-vous, lui dit-elle, rien de plus à demander à la Déesse, ou plûtôt ne révoquez-vous point votre demande ? Non, répondit *Sémir*, Diane sans doute ne me permettroit pas plus, & mon cœur ne peut se résoudre

à moins. Mais, reprit *Adella*, quel prix attendez-vous d'une pareille constance? Le bonheur d'être constant, répliqua *Sémir*. En est-ce un que de l'être sans espoir & sans but? ajouta encore la Prêtresse. Oui, s'écria le jeune Gaulois; le plus grand malheur que je puisse imaginer, seroit de n'aimer plus, ou que mon amour changeât d'objet. Puisqu'il est ainsi, reprit *Adella*, écoutez votre oracle. A ces mots, un enthousiasme soudain parut saisir la jeune Prêtresse. Elle s'émut, son coloris redoubla; toute sa personne étoit vivement agitée. Le jeune Gaulois n'étoit pas plus tranquille. Ce moment alloit décider de son sort; il craignoit d'entendre sortir de la plus belle bouche du monde l'oracle le plus effrayant. Voici ce qu'elle proféra : « Ce Temple ne » doit être ouvert ni à l'amour, ni aux » amans. Il est d'autres divinités qui leur » sont plus favorables. Cherchez-les dans » la forêt prochaine, aux bords du lac de » Néhémia ».

Sémir troublé jugea qu'il s'agissoit des *Lamies*, & ne crut pas qu'elles pussent le dédommager de ce qu'il perdoit. Il voulut sçavoir du moins, si l'accès du Temple de Diane lui étoit pour jamais interdit. Non, répondit la Prêtresse, vous y serez admis comme tout autre : mais gardez-vous de consulter Diane sur vos desseins amoureux. Ne pourrois-je au moins, ajouta *Sémir*,

consulter sur d'autres sujets sa Prêtresse ? Oui, sans doute, répliqua-t-elle. Je parle de la même, poursuivit *Sémir :* & moi aussi, reprit *Adella*. Elle fit plus, elle l'instruisit des jours destinés à ses fonctions, chaque Prêtresse ayant les siens. L'amoureux Gaulois se promit bien de n'en pas oublier la datte, & fut toujours bien servi par sa mémoire. Il rêvoit, en s'éloignant, à l'oracle qu'il venoit de recevoir. Tout lui en paroissoit défavorable. Qu'ai-je à espérer, disoit-il, des divinités de cette forêt? Je sçais qu'elles s'humanisent aisément, qu'elles ont moins de rigueur que les Prêtresses de Diane; mais je préfére un regard de la sévère *Adella* à toutes les faveurs de ces divinités trop humaines. Il garda cette résolution, & tout le reste du jour & toute la nuit suivante. Le lendemain, il pesa de nouveau les paroles de l'oracle : elles étoient claires : elle ne lui laissoient que deux partis à prendre, celui d'obéir, ou de se résoudre à ne point changer de situation. Tout considéré, ce dernier parti l'effraya, &, tout en se plaignanr, il donna la préférence au premier. Il s'avanca donc vers la forêt sacrée : on ne pouvoit y pénétrer sans ressentir quelque émotion. Un jour, qui tenoit de la nuit, n'y laissoit appercevoir aucune route suivie. La hauteur, l'épaisseur des arbres, formoient une voûte impénétrable aux rayons du soleil. *Sémir* erra quelque temps

temps au milieu de ces ténébres ; mais il vit qu'insensiblement elles s'éclaircissoient ; bientôt même il se trouva dans un séjour aussi riant que les avenues en étoient lugubres : on eût dit que cette forêt sauvage venoit d'être métamorphosée en un jardin délicieux ; des tapis de gazon, émaillés de fleurs, conduisoient à différens bosquets isolés : l'intérieur de ces bosquets avoit son usage & ses ornemens. *Sémir* entra dans plusieurs ; il vit d'abord quelle en étoit la destination : tout y annonçoit l'asyle des plaisirs & du mystère. Dans l'un, il lut ces paroles gravées sur l'écorce d'un hêtre : *C'est ici que Zulmir procura l'immortalité à la Nymphe Elusia.* Dans un autre, il lut ces mots artistement formés par un tissu de fleurs : *Les cœurs de Tella & d'Asor sont enchaînés comme leurs noms.* Dans un troisiéme, il trouva ces vers gravés par un Barde sur une espéce d'obélisque :

Que d'autres dans leurs chants consacrent la victoire,
Qui des héros enflamme les desirs :
Trop long-temps j'ai chanté leur gloire ;
Je ne veux plus chanter que mes plaisirs.
Zilia m'enchaîne auprès d'elle,
Zilia comble tous mes vœux,
Mon amour la rend immortelle,
Et le sien des mortels me rend le plus heureux.

En un mot, *Sémir* ne pénétra dans aucun de ces bosquets, sans y trouver quelques traces d'un amour content & réciproque.

La plûpart des autres bosquets lui parurent être occupés ; raison pour laquelle il n'y pénétra point : il lui étoit d'ailleurs prescrit de s'approcher du lac Néhémia, qu'il découvroit dans le lointain. Il s'en approche, visite une partie de ses bords & n'apperçoit rien : mais toujours occupé de sa Prêtresse, il desiroit peu la rencontre d'une divinité. Enfin, jettant les yeux sur un bosquet voisin du lac, il voit une inscription suspendue à l'un des arbrisseaux. Il s'approche, & lit ces paroles : *Que Sémir attende ici l'apparition & les ordres de Séléna. Sémir* obéit ; il pénétre au sein de l'asyle qu'on lui indique, & cherche à y découvrir, comme dans les autres, quelque monument amoureux. Aucun ne s'offrit à ses regards : mais ce qu'il y apperçut, & qu'il ne cherchoit pas, furent des mets de différentes espéces. Le jeune Gaulois admira jusqu'où les Déesses portent la prévoyance. Il vit par le nombre des provisions, que *Séléna* vouloit sans doute le garder plus d'un jour, & cette réflexion l'affligea. Il se craignoit lui-même. *Séléna*, disoit-il, doit être belle : il est rare qu'une Déesse manque de beauté. Peut-être en a-t-elle moins qu'*Adella* ; mais *Adella* est absente, & *Seléna* doit bientôt paroître ici : j'aurai l'image de l'une dans le cœur, & la personne de l'autre sous les yeux : l'une m'interdit toute espérance ; l'autre ne vien

pas, sans doute, pour me detei... Qui me répondra d'une insensibilité à toute épreuve? Une partie du jour se passa dans des réflexions de cette nature, & cependant *Séléna* ne paroissoit point. *Sémir* en étoit moins inquiet que surpris : il ne restoit que par déférence pour l'oracle, & trouvoit affreux qu'*Adella* eût pû se résoudre à lui servir d'organe.

Déjà l'astre du jour avoit fait place à l'astre de la nuit, ou, pour parler plus simplement, déjà la lune avoit remplacé le soleil, quand *Sémir*, couché sur un lit de gazon, entendit remuer quelques feuillages de son bosquet. Il leve les yeux, & voit une figure de femme s'avancer vers lui. Il étoit debout avant qu'elle l'eût joint. Elle l'aborde en silence, le prend par la main, le fait asseoir, se place à côté de lui, & cela sans proférer une parole. Ce fut *Sémir* qui parla le premier. » Déesse, » ou qui que vous soyez, lui dit-il, dai- » gnez m'instruire de mon sort; l'espoir » de le changer m'a seul conduit dans cette » forêt : j'y viens, d'ailleurs, sur la foi » d'un oracle ; tout amant est crédule, » quand il peut espérer d'être heureux.... » Heureux ! s'écria celle à qui *Sémir* par- » loit, il n'est pas encore ici question de » bonheur : vous sçavez à quoi nous réduit » notre condition, à quel prix nous deve- » nons immortelles. Je vous jure par *Né-*

„ [illegible] que je n'ai point encore eſſayé de „ le devenir ; mais je renoncerois à ce pri- „ vilége, plûtôt que de précipiter mon „ choix. Je ne parlois pas de rien précipiter, „ reprit *Sémir*, fort étonné qu'une Déeſſe „ le devinât ſi mal ; mes vûes s'accordent „ parfaitement avec les vôtres : je ne de- „ mande qu'à me montrer tel que je ſuis. „ Il eſt, ſans doute, flatteur d'aider une „ Déeſſe à le devenir entièrement ; mais, „ vous l'avouerai-je ? pourſuivit-il d'un ton „ mal aſſuré... Avouez tout, reprit la Nym- „ phe. Apprenez donc, ajouta *Sémir*, „ apprenez, Déeſſe, qu'une ſimple mor- „ telle me rend le plus malheureux des „ hommes «. Alors il lui détailla ample- ment & les charmes de la jeune Prêtreſſe, & l'amour qu'elle lui inſpira dès la premiè- re vûe, & le détour qu'il prit pour l'en informer, & ſa réponſe, & la douleur que cette réponſe lui cauſa. » Repréſentez- „ vous, pourſuivit-il, un malheureux amant, „ à qui un *je vous aime* eſt interdit auprès „ de celle qu'il adore, & qui peut encore „ moins attendre d'elle un ſemblable aveu !... „ Je vous plains, reprit encore la Nymphe, „ mais je ne puis me réſoudre à vous flatter : „ n'attendez rien d'une Prêtreſſe à qui l'a- „ mour eſt interdit, &, qui plus eſt, entiè- „ rement inconnu. Ciel ! s'écria *Sémir*, que „ m'apprenez-vous ? Ce qu'il faut que „ vous ſçachiez, pourſuivit *Séléna*, & ce

» que l'oracle de Diane auroit déjà dû vous
» apprendre «. A ces mots elle se leve, exhorte *Sémir* à prendre un parti sage, & paroît vouloir s'éloigner.

Sémir étoit abattu, consterné, résolu même de rester fidèle à l'insensible *Adella*. Cependant il apperçut quelque chose de si touchant dans l'air, la taille, &, autant que la nuit pouvoit le permettre, dans les traits de *Séléna*, qu'il en fut ému : il craignit de la voir s'éloigner pour jamais.
» Belle Nymphe! lui cria-t-il, ayez pitié
» d'un misérable mortel, à qui tout es-
» poir vient d'être enlevé, qui ne peut
» démêler les sentimens qu'il éprouve, mais
» qui sent déjà que votre perte est un
» nouveau malheur pour lui. L'abandon-
» nez-vous sans retour ? Prenez sur vous
» de m'attendre, lui répondit-elle, & vous
» en jugerez «. Elle prononça ces dernières paroles d'un ton qui valoit bien une promesse. Le jeune Gaulois obéit au signe qu'elle lui fit de ne point la suivre. Il passa le reste de la nuit dans une agitation qui laissa peu de place au sommeil. A peine le jour paroissoit, qu'il eût voulu pouvoir se rendre au Temple de Diane : mais quelle route suivre pour y arriver ? L'amour lui suggéra un expédient, ce fut de s'avancer à la rencontre du soleil; le Temple étant, à l'égard de la forêt, situé au levant de cet astre. *Sémir* se trouva bien de la décou-

verte, & ce n'eſt point la première que l'amour ait produite. *Sémir*, chemin faiſant, ſe propoſoit d'exciter la jalouſie d'*Adella*. Il peut ſe faire, diſoit-il, qu'elle n'ait point de ce qu'on nomme véritablement de l'amour ; mais, à coup sûr, elle a de l'amour-propre. Une belle, fût-ce Diane elle-même, n'en eſt jamais dépourvue. Hé bien ! c'eſt cet amour-propre qu'il faut aiguillonner au défaut de l'amour que je demande. Plein de cette idée, & d'une eſpéce de ſatisfaction qui en étoit la ſuite, il arrive au Temple. Il demande, il cherche à voir *Adella*. Elle paroît, & bientôt il perd l'envie de lui parler de tout autre objet que d'elle-même : en vain, diſoit-il, voudrois-je lui perſuader qu'une autre l'égale en beauté ; il ne lui eſt que trop permis de n'en rien croire. Jamais il ne l'avoit trouvée ſi charmante. Ses yeux brilloient d'un air de ſatisfaction qui acheva de le déconcerter. Il voulut, quoique d'une manière détournée, entrer dans certaines explications : la Prêtreſſe l'arrêta ; elle prit un air ſérieux, & qu'elle parut même s'efforcer de rendre ſévère. En même temps, elle rappella au jeune Gaulois & l'uſage & l'oracle qui s'oppoſoient à ſes diſcours. *Sémir* piqué, répondit que l'oracle avoit eu déjà une partie de ſon effet. Je vous en félicite, reprit *Adella*, d'un air enjoué. Cet air contriſta encore plus *Sémir* que

tout le férieux d'auparavant : mais lui-même s'efforça de prendre le ton gai. Il exalta les charmes de la Nymphe qui lui étoit apparue, appuya fur les détails de cette aventure, & fur les délices que lui en promettoit la fuite. En parlant ainfi, il regardoit *Adella*, & voyoit avec défefpoir que tout ce récit ne faifoit qu'accroître fa belle humeur. Je m'apperçois, lui dit-elle enfin, que de nouveaux oracles vous deviendront fuperflus : vous me femblez très-enclin à les prévenir. Il me refte cependant à vous confulter fur un feul point, repliqua *Sémir. Adella*. Très-volontiers; expliquez-vous. *Sémir*. Il me faut un oracle fans ambiguité. *Adella*. Voyons d'abord ce que doit décider cet oracle. *Sémir*. Il s'agit encore, mais pour la dernière fois, de cette Prêtreffe qui m'avoit fubjugué. *Adella*. Encore! *Sémir*. Pour la dernière fois, vous dis-je. *Adella*. L'oracle a déja décidé la queftion, & cet oracle eft clair, fans ambiguité. *Sémir*. En jugez-vous ainfi? *Adella*. N'en doutez pas, & faites plus; jugez-en ainfi vous-même. *Sémir*. Songez qu'à la fin il faudra vous en croire. *Adella*. C'eft ce que je defire. *Sémir*. Encore un mot: vous defirez, dites-vous très-clairement, que j'en croye le premier oracle: c'eft-à-dire que je retourne dans la forêt des Nymphes; que j'y attende une feconde apparition de celle qui paroît m'avoir diftingué de mes

semblables; que je mette à profit le bien qu'elle paroît me vouloir... Vous le desirez?... Il faudra bien s'y résoudre! *Adella*, (*gaiment.*) C'est ce que vous pouvez faire de mieux.

Ce dernier trait mit le comble à l'étonnement de *Sémir*. Il avoit assez d'amour-propre pour s'estimer ce qu'il valloit : d'après cela, il ne concevoit point comment une femme, Prêtresse ou autre, pouvoit rejetter son hommage, & le rejetter avec une telle aisance. Il s'efforça lui-même d'en mettre beaucoup dans ses derniers discours; mais il étoit facile à la Prêtresse de ne point s'y méprendre. *Sémir* la quitta de l'air d'un homme qu'elle ne devoit plus revoir; & en effet il étoit résolu de ne plus reparoître au Temple. Il reprit le chemin de la forêt avec une promptitude égale à son dépit. C'en est trop, disoit-il, fuyons l'objet qui nous dédaigne, & courons à celui qui nous cherche. La préférence que *Séléna* me donne est toujours d'un grand prix, quel qu'en soit le motif; & d'ailleurs, il est dans l'ordre qu'une Déesse fasse toutes les avances auprès d'un simple mortel.

Il étoit à-peu-près nuit, quand la Nymphe reparut aux yeux de *Sémir*. Soit qu'il fût moins agité, ou plus curieux que la veille, il crut découvrir en elle de nouveaux charmes. Il desiroit qu'elle pût égaler en beauté l'ingrate *Adella*; il desiroit,

ſurtout, qu'elle pût l'arracher à ſes fers : mais il ſentoit qu'on n'aime point une Déeſſe comme une ſimple mortelle ; qu'il y a fort loin de la vénération à l'amour. Il eut lieu de juger que *Séléna* le ſentoit comme lui : elle ſongea d'abord à le mettre à ſon aiſe, à le faire paſſer de l'ennuyeux reſpect à l'aimable confiance. » Je vois, lui » dit-elle, que vous m'attendiez, puiſque » je vous retrouve ici ; mais avouez que » je ne ſçais pas faire attendre ? Déeſſe, » reprit *Sémir*, l'attente pourroit-être en- » core moins longue. N'eſt-ce qu'au ſein » des ténébres que je puis jouir de votre » préſence ? Ils me dérobent une partie de » cette faveur. Elle deviendra complette » avec le temps, reprit la Nymphe. D'ail- » leurs, où falloit-il vous chercher ce » matin ? Au Temple de Diane ?

Le jeune Gaulois, ſurpris d'être ainſi deviné, reſta muet & confus. La Nymphe indulgente eut pitié de ſon embarras. » Vous » êtes, lui dit-elle, ſi mécontent de votre » voyage, qu'il y auroit de la barbarie à » vous le reprocher. Je fais plus, je vous » en permets d'autres «. Nouveau motif d'étonnement & d'embarras pour *Sémir.* Il eût préféré une défenſe préciſe à cette ample permiſſion. *Séléna*, diſoit-il, devine les actions & pénétre juſques dans les penſées. Elle me permet des voyages, parce que ſans doute elle en prévoit l'inutilité,

peut-être aussi, parce que le succès lui en est indifférent. Cette idée piquoit son amour-propre. Il ne vouloit déjà plus être indifférent à *Séléna.* » Déesse, lui dit-il, je vois » que rien ne peut vous être caché : vous » connoissez donc l'objet de mes premiers » soins ? Jugez-moi : devois-je, ou, pour » mieux dire, pouvois-je résister à tant » de charmes ? Ignoriez-vous, reprit la » Nymphe, ignoriez-vous qu'une Prêtresse » de Diane est, ou doit être inaccessible » aux traits de l'amour ? Je n'ai jamais » cru que cette loi fût bien sérieuse, & » encore moins scrupuleusement observée, » repliqua *Sémir* ; il falloit *Adella* pour » m'en convaincre.—Hé bien ! cette *Adella* » qui vous paroît si séduisante, la croyez-» vous sans égale ? Plût aux Dieux qu'il » n'en fût rien ! s'écria le jeune Gaulois. » C'est-à-dire, ajouta la Nymphe, qu'il » faut l'égaler en beauté pour fixer votre » attention ? Tant mieux « ? Ce *tant mieux* parut d'un augure favorable à *Sémir.* Il lui fit envisager de plus près la Déesse ; mais l'obscurité nuisoit à ses découvertes. L'intérieur du bosquet n'étoit que foiblement éclairé par la lune ; de manière que *Sémir* en voyoit assez pour juger que la Nymphe pouvoit dire vrai, & trop peu pour le décider entièrement. Elle paroissoit jouir de son inquiétude. » Je vois ce qui » vous occupe, lui dit-elle enfin ; mais

» rassurez-vous ; je ne le céde point en » attraits à votre *Adella* «. Cette assurance combla *Sémir* de joie. Ce n'est pas qu'il ne fût instruit qu'une femme se croit rarement inférieure en beauté à toute autre ; mais il crut devoir penser autrement d'une Déesse. Il desiroit cependant que ses yeux pussent en juger, non pour vérifier un doute, mais pour accroître son plaisir. Ce fut encore inutilement pour cette fois. La Nymphe le quitta comme la nuit précédente : elle lui fit seulement espérer qu'il la reverroit, & rien de plus. *Sémir* en murmura, & commençoit à s'étonner beaucoup du peu d'empressement qu'elle marquoit à devenir immortelle.

Il eut encore avec elle plusieurs entrevues nocturnes, sans qu'il lui fût même permis de mettre en question cet article. Ce qu'il obtint de plus qu'à l'ordinaire, fut la liberté d'accompagner *Séléna* hors du bosquet. Il vit, à la clarté de lune, des traits qui le charmerent. Il y remarqua même un rapport des plus frappants avec ceux d'*Adella* : mais, à la lueur pâle & toujours équivoque de l'astre de la nuit, il ne put décider si cette ressemblance étoit complette. Quoi ! lui disoit-il, jamais le soleil ne sera-t-il témoin de la faveur que je reçois ? Ne vous en plaignez pas, reprit la nymphe; ni vous, ni lui ne me verriez que sous l'enveloppe d'un voile : telle est,

la loi que nous impoſe notre condition. Il n'y a qu'un ſeul moyen de lever cet obſtacle. Quel eſt-il, demanda vivement *Sémir?* Que vous importe? vous n'êtes pas dans le deſſein d'en faire ſi-tôt uſage, ni moi non plus; je veux cependant bien vous l'aprendre dès aujourd'hui, ajouta la Déeſſe. Après quelques moments de réflexion: Sçachez qu'il ne nous eſt plus permis de paroître ſans voile, en plein jour, qu'aux yeux de celui que nous avons choiſi pour époux, & qui eſt en poſſeſſion de ce titre. A ces mots, elle s'éloigne avec une extrême rapidité, & en défendant de nouveau à *Sémir* de la ſuivre. Pour lui, il reſta plus étonné que jamais. Il jugea qu'on vouloit l'éprouver; mais l'épreuve lui parut longue, & cette impatience vouloit déjà dire beaucoup. Ce n'eſt pas qu'il eût encore oublié ſa Prêtreſſe: il s'en occupoit ſouvent; mais ſon cœur étoit partagé entre elle & *Séléna*. Il ne pouvoit oublier l'une, & craignoit de perdre l'autre.

Quelquefois il étoit tenté de reparoître au Temple: mais comment tromper une rivale pour qui rien n'eſt caché? De plus, il ſe rappelloit avec dépit les dernières paroles d'*Adella*: il les comparoit avec celles de la Nymphe. Celles-ci lui donnoient tout à eſpérer; les autres lui ôtoient toute eſpérance. Il s'en tint au plus sûr parti, & ne rendit plus qu'un léger com-

bat pour le prendre. Mais la Nymphe elle-même ſe montra encore long-temps indéciſe. Bien des fois *Sémir* l'attendit en vain. De ſon côté, il n'habitoit pas ſans ceſſe la forêt myſtérieuſe; mais il y revenoit avec empreſſement. Sa conſtance augmentoit avec les difficultés. *Séléna* crut enfin l'avoir aſſez mis à l'épreuve. Elle céda aux inſtances, aux tranſports du jeune Gaulois. Ce ne fut cependant qu'après l'avoir inſtruit des conditions attachées à cette faveur. Ces conditions étoient une fidélité à toute épreuve, & le nom d'époux reçu de part & d'autre. *Sémir* jura, ſelon l'uſage, de toujours garder ce titre. Le même uſage diſpenſoit la Nymphe de faire un pareil ſerment. Il lui étoit libre de rompre cette alliance, quand elle lui deviendroit à charge; privilége très-convenable à une Déeſſe. Mais *Sémir* ne ſoupçonnoit point *Séléna* d'en vouloir uſer. Il en jugeoit bien.

Le jour les ſurprit; c'étoit la première fois qu'il les trouvoit enſemble. Mais plus il éclaire les traits de *Séléna*, plus *Sémir* y voit de reſſemblance avec la jeune Prêtreſſe de Diane. Ce n'étoit pas même là le ſeul rapport qu'il apperçut entre elles deux: il en trouvoit & juſques dans la taille, & juſques dans le ſon de la voix. Sa ſurpriſe étoit trop réelle & trop bien fondée, pour qu'il n'en témoignât rien.

O ciel ! s'écria-t-il, croirai-je à un prodige de cette nature ? D'où provient cette exclamation, lui dit *Séléna*, qui marquoit elle-même beaucoup d'étonnement ? Eh ! ne le devinez-vous pas, reprit *Sémir*, s'il est vrai que vous deviniez tout, ou que vous soyez ce que je soupçonne ? Expliquez-vous, repliqua la Nymphe.... Pardonnez, interrompit le nouvel époux, peut-être je vous outrage ; mais la situation où vous me voyez est mon excuse. Ou vous êtes *Adella* ; ou *Adella* fut modèlée sur vous. La Nymphe alors prit un air d'enjoûment qui déconcerta encore plus *Sémir* que n'avoit fait tout le reste. Ne vous ai-je pas instruit d'avance, lui dit-elle, que j'égalois, pour le moins, votre *Adella* en beauté ? Vous jugez que je lui ressemble : hé bien ! tant mieux ! c'est sans doute, le plus sûr moyen de vous plaire. Cette réponse ne satisfit point *Sémir* : il persévéra dans ses questions & dans ses doutes : mais la Nymphe ne changea point de ton. Elle finit même par exhorter son époux à faire encore un voyage au Temple de Diane. La Prêtresse, lui disoit-elle, pourra mettre fin à vos soupçons : revoyez-la, j'y consens : puisque selon vous je lui ressemble, je ne dois pas la craindre. Elle le quitta après ce discours ; mais sans l'instruire ni du motif, ni du lieu de sa retraite. Il ne lui fit à cet égard nulle ques-

tion : il sçavoit que toutes les Déesses de sa sorte en usoient ainsi envers leurs époux, & que ces derniers en usoient comme lui envers elles. *Séléna* seulement l'avoit instruit du moment où elle reparoîtroit, & cette attention étoit une faveur. Il dut même s'appercevoir qu'elle le quittoit à regret, & juger qu'elle le reverroit avec empressement. Il ne pouvoit douter que la Déesse ne l'aimât. Il sentoit le prix de cet amour ; il y répondoit. La ressemblance de la jeune Prêtresse avec *Séléna* étoit encore un attrait de plus à ses yeux. Peut-être eût-il désiré que la Nymphe & la Prêtresse ne fissent qu'une seule personne, mais il aimoit déjà la première pour elle-même.

Un seul obstacle empêchoit son bonheur d'être complet : c'étoit la qualité même de *Séléna*. L'Amour cherche l'égalité ; il peut aussi se résoudre à descendre : l'Aurore aimoit Céphale, mais Céphale n'aimoit que Procris. L'époux de *Séléna* regrettoit que son amour en eût fait une Déesse, il eût préféré de n'avoir fait de cette Déesse qu'une simple mortelle. Ce n'est pas que cette divinité fît trop valoir son rang auprès de lui. Tout annonçoit en elle une tendre compagne : loin d'exiger son hommage, elle prévenoit ses soins ; mais *Sémir* n'en étoit guère plus libre auprès d'elle. Certain respect, suivi toujours

de la contrainte, nuisoit à sa félicité. Bientôt même il cessa de se croire heureux; bientôt l'ennui fut empreint sur son front & dans ses regards. Il ne falloit pas être Déesse pour deviner une partie de ce qu'éprouvoit son ame. *Séléna* parut avoir tout deviné. » Mon cher *Sémir*, lui dit-elle un » jour, tout décéle vos déplaisirs secrets. » Qu'est devenue cette première ardeur, » cette satisfaction qui éclatoient & sur » votre visage & dans vos discours? La » sombre mélancolie les a seule remplacés. » Je trouve en vous des égards, du res-» pect; je n'y voudrois que de la tendresse. » Bannissez une contrainte si ennuyeuse: » l'Amour sçait tout rapprocher; & d'ail-» leurs un mortel que nous aimons, » est plus qu'un Dieu pour nous. Ah! plût » au Ciel, s'écria *Sémir*, plût au Ciel que » l'Amour pût vous faire perdre à mes yeux » la qualité de Déesse! Eh! en quoi, re-» prit *Séléna*, cette qualité peut-elle vous » déplaire? Je n'épargne rien pour vous la » faire oublier; je l'oublie moi-même..... » Et moi je m'en souviens, interrompit » *Sémir*; je m'en souviens; & c'est-là ce » qui trouble mon bonheur. Je contemple » avec admiration vos charmes; je sens » tout le prix de vos faveurs; mais peut-» être le sens-je trop: l'hommage que » mon cœur vous rend, tient malgré moi » de la vénération. Ce n'est pas ce que

vous

» vous exigez, c'est encore moins ce que » je voudrois vous offrir «.

Ce discours fit la plus vive impression sur l'ame de *Séléna*. Elle parut se troubler, & garda long-temps le silence. Elle le rompit ; mais sa parole étoit mal assurée, ses yeux parurent prêts à se couvrir de larmes, tout en elle annonçoit l'agitation & la douleur. Elle opposa aux raisons de *Sémir* d'autres raisons qui ne le persuaderent point, & elle finit par lui demander s'il étoit donc vrai qu'elle ne dût plus compter sur sa tendresse. » Comptez, » reprit *Sémir*, comptez à jamais sur les » sentiments que je viens de vous exposer : » comptez sur une fidélité à toute épreuve, » sur une reconnoissance égale à cette fi» délité ; en un mot, sur tout ce qui » n'exige pas cette confiance familière que » l'égalité inspire. Non, interrompit *Sé*» *léna*, je ne puis me soumettre à cette » restriction cruelle. Cette confiance est » ce que l'Amour offre de plus doux, & » *Sémir* me propose d'y renoncer ? Périsse » plûtôt le rang qui la détruit en nous ! » Que faire donc ? repliqua tristement » *Sémir* : vous la promettre est beaucoup » plus que je ne puis effectuer «. Un profond soupir fut toute la réponse de la Déesse. Ensuite jettant un regard fixe sur *Sémir* : » Parlez, lui dit-elle, mais soyez sincère : » avouez que vous eussiez eu cette con-

» fiance envers *Adella* ? « *Sémir* ne répondit que par son trouble, & il fut remarqué de la Nymphe. » Je veux, poursui- » vit-elle, que vous me répondiez expres- » sément «. L'époux de la Déesse, toujours plus embarrassé, eût bien voulu éluder la question ; mais il falloit y répondre. Il le fit avec toutes les précautions qu'exigeoit un aveu si délicat, & fut très-surpris encore de n'avoir pas révolté celle à qui il parloit. Elle n'étoit que rêveuse : elle paroissoit, en même temps, être indécise & fort agitée. Elle jettoit de loin à loin les yeux sur *Sémir*, elle fixoit encore plus souvent la terre. Enfin cette incertitude cessa. Le jeune Gaulois vit la Nymphe reprendre un air plus serein, plus tranquille. » Rassurez-vous, *Sémir*, lui dit-elle; » vous pouvez m'aimer sans contrainte & » bannir tout respect déplacé ; je ne suis » point une Déesse. Ciel ! qu'entends-je ? » s'écria son époux transporté, le croirai- » je ? Vous n'êtes pas une Déesse ? Ah ! » ç'en est fait, je vous adore. Apprenez » tout, reprit-elle,.... je suis *Adella* «.

Sémir, à ce nom, pensa expirer de joie. Il étoit aux genoux d'*Adella*, lui serroit les mains dans les siennes, les couvroit de baisers, en couvrit bientôt sa bouche ; & toujours sans prononcer une parole. » O mon cher *Sémir* ! poursuivit-elle avec » attendrissement, je viens de vous con-

» fier un dangereux secret : que n'ai-je pas » fait pour vous le taire ? Vos jours & » les miens en dépendent ; votre bonheur » & le mien y sont attachés. N'importe, » il faut vous le dévoiler sans réserve ". Alors elle l'instruisit de ce qu'il soupçonnoit déjà ; c'est-à-dire que ces *Lamies*, ces Déesses si renommées dans toutes les Gaules, n'étoient autre chose que des Prêtresses condamnées aux mêmes régles, à la même gêne qu'*Adella*. Toutes avoient recours au même moyen pour l'adoucir. Ce stratagême étoit devenu, avec le temps, un point de Religion pour les Gaulois. Il devint des-lors impénétrable, &, qui plus est, à l'abri de tout examen.

Adella fit connoître à *Sémir* un vaste souterrein, qui, du milieu de cette forêt, conduisoit jusqu'au Temple. Il servoit d'issue aux Prêtresses pour venir jouer le rôle de Nymphe, & de-là retourner à leur premier emploi. *Sémir* garda pour lui seul toutes ces découvertes. *Adella*, qu'il ne recevoit plus comme une Déesse, & qui ne lui en devint que plus chère, préféroit elle-même d'être aimée à titre de simple mortelle. Tous deux, par la suite, agirent en égaux, & n'en furent que plus heureux.



GIAFFAR ET ABASSAH,

Trait d'Histoire Arabe.

AARON Al-radchid, Calife de Bagdat, étoit contemporain de Charlemagne, & régnoit assez paisiblement sur l'Asie, tandis que ce dernier bouleversoit l'Europe. Ces deux Princes étoient amis, & avoient beaucoup d'analogie dans le caractère: tous deux braves, tous deux hommes de génie, tous deux aimant les Arts, dans des temps & des lieux où le nom même des arts étoit presqu'ignoré: tous deux bons Astronomes pour leur siécle, & peut-être un peu Astrologues; leurs penchans, leurs vertus, leurs vices eurent un rapport des plus frappants. L'Histoire cite néanmoins un trait où leur conduite fut bien opposée. On dit que Charlemagne fit épouser sa propre fille à Eginard son Secrétaire, par la raison qu'ils avoient empiété sur les droits de l'Hymen. Cette raison pouvoit suffire alors. Aaron, au contraire, donna sa sœur en mariage à son Visir, sous la bisarre condition de n'user jamais du privilége d'époux. Un tel caprice est inexcusable dans tous les temps.

Ce visir avoit nom *Giaffar*, & étoit de l'illustre famille des *Barmécides*. On nommoit ainsi les descendans d'un autre *Giaffar*, qui lui-même étoit issu des anciens Rois de Perse. Obligé d'abandonner subitement sa patrie, il avoit trouvé un asyle à la cour du Calife Soliman : il s'y étoit même élevé au plus haut point de faveur. Une chose assez rare, c'est que sa postérité avoit joui des mêmes avantages auprès des successeurs de ce Calife, quoique sa dynastie eût été remplacée par une autre. Une chose plus rare encore, c'est que tous ces *Barmécides* se montrerent dignes de leur haute fortune. Ils unissoient les talens aux vertus, & furent peut-être les premiers que la faveur du Prince conduisit à celle du peuple. Revenons au moderne *Giaffar*. C'étoit l'homme de tout l'Orient le plus propre aux affaires, & le moins enclin à s'y livrer. Il avoit été fait Visir dans un âge où il n'est pas même naturel d'ambitionner cette place, & l'avoit quittée lorsque l'ambition devoit être en lui la plus forte. Son penchant pour les lettres, le repos & les plaisirs faisoient de lui un homme aimable, un homme de société, plûtôt qu'un homme d'Etat. Il soutint cependant avec honneur le poids du Ministère, parce que l'homme supérieur ne peut se résoudre à être médiocre nulle part. Mais ayant réussi à se donner pour suc-

cesseur au Visiriat son frère aîné, très-digne de lui succéder, il put librement se livrer à ses goûts : il devint l'écrivain le plus élégant qui fût alors ; il devint, qui plus est, l'ami intime du Souverain dont il n'avoit d'abord été que le premier ministre.

Aaron avoit une égale tendresse pour *Abassah* sa propre sœur, jeune Princesse qui vivoit avec les femmes de ce Calife, dans un lieu du Palais où lui seul pouvoit entrer. Chaque jour il venoit passer quelques heures avec elle, & retournoit ensuite auprès de son favori ; mais bientôt cette alternative lui parut fatiguante. Il regretta de ne pouvoir entretenir à la fois deux personnes qui lui étoient si chères. Il parloit souvent à *Giaffar* des charmes séduisans d'*Abassah* ; il vantoit à cette Princesse le mérite extrême de *Giaffar*. Tous deux, par ce moyen, se connurent avant que de s'être vûs, & tous deux désiroient de se voir. Le Calife, qui ne désiroit que de les rassembler, ne tarda pas à leur procurer cette mutuelle satisfaction. Il voulut, en dépit des usages de tout l'Orient, que sa sœur quittât la compagnie des femmes, pour manger habituellement à sa table avec tous les hommes qu'il daigneroit y admettre.

Giaffar profita assidûment de cette faveur. *Abassah* lui parut infiniment supé-

rieure au portrait que le Calife en avoit tracé ; ce qui étoit vrai. Aux charmes d'une beauté régulière, elle joignoit tous ceux d'un esprit cultivé : elle y joignoit, de plus, tout le naturel de la candeur & toutes les graces de l'enjouement. Il eût suffi de la voir une fois pour en être épris, & *Giaffar* la voyoit tous les jours. Aussi, chaque jour sembloit-il ajouter un dégré de force à sa passion. Des mouvements à-peu-près semblables agitoient le cœur de la Princesse. *Giaffar* n'étoit pas toujours le seul à qui le Calife procurât la faveur de se trouver avec elle : mais il fut le seul qu'elle distingua d'abord ; & bientôt elle eût voulu n'appercevoir que lui. Cette sympathie reciproque étoit trop marquée, pour que le Calife n'en eût pas au moins quelque soupçon. Ses soupçons ne tarderent même pas à être changés en certitude : ce qui, toutefois, n'apporta aucune différence dans sa conduite. Il ne parut point surpris d'une chose que, sans doute, il avoit dû prévoir. L'amoureux couple eut toujours les mêmes occasions de s'entretenir : *Aaron* y contribua comme il avoit fait jusqu'alors, & songea même à faire quelque chose de plus ; c'est-à-dire, que ce Calife prit la résolution d'élever *Giaffar* au rang de son beau-frere, & de rendre époux ceux qu'il avoit pour ainsi dire forcés de devenir amants. Mais, par un caprice, des plus

embarraſſants à définir, ce Prince, d'ailleurs très-ſenſé, mit à cette faveur une condition auſſi abſurde qu'impratiquable. On ne dit point quel en fut le motif. Peut-être n'étoit-ce que le résultat de quelques viſions aſtrologiques: peut-être n'en doit-on chercher la cauſe que dans la biſarrerie de l'eſprit humain; ſource intariſſable, & dans laquelle l'homme le plus ſage n'eſt pas toujours exempt de puiſer.

Un jour qu'*Abaſſah* & *Giaffard* s'entretenoient ſeuls avec le Calife, ce Prince fit tomber la converſation ſur une matière intéreſſante pour chacun d'eux; il s'agiſſoit de l'amitié. Le ciel, diſoit *Aaron*, m'a rendu maître d'un Empire des plus vaſtes. J'unis la Couronne à la Thiare, la dignité du Sacerdoce à la puiſſance du Souverain, mes armées ſont triomphantes, & j'en ſuis le Général; je fais fleurir les arts, & je les cultive. Tant d'avantages réunis ne peuvent entiérement me ſatisfaire: il en eſt un qui me paroît infiniment plus précieux, & que peut-être le ciel s'obſtine à me refuſer. Ce diſcours jetta ceux qui l'écoutoient dans une extrême ſurpriſe. Tous deux la témoignerent avec le même empreſſement. Souverain Commandant des fidèles, ajouta *Giaffar*, que vous reſte-t-il à déſirer dans ce haut dégré de puiſſance & de gloire où toute la terre vous contemple? Une choſe, repliqua

pliqua le Monarque, une chose que l'Empire du monde même ne peut donner & peut souvent faire perdre: en un mot, un ami, le seul trésor qui pour l'ordinaire manque à un Souverain. Ah ! Seigneur, s'écrierent *Abassah* & *Giaffar*, également consternés, quels vœux vous reste-t-il à former sur ce point? Doutez-vous de ma tendresse, disoit *Abassah?* Doutez-vous de mon zèle respectueux & désintéressé, ajoutoit *Giaffar?* Ecoutez-moi, reprit à son tour, *Aaron Al-radchid.* Vous m'aimez, dites-vous ; je suis persuadé que telle est du moins votre intention : c'est moi qui vous ai réunis; c'est moi qui suis le premier moteur de votre attachement réciproque. L'effet en est trop agréable pour que vous en haïssiez la cause. Je ne vous soupçonne donc pas de me haïr : mais il y a loin de cet état à celui de l'amitié. Qui sçait même, si je ne suis pas devenu pour vous un tiers incommode?

A ces mots, les protestations de la Princesse & du favori redoublerent. Non, Seigneur, s'écrioit *Abassah*, que le discours du Calife avoit rendu un peu confuse; non, il n'est rien qui ne céde à la reconnoissance que je vous dois: elle sera toujours la première passion de mon cœur. *Giaffar* s'exprima en termes plus mesurés; mais ce qu'il dit auroit pû satisfaire tout autre que le Calife. Il le supplia de mettre à l'é-

preuve ce dévouement dont il sembloi douter. J'y consens, reprit *Aaron ;* mai cette épreuve sera délicate : elle est cependant la seule qui puisse me convaincre d(votre attachement pour moi. Je dirai plus ma tranquillité intérieure dépendra de votre exactitude à me tenir parole. Eh bien ! Seigneur, ajouta *Giaffar*, daignez manifester vos intentions : je jure par l'Alcoran même de les remplir. *Abassah* protesta la même chose, persuadée, ajouta-t-elle, que le Calife n'exigeroit pas l'impossible. Ce que j'exige, répliqua ce Prince, n'est point au-dessus des forces humaines ; il ne s'agit que de surmonter certaines foiblesses. Voici donc ce que j'attends de vous l'un & l'autre : il est certain que vous vous aimez ; dès-lors vous devez craindre qu'on ne vous sépare. Je veux bien dès-à-présent vous épargner cette crainte ; je suis prêt à vous unir.... Ah, Seigneur ! interrompit *Giaffar* en tombant aux pieds du Calife, est-ce par des faveurs d'un si haut prix, que vous voulez mettre à l'épreuve ma docilité ? Doutez-vous de ma prompte obéissance ? Doutez-vous.... Je n'ai aucun doute à cet égard, interrompit à son tour le Calife : mais levez-vous, & écoutez jusqu'à la fin. Je consens à vous faire épouser ma sœur, sous l'expresse condition que vous vivrez avec elle comme un frère, comme j'y vis moi-même. Vous ne lui parlerez qu'en ma pré-

ſence ; vous ne lui propoſerez aucun tête-à-tête, vous fuirez tous ceux qu'elle-même pourroit vous propoſer. A cela près, vous vous aimerez tant & auſſi long-temps qu'il vous plaira. Tel eſt le ſacrifice que mon amitié exige de la vôtre. Une pareille loi vous paroîtra ſans doute bizarre & tyrannique : je l'abandonne à votre cenſure ; mais reſpectez-la dans votre conduite. Vous ne pourriez l'enfreindre ſans perdre pour jamais l'amitié qui m'attache à vous, ſans trouver en moi un ennemi implacable.

Une telle propoſition pétrifia pour quelques inſtans ceux à qui elle étoit faite. *Giaffar* la trouvoit révoltante, & la Princeſſe n'en jugeoit guères plus favorablement. Tout conſidéré, néanmoins, le Viſir crut devoir l'accepter. Il eſpéroit que cette fantaiſie du Calife n'auroit qu'un temps ; & à tout prendre, il aimoit encore mieux ne voir *Abaſſah* que comme une ſœur, que d'être entièrement privé de ſa vûe. Ainſi du conſentement de la Princeſſe, qui ſans doute avoit les mêmes idées que *Giaffar*, cet hymen fut conclu avec toutes les reſtrictions preſcrites par le Calife. Un aſſez long-temps s'écoula ſans qu'elles reçuſſent la moindre atteinte. La Princeſſe avoit un appartement iſolé où *Giaffar* n'oſoit paroître : elle n'oſoit encore moins pénétrer dans le ſien. Ils ne ſe voyoient que dans celui du Calife, & en préſence

de cet Argus d'un nouveau genre. Tous deux ſupportoient avec une impatience égale cette contrainte exceſſive : ils ne pouvoient ſe le témoigner que par des regards dérobés ; mais enfin ce langage fatigua la Princeſſe. Elle eut recours à celui des vers. Ceux qu'elle envoya à ſon époux dans cette circonſtance, annoncent un cœur vivement épris, & tiennent pour ainſi dire de l'emportement : ils ſont cités par pluſieurs Hiſtoriens. On ſera ſurpris de voir une Princeſſe habiller en vers un aveu de cette nature ; mais il faut ſe rappeller que la poéſie étoit preſque devenue le langage ordinaire des Arabes. *Giaffar* l'employa dans ſa réponſe ; & la replique ne s'étant pas fait beaucoup attendre, il s'établit entre ces deux époux une correſpondance auſſi remarquable que leur ſituation même. Les vives peintures qu'ils traçoient & de cette ſituation & de leurs ſentiments réciproques, ne firent qu'accroître leur amour & leur ennui. Chaque jour aggravoit l'un & fortifioit l'autre. Enfin, le Calife perſévérant toujours dans ſes premières idées, l'amoureux couple en ſentit plus que jamais l'injuſtice. Il prit des meſures non pour ſe ſouſtraire entièrement au joug, mais pour le rendre plus ſupportable.

Il y auroit eu le plus grand danger pour les deux époux de ſe trouver dans l'appartement de l'un ou de l'autre. Heureuſe-

ment les uſages du pays leur fourniſſoient les plus grandes facilités pour ſe voir ailleurs. La même eſclave dont s'étoit ſervie la Princeſſe pour écrire à ſon époux, lui fut encore utile dans cette nouvelle occaſion. C'eſt une erreur de croire que, dans tout l'Orient, les femmes ne jouiſſent d'aucune ſorte de liberté : elles en peuvent même abuſer plus facilement qu'à Paris. En effet, à l'aide d'un triple voile inventé par la jalouſie, & qui le plus ſouvent ne ſert qu'à la tromper, une femme d'Aſie peut parcourir à ſon aiſe la plus grande ville. Nul homme, pas même ſon époux, n'eſt en droit de la ſuivre, encore moins de ſoulever ſes voiles. En revanche, l'amant qu'elle veut favoriſer la devance à certain lieu convenu entre elle & lui. Ce fut ſuivant cette méthode, & en jouant le rôle d'amant plûtôt que celui d'époux, que *Giaffar* ſe réunit à ſa chère *Abaſſah*. Je ne détaillerai ni leurs diſcours, ni leurs tranſports : c'eſt ici une de ces ſituations qu'on indique, mais qu'on ne décrit pas. Je dirai ſeulement, que la défenſe du Calife ceſſa d'être reſpectée, ſans que pour cela aucun remords troublât le plaiſir des réfractaires.

Ces rendez-vous multipliés eurent des ſuites capables de les trahir. Toutefois *Abaſſah* prit des meſures ſi juſtes, qu'elle mit au monde un fils ſans qu'on eût le

moindre ſoupçon ni dans ſon Palais, r
à la Cour du Calife. Mais au bout de ſi
mois, ce Prince en fut inſtruit par cer
tain eſclave qu'on avoit été contraint d
mettre dans ſa confidence. *Aaron* appri
par la même voie quelques autres détail
qu'il jugea néceſſaires à ſes vûes; & ſe
vûes n'étoient que vindicatives, que ſanguinaires. Il jura la perte de ces malheureux époux, & du fruit de leur intelligence. Dès la nuit ſuivante, *Aaron* déguiſé ſortit accompagné du ſeul *Meſrou*, un de ſes plus intimes confidens. C'eſt le même dont il eſt ſi ſouvent parlé dans pluſieurs hiſtoires Arabes. *Meſrou*, accoutumé aux courſes nocturnes du Calife, ne crut pas d'abord cette dernière plus importante que tant d'autres. Mais le trouble qu'il remarqua dans les diſcours & dans toute la perſonne du Prince, l'eut bientôt détrompée. Il le fut encore davantage, en apprenant qu'ils avoient été devancés par une troupe de gardes du Calife, déguiſés comme eux, & qui ne devoient ſe réunir & les venir joindre qu'à certain ſignal. *Aaron* & *Meſrou* s'arrêtèrent dans une rue écartée, & non loin d'une maiſon de peu d'apparence. Au bout de quelque temps, ils virent, autant qu'il étoit alors poſſible de voir, deux femmes ſe gliſſer dans cette maiſon où elles paroiſſoient être attendues. Le Prince y ac-

courut, ſuivi de *Meſrou*, & entra ſans nulle difficulté. Il jugea qu'on le prenoit pour un autre ; ce qui étoit vrai. Il profite de la mépriſe, & ſe laiſſe conduire dans une ſalle beaucoup mieux éclairée que tout le reſte. Là il reconnoît, il voit ſa ſœur occupée à careſſer un jeune enfant ; il la voit prendre ce cher fardeau dans ſes bras, & accourir le dépoſer dans les ſiens, avec les expreſſions les plus tendres & pour ce fils & pour celui qu'elle croit en être le père. *Aaron* met à profit cette nouvelle erreur. Il ſe ſaiſit du dépôt & lance ſur *Abaſſah* un coup d'œil qui la détrompe à l'inſtant. Elle pouſſe un cri douloureux ; elle veut retirer ſon fils des mains de cet oncle qu'elle ſoupçonne devoir en être le bourreau. Non, perfide, lui dit le Calife irrité, ce fruit de ta foibleſſe, ton parjure époux, & toi-même, deviendrez tous dès-aujourd'hui les victimes de ma fureur.

Abaſſah, que ſes forces étoient ſur le point d'abandonner, les ranime par un effort de vertu. Elle ſonge à ſouſtraire *Giaffar* au péril certain qui menace ſes jours ; elle ſe détermine à le juſtifier aux dépens de ſa propre gloire. Un tel ſacrifice dans une ame pure & élevée eſt, à coup sûr, le plus grand de tous. Seigneur, dit la Princeſſe au Calife, j'ai ſans doute mérité votre indignation ; mais *Giaffar* n'eſt point complice du crime que vous devez punir en

moi. Que dis-je ? Hélas ! je ſuis encor plus coupable envers lui qu'envers vous Qu'entends-je, repliqua le Calife indigné Auriez-vous pû tomber dans une ſi honteuſe foibleſſe ? Quel eſt le téméraire ?... N'eſpérez pas que je le nomme, repri *Abaſſah* ; mon ſang peut ſuffire pour tou les deux. L'étonnement du Calife égaloi ſa colère. Un tel aveu lui paroiſſoit incroyable. Vous aimiez l'époux que je vou ai donné, diſoit-il à ſa ſœur ; on ne trahit pas ainſi ce que l'on aime. Il eſt vrai repliqua la Princeſſe, que *Giaffar* me fu cher. Mais vous ſçavez les loix que vou nous impoſâtes en nous uniſſant l'un : l'autre. Son entière exactitude à les rempli annonçoit autant de reſpect pour vous qu d'indifférence pour moi. Je ſuis femme & dès-lors foible. Ainſi, ſoit fragilit naturelle, ſoit dépit, ſoit amour-propr bleſſé, ſoit même que toutes ces cauſe aient pu ſe réunir pour m'égarer, j'ai franchi les bornes que me preſcrivoit la vertu j'ai mérité la mort, &, qui plus eſt, l mépris.

L'un & l'autre vous attend, reprit l Calife en fureur... De grace, interrompi *Abaſſah*, en ſe jettant aux pieds de ſo frère, épargnez le triſte fruit d'un crim que je vais expier. Comme le Prince alloi répondre, *Giaffar* parut. Il n'étoit préven de rien, & venoit à l'ordinaire trouve

dans ces lieux écartés une épouſe qu'il ne lui étoit pas libre de recevoir chez lui. Sa ſurpriſe & ſa douleur furent extrêmes d'y rencontrer le Calife. Il vit du premier coup d'œil, ce que ſa femme, ſon fils & lui-même avoient à redouter. Mais *Abaſſah* ne lui laiſſa pas le loiſir de témoigner ce qu'il éprouvoit, encore moins au Calife celui de l'embarraſſer par des queſtions. Venez, lui dit-elle, venez ajouter quelque circonſtance à l'arrêt de mon ſupplice. Vous êtes outragé, vous l'êtes d'une manière irréparable : en voilà les fruits & la preuve, ajouta-t-elle, en montrant ſon fils ; obtenez que je ſois ſeule punie, & la mort me ſemblera douce.

Giaffar comprit dès le premier inſtant ce que ſignifioit ce langage. Il avoit l'ame trop élevée, pour ne pas ſaiſir d'abord ce qui partoit de la grandeur d'ame ; il aimoit trop ardemment, pour ne pas ſçavoir de quoi l'amour eſt capable, pour vouloir ſurvivre à celle qui l'aimoit ainſi. Non, Seigneur, dit-il au Calife, non, *Abaſſah* n'a point trahi la foi qu'elle m'avoit jurée ; elle eſt incapable de trahir. C'eſt pour me ſauver qu'elle travaille à ſe perdre. Son ſeul crime eſt d'avoir cédé à mes vives inſtances. L'enfant que vous voyez eſt mon fils. J'ai donc enfreint les loix que vous m'aviez preſcrites : mais quel homme eût pu s'y conformer ? Ah ! quand même j'échappe-

rois à la punition qui m'attend, puis-j
me répondre à moi-même de ne pas chei
cher encore à devenir coupable ? Hé bien
s'écria l'implacable Calife, prévenons l
rechûtes, en nous vengeant des crime
paſſés. A ces mots, ſurvint ſa garde qu
ſur un ſignal de *Meſrou* s'étoit réunie. Ell
s'empare des deux époux & même du ten
dre fruit de leur union : de-là nouvea
ſupplice pour la ſenſible *Abaſſah*. On part
on arrive au Palais du Calife, ſans qu
l'intervale du chemin ait changé ſes diſpo
ſitions ſanguinaires. C'eſt à regret qu'o
termine ce récit par une cataſtrophe auſſ
barbare ; mais la vérité l'exige. Rien n
put fléchir *Aaron* en faveur d'un beau-frer
qui avoit toujours été ſon ami. Toutefoi
le courage de ce dernier ſurpaſſoit encor
la fureur du Calife. Il n'étoit occupé qu
d'*Abaſſah*, qui elle-même ne s'occupoi
que de lui. Les regrets & la douleur d
cette Princeſſe attendriſſoient juſqu'à ſe
bourreaux, & ſon frère y étoit inſenſible.
Apparemment qu'il craignit de n'y pas ré-
ſiſter toujours. Il fit hâter le ſupplice du
malheureux *Giaffar*, qui, comme le diſent
tous les hiſtoriens du temps, eut la tête
tranchée. Le ſupplice d'*Abaſſah* offroit
quelque choſe de plus cruel encore ; elle
fut, dit-on, précipitée au fond d'un puits.
On ignore la deſtinée de cet enfant qui
cauſa la mort de ceux à qui il devoit le

jour. Quelques écrivains Arabes prétendent, il eſt vrai, qu'*Abaſſah* fut ſimplement exilée; mais la mort ſeroit préférable à la manière dont ils la font vivre dans cet exil. Pour le Calife, il continua d'enſanglanter la ſcène. Honteux peut-être d'avoir immolé à ſon caprice un homme tel que *Giaffar*, il voulut que ce crime pût être enviſagé comme un trait de ſa politique, c'eſt-à-dire comme une précaution néceſſaire. Cette réflexion, très-dangéreuſe dans un Prince qui avoit le malheur de pouvoir tout ce qu'il vouloit, fut ün arrêt de mort contre toute la famille des *Barmécides*. Mais enfin l'auteur de tant de déſaſtres devint lui-même la proie des remords, &, qui plus eſt, des viſions. Il mourut à Thous, ville du Koraſſan, peut-être parce qu'il avoit rêvé qu'il devoit y mourir. Sa mémoire eſt encore célébre chez les Orientaux. Il eut de ces qualités brillantes qu'on préfére trop ſouvent dans un Prince aux vertus toutes ſimples; il eut même auſſi quelques vertus. Le reproche le plus grave que lui faſſe l'Hiſtoire, eſt la cruelle deſtruction des *Barmécides*. On ſçait qu'il voulut anéantir juſqu'au nom de cette famille illuſtre; mais il lui avoit été plus facile de l'accabler que de la flétrir. Elle étoit pour jamais éteinte, & on la louoit encore. De tels éloges ne peuvent être ſuſpects. Enfans de *Barmeki*, diſoit énergiquement un Poëte Arabe, que

vous faisiez de bien au monde, & qu vous en eussiez encore fait! La terre étoi votre épouse, elle est aujourd'hui votr veuve.





L'AMOUR.

JE me promenois un jour dans le lieu le plus agréable du monde. Des arbres plantés dans l'ordre le plus recherché, & taillés avec art, formoient des allées où régnoit une douce obſcurité. J'y errois avec plaiſir, & mon eſprit éprouvoit la gaieté que la beauté de ces lieux inſpiroit. Au bout des allées, je vis des parterres jonchés des plus belles fleurs : les jets-d'eau qui s'élançoient avec impétuoſité dans les airs, répandoient à l'entour une fraîcheur délicieuſe. Je ne pouvois me laſſer d'admirer. Enfin je vis un berceau, j'y entrai pour goûter un inſtant de repos : j'apperçus un lit de roſes, & deſſus, un enfant qui dormoit. Que de graces, que de charmes avoit cet enfant ! j'avouai dans ce moment qu'avant de l'avoir vû, j'avois toujours ignoré ce que c'eſt que la Beauté. Il étoit profondément endormi, & cependant on remarquoit ſur ſon viſage une vivacité inexprimable. Il y avoit dans ſon air quelque choſe de malin, même, ſi l'on veut, de perfide ; mais je ne ſçais comment cet air lui ſéïoit. Quoique ſes yeux fuſſent fermés, il ſembloit qu'on en démêlât les attraits.

Je ne pouvois le quitter, je m'assis côté de lui; je l'éveillai, malgré moi, p un soupir qui m'échappa. Il soupira lu même en ouvrant les yeux, & les tourna de mon côté: Ah! c'est toi, me dit-il, q viens interrompre mon sommeil : il fa que je me venge. A ces mots, il me per d'un trait qu'il tenoit caché. Mon premi mouvement fut de pousser un cri; je n croyois frappé d'un coup mortel. Ah! tra tre enfant, m'écriai-je, qui pourroit d'u âge si tendre, craindre une telle perfidi Cependant un charme inconnu se glisso dans mon ame; j'éprouvois, au lieu de do leur, un sentiment délicieux. Je ne n trouvois plus le même. Mon cœur s'atte drit, des pleurs coulèrent de mes yeu mais que ces larmes étoient douces à ve ser! Enchanté, ravi, ne me connoissa plus, j'embrassai cet enfant qui venoit me frapper. Il sourit : Eh bien! dit-il, l blessures de l'Amour sont-elles bien do loureuses? Pour toute réponse, je voul l'embrasser encore. Ce n'est pas moi qu faut embrasser: c'est en rendant homma à la beauté, que l'on doit révérer l'Amou Tournes les yeux.... j'obéis, je vis u Nymphe.... qu'elle étoit belle! Après l'A mour, je n'avois rien vû de si charmant Amour, lance encore un de tes traits da mon cœur, je ne sçaurois assez l'aimer.

Je dis, je vole à elle, j'allois me jetter

ſes genoux ; je n'oſe. Mon cœur le veut, la crainte m'arrête. Je la regarde ; elle baiſſe les yeux, je les baiſſe moi-même, je veux parler, je garde le ſilence ; je brûle, & je forme le deſſein de lui cacher mes feux. Ah ! que je puiſſe ſeulement obtenir d'être ſouvent auprès d'elle ! je la verrai, je lui parlerai, je ſerai trop heureux ! Cette permiſſion que je deſirois, je l'obtins. J'avois cru qu'elle ſuffiſoit à mon bonheur ; mais qu'il eſt cruel de voir ſans ceſſe ce qu'on aime, & de n'oſer le lui dire ! Quelquefois elle jettoit ſur moi les yeux avec douceur ; quelquefois elle me parloit avec bonté, & preſqu'avec tendreſſe : quelquefois elle ſoupiroit. Quelle joie je reſſentois alors ! une douceur inexprimable me couloit de veine en veine. Elle m'aime, diſois-je : peut-être auroit-elle autant de plaiſir à m'apprendre ſon amour, que j'en aurois à lui déclarer le mien. La pudeur de ſon ſexe eſt tout ce qui l'arrête. Ah ! parlons.... Mais ſi je me trompois... Si je lui étois indifférent... Si ce n'étoit que de l'amitié qu'elle eût pour moi.... Ah ! gardons le ſilence. Si j'allois l'irriter !...

D'autres fois elle étoit plus ſérieuſe, plus réſervée. C'en étoit aſſez pour inquiéter un amant. Quel tourment mon cœur éprouvoit alors ! je me ſuis toujours trompé : non, elle ne m'aime point. Eh ! comment ai-je cru qu'elle m'aimât ? Pourquoi lui aurois-je

plû ? Quel titre avois-je pour la charme
O la plus adorable des Nymphes ! ai-je p
me croire digne de toi ? c'étoit trop t'o
fenser.... Tu ne m'as jamais aimé, tu n
m'aimeras jamais : l'inégalité est trop gran
entre nous... Fuyons loin d'elle ; chercho
loin de ses yeux un repos qu'ils ne me re
droient jamais... La fuir !... Ah ! si je do
mourir de douleur, mourons du moins au
près d'elle.

Tels étoient les mouvemens qui se pa
soient dans mon cœur. Ils l'agitoient que
quefois ensemble, quelquefois tour-à-tou
Que l'amour, quand il est sincere, don
de plaisir & cause de douleur ! Enfin l'o
casion de me déclarer fut amenée par
Nymphe elle-même. J'étois assis avec e
sur le bord d'une fontaine : elle pronon
le nom de l'Amour. Ah ! lui dis-je, q
quelquefois il est cruel d'aimer ! Figure
vous quel doit être l'état d'un amant c
craint sans cesse d'offenser celle qu'il aim
qui l'adore & n'ose le lui dire. Tel est to
amant véritable : l'amour sincere est to
jours craintif. Je finis, en poussant un so
pir qui s'exhaloit du fond de mon cœur.

A ce soupir, me dit-elle, à la chale
avec laquelle vous parlez, on croiroit c
vous êtes l'amant que vous peignez. — A
sans doute, j'aime... dois-je rendre gr
à l'Amour, ou dois-je l'accuser ? J'aime
plus aimable des Nymphes, & mon malhe
n'

n'en est que plus grand, si elle ne m'aime point... que devroit cependant m'importer son amour, puisque sans doute elle ignorera toujours le mien ? Cette obstination à garder le silence, interrompit-elle, me paroît assez mal fondée. Un amour sincere mérite du retour, & vous en êtes digne à d'autres titres.

Ce mot me donna quelqu'assurance. Je lui parlai encore quelque temps de l'objet de mes feux : je l'observois : elle me parut inquiette. Il me sembloit qu'elle craignît que ce ne fût une autre qu'elle. Elle m'ordonna d'un ton absolu de lui nommer celle qui avoit triomphé de mon cœur. Je tenois toujours les yeux fixés sur elle : je crus appercevoir qu'elle se repentit aussitôt de l'ordre qu'elle m'avoit donné. Elle ne sçavoit où porter sa vûe ; un léger tremblement la saisit ; la rougeur se répandit sur son front. Si c'étoit elle que j'aimois ? le moment d'une déclaration est embarrassant, est difficile à soutenir. Mais si ce n'étoit pas elle ? Je craignois de mon côté, parce qu'un amant craint toujours : mais l'instant étoit trop favorable, il falloit en profiter. Regardez, lui dis-je, d'une voix foible & obscure : voilà celle que j'aime. En parlant, je lui montrois l'eau de la fontaine, que même le Zéphir n'osoit agiter. Son sort étoit décidé : elle étoit sûre que je l'aimois. Son embarras augmenta,

de même que sa rougeur : elle détourna le
yeux : qu'alloit-elle me répondre? ... So
silence étoit aisé à interpréter ; je m'enhar
dis, je ne cessai point de la presser, qu
je n'eusse obtenu l'aveu qui fit mon bonheur

Je passai quelque temps plongé dans le
délices. Le soleil en se levant, le soleil
son coucher, nous voyoit enyvrés d'amour
la nuit, qui chassoit la clarté, ne pouvo
interrompre nos plaisirs. Mais peut-on ai
mer, & ne se point tourmenter ? Je cru
que ma chere Nymphe ne m'aimoit pa
autant que je l'aimois : quel supplice ! M'a
mes-tu ? lui disois-je souvent... Peux-tu
demander ? répondoit-elle. Ne te l'ai-je pa
assez prouvé ? ne te l'ai-je pas assez di
Ah ! m'écriois-je, répéte-le sans cesse, je n
l'aurai jamais assez entendu. C'est par tro
d'amour, que je crains que tu ne m'aim
moins.— Je t'aime, je t'aimerai toujours! -
Ah ! qu'il m'est doux de te dicter ainsi
que je veux que tu me dises !... Viens da
mes bras, Nymphe adorée, appuie-toi s
mon sein ; prouve-moi que tu m'aimes,
me faisant mourir de plaisir.

Un tourment bien plus cruel m'éto
réservé, & bientôt j'en éprouvai tou
l'horreur. Dans le lieu charmant que no
habitions étoient de jeunes bergers, qui to
inutilement se disputoient l'honneur
plaire à ma chere Nymphe. Tous l'ad
roient, & j'étois seul aimé d'elle ; m

j'euſſe été trop heureux, ſi j'avois pu le croire. Je n'aurois point voulu qu'elle les regardât, qu'elle leur parlât. Si elle jettoit les yeux ſur l'un d'eux, je le regardois à l'inſtant comme un rival: mais les yeux de ma Nymphe retomboient ſur moi, & j'étois appaiſé. Etoit-elle long-temps abſente? Ah! m'écriois-je, c'eſt avec un berger qu'elle s'arrête: il lui déclare ſon amour, & peut-être elle lui avoue le ſien. Perfide, tu m'as toujours trompé. Pourquoi m'abuſois-tu? pourquoi ne m'avois-tu pas dit que tu ne pouvois m'aimer? Je ſerois mort ſans doute, mais du moins je ne ſouffrirois plus.... Tandis que je parlois encore, ma belle Nymphe paroiſſoit, & je n'avois plus de colere. Quelquefois j'oſois lui faire de tendres reproches, mais auſſitôt après j'en étois honteux: elle y répondoit avec douceur, & ma confuſion augmentoit.

Un jour, les bergers donnoient une fête: ma Nymphe y fut invitée. Ah! lui dis-je, tu vas donc t'éloigner de moi? veux-tu que je puiſſe être tranquille? Tu vas te trouver au milieu de tant de bergers aimables, ils te parleront de leur amour avec tant de chaleur, tant de vivacité!... pourras-tu y être inſenſible? n'y en aura-t-il pas un dans le nombre que tu croiras ſincere? Croire un amant ſincere, c'eſt être prête à l'aimer. Dans les

danses que tu vas exécuter, tu seras obligée de caractériser l'Amour : ô douleur tu vas feindre de l'amour pour un autr que pour moi ! Un autre verra tes yeu se porter sur lui avec tendresse ! Il te verra par tes gestes, par des pas enseignés pa Vénus, l'inviter à la volupté ! L'art seul que tu possédes si bien, aura part à te mouvements : mais peut-être se croira-t-i adoré ; peut-être osera-t-il.... Dieux ! je n puis y penser ! Eh bien ! viens avec moi me dit-elle ; tu seras plus tranquille : te yeux seront toujours sur moi, tu éclaire ras jusqu'au moindre de mes regards. — Qu j'aille avec toi ! que je me montre à cett fête ! que j'écoute les tendres propos qu les bergers te vont tenir ! que je le voie s'empresser autour de toi, se dispu ter ta conquête ! l'un prendre ta main l'autre peut-être oser porter sur ta bouche.. J'aimerois mieux tomber dans les enfers — Si tu ne veux point m'accompagner, n'irai point, je reste auprès de toi. Que serai bien dédommagée des plaisirs de fête ! Crois-tu que j'en puisse goûter d'au tres que ceux que j'éprouve avec toi ? — Eh ! ne vois-tu pas que je suis un insens Mes folles craintes t'arrêtent ! Vas, goûte l plaisirs, ils sont tous faits pour toi : n' prive point les habitants de ces lieux. Va pars ; ils sont déjà tous rassemblés, t'attendent, & ton retardement porte

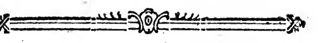
triſteſſe dans tous les cœurs. Pars, je ſens à préſent que je ſuis tranquille.

Quelle tranquillité! Elle partit, ou plûtôt elle m'arracha le cœur. La jalouſie m'offroit comme préſentes mille images cruelles : tous les tableaux affreux qui ſe peignoient dans mon imagination agitée, me faiſoient voir ma maîtreſſe infidelle. Elle eſt ſans doute, diſois-je, arrivée au lieu où ſe donne la fête : oui; elle l'eſt, & déjà tous les bergers l'entourent; ils lui parlent tous enſemble, ils ſe preſſent les uns les autres pour venir l'embraſſer; & la cruelle le ſouffre!... N'en entens-je pas un qui déclare ſa paſſion?... Elle l'écoute! elle lui répond!... Que lui dit-elle?..... Elle lui dit qu'elle l'aime.... Le rouge de la volupté ſe répand réciproquement ſur leurs viſages!... La perfide ſouffre qu'il la couvre de baiſers! Que dis-je? Elle les lui rend avec fureur!... Ils s'éloignent des autres bergers; ils gagnent des boſquets écartés; ils vont s'entretenir de leurs feux, ſe jurer un amour éternel, ſe prodiguer mille careſſes..... Ah! mon malheur eſt décidé! Voilà quel fut mon état affreux juſqu'au moment où je la revis.

Je paſſai encore long-temps dans les tourments & dans les plaiſirs. Enfin, je ſentis que peu-à-peu mon ardeur s'affoibliſſoit. J'aimois toujours ma Nymphe, mais je n'étois pas inſenſible à tout autre plai-

ſir qu'à celui de l'adorer. Elle s'éloignoit de moi pour quelques inſtants, & je n'étois pas au déſeſpoir : les bergers approchoient d'elle, & je n'en étois point jaloux. J'aimois encore à lui prodiguer des careſſes, mais j'aurois trouvé ennuyeux de lui en prodiguer toujours. Elle me reprocha ma froideur, & me parut injuſte ; mais bientôt cette froideur augmenta tellement, que je vis bien que je n'aimois plus. Je ſortis des lieux conſacrés à l'Amour. A mon retour, je rendis graces aux Dieux de m'avoir fait connoître toute la cruauté de cette paſſion funeſte.





LA BONHOMMIE,

Historiette.

Le père de *Dorval* étoit entré dans la Finance dans un temps où il n'étoit pas encore du bon ton de s'y ruiner à force d'indécences. Suivant la coutume, il avoit donné à ſon fils une très-mauvaiſe éducation, qui avoit coûté fort cher. On avoit employé les maîtres à la mode; c'eſt-à-dire, ceux qui ſçavent bien & qui enſeignent mal; qui ne voyent l'écolier que pour prendre un cachet; & qui ceſſent de mériter leur réputation, auſſitôt qu'elle eſt faite. Sorti du collége, *Dorval* ſaiſit avec fureur tous les travers. Il amuſa ſon oiſiveté par des fantaiſies, prodigua de l'argent pour des ſottiſes, s'endetta ſans ſçavoir comment, perdit ſa ſanté ſans ſçavoir où, & ne ſe douta de ſes inepties, que lorſqu'il ſe vit mépriſé par ſes amis mépriſables dont il ſe croyoit adoré. Devenu vieux, il ſe jetta dans la métaphyſique, devint important, ſententieux, diſtrait, parla peu, & n'en penſa pas davantage. Ce grave perſonnage, oubliant que Platon avoit dit qu'il falloit placer ſes enfans, non ſuivant les facultés

lui. Les frais n'en furent pas considérables. Il persiffloit si insolemment la raison, contredisoit avec tant de morgue, avoit tant de prétentions, & si peu de mérite, qu'il réussit au delà de ses espérances. On étoit sur le point de lui interdire la maison de son futur beau-père, lorsqu'un jour il voulut, par forme d'expérience, faire causer un honnête fermier qu'il y avoit quelque fois rencontré, & qui avoit dîné aussi effrontément avec lui, que s'il eût été son semblable. *Dorval* étoit curieux d'apprendre comment les objets extérieurs agissoient sur les organes d'un rustre; de quelle espéce étoient ses idées; quel nombre il pouvoit en avoir; & s'il ne seroit pas possible de le conduire à des notions abstraites par voie d'analogie. Aux questions multipliées, pressantes & confuses du sophiste, l'habitant de la campagne répondit dans un patois grossier, mais énergique, ce qui a été traduit & énervé par un Rhétoricien dont les phrases n'ont pas heureusement tout-à-fait altéré le sens de l'original.

» Si vous cherchez le bonheur & la
» sagesse, qui en est la source, il me sem-
» ble que vous vous y prenez mal : ceux
» qui font des livres & qui en lisent, ne
» sont, à ce je crois, ni les plus sages ni
» les plus heureux. Dans le village où je
» demeure, nous ignorons tout ce que
» vous sçavez, & cependant nous nous

„ aimons ; nous nous aidons les uns & le
„ autres ; quelquefois nous avons de l
„ joie, & sur-tout quand nous faisons un
„ bonne action. J'ignore l'excellence de ce
„ arts dont vous venez de m'entretenir
„ mais s'ils sont si nobles, il y a plus
„ d'arrogance que de mérite à imaginer
„ qu'on les protége. A l'égard des artistes,
„ suivant l'idée que vous m'en donnez,
„ je pense qu'ils honorent ceux qui les
„ fréquentent. Mais si vous comprenez dans
„ cette classe les gens que j'ai quelquefois
„ entendu disputer chez votre futur beau-
„ pere, ils ne méritent pas qu'on les re-
„ cherche ; ils sont trop envieux, & les
„ envieux nuisent aux autres en se tour-
„ mentant eux-mêmes. Quant aux décou-
„ vertes que vous me vantez tant, je les
„ crois au moins inutiles ; on n'est sûrement
„ pas meilleur que quand on en étoit privé,
„ & l'on paroît plus inquiet. Tenez, Mon-
„ sieur, la vie est courte ; il n'y a de bon
„ que la gaîté ; ce ne sont pas vos sciences
„ qui la procurent ; j'en ai l'expérience ;
„ c'est la vertu, c'est la simplicité. On res-
„ pecte ses parens, on aime à leur obéir ;
„ on est toujours l'ami & quelquefois l'a-
„ mant de sa femme ; on chérit ses en-
„ fans, on aime son Roi, on est bon
„ voisin, sincère ami, on ne s'embarrasse
„ des affaires des autres que pour leur en
„ éviter, & on a aussi peu de peines qu'il

„ eſt poſſible d'en avoir quand on eſt
„ homme.

Dorval étonné, reſta muet. Le bon ſens, preſqu'étouffé en lui, reprit ſes droits : c'eſt à ſon cœur que le vieillard avoit parlé. *Dorval* comprit pour la première fois, qu'il eſt très-difficile d'apprendre quelque choſe ; qu'il eſt impoſſible de rien ſçavoir parfaitement ; qu'il y a entre l'ignorant & le ſçavant une différence fort peu ſenſible, & des reſſemblances très-nombreuſes. Il conçut que l'argent ne rapporte en effet, que lorſqu'on l'emploie à obliger ; il découvrit que les honneurs ſont des eſpéces de bulles de ſavon dont l'éclat diſparoît dès qu'on y touche ; qu'il eſt plus ſatisfaiſant d'ignorer que de douter ; que l'humeur, l'impatience, les infirmités ſont peu voiſines de la vie retirée, des paſſions douces, & des deſirs aiſés à ſatisfaire ; qu'enfin il n'étoit que d'être bon-homme. Il le devint ; il épouſa *Beliſe*, fut bon mari, abjura les ſciences abſtraites & les faux airs, regagna un tempérament robuſte, & fit des enfans bien conſtitués, qui devinrent ſous ſes yeux de très-honnêtes gens.

FIN.

TABLE.

Premiere Partie.

Seconde Partie.

Fin de la Table.







